



UNE UTOPIE DANS L'UTOPIE

Expérimentation carcérale à Welwyn Garden City

Antoine Baudy, Jérémie Faivre
MASTER ARCHITECTURE, VILLES, RESSOURCES

UNE UTOPIE DANS L'UTOPIE
Expérimentation carcérale à Welwyn Garden City

SOMMAIRE

INTRODUCTION	3	EPILOGUE À L'ARCHITECTURE CARCÉRALE	73	ARCHITECTURE BRUTALISTE ET PAYSAGE CARCÉRAL	99
BLOQUÉS DANS LE COCKPIT	7	La responsabilité sociale au cœur de l'expansion urbaine	77	Habiter plutôt que surveiller	101
Welwyn vue de loin	9	Une hétérotopie dans l'hétérotopie ?	87	Le cercle et le cloître	103
Arpentages à distance	13	Quelles ressources pour un programme carcéral ?	91	Genèse architecturale	107
Continuités et ponctualités	21			Le mur et l'archetype	115
Protocoles d'arpentage in situ	31				
Welwyn vue de près	47			Gros oeuvre et Second oeuvre : dessin d'un récit	125
250 pas dans Panshanger	49			Trois cheminements usagers	127
Les contradictions du Welwyn continu	63			Lumière, acoustique et structure	137
				Une prison est-elle toujours un manifeste ?	159
				BIBLIOGRAPHIE	160
				REMERCIEMENTS	163



Le mercredi 25 mars 2015, à l'occasion d'un séminaire à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble, Susan Parham¹, Lauréate du concours Wolfson, présente le modèle urbain de la *Garden City* conçu en 1902 par l'urbaniste anglais Ebenezer Howard dans son manifeste *Garden City of To-morrow*².

La publication de ce texte emblématique auquel se référeront nombre d'architectes, d'urbanistes et plus largement de théoricien de la ville, est suivie de la conception et de la réalisation en Angleterre de deux Garden cities sous la direction de Howard : Letchworth en 1903 et Welwyn Garden City en 1920. Si ces deux villes sont considérées comme les concrétisations les plus fidèles du modèle de Howard, cette parenté aux principes de la Garden City est revendiquée en de multiples points du monde et notamment en France.

Le modèle urbain de la Garden City se constitue comme une alternative idéale à la dualité ville campagne du début du XX^{ème} siècle. Elle consiste ainsi en un réseau de villes, d'une capacité de de 32 000 habitants, gravitant autour d'une métropole industrielle (Londres dans le cas de Howard). Chacune de ces villes est pensée comme un organisme autonome garantissant à une population ouvrière un lieu de vie et de travail dans un contexte bénéficiant des qualités de la campagne. Ebenezer Howard fonde économiquement cette combinaison ville-campagne, sur la quête du bien commun et le refus de la spéculation. Il figure ces principes sous la forme de célèbres schémas, dont l'abstraction dénote le caractère utopique du modèle.

1. Susan Parham, directrice de l'urbanisme au Centre for Sustainable Communities, University of Hertfordshire.

2. HOWARD Ebenezer, *Les cités-jardins de demain*, Dunod, Paris, 1969, Première édition de 1902.

En dépit de l'intention initiale, l'actualisation des principes de Howard dans les villes de Letchworth et de Welwyn Garden City et la confrontation aux problématiques sociétales rencontrées par l'Angleterre au cours du XXème siècle ont entraîné une mise à distance du modèle de Garden City. Nous tenterons notamment dans ce mémoire de qualifier cette distance.

Aujourd'hui, alors qu'une désuétude indéniable menaçait les propos de Howard, un certain nombre de chercheurs, urbanistes et architectes s'emparent de ce corpus utopique pour interroger les enjeux urbains contemporains : la surpopulation en milieu urbain, une conception durable de la ville, etc. Citons parmi eux : Susan Parham, docteur en programmation urbaine, David Rudlín ou encore Nicholas Falk, tous deux urbanistes au sein de l'agence URBED³.

Dans cette optique, Stéphane Sadoux, docteur en Urbanisme et en Aménagement, membre du LabEx et enseignant à l'ENSA Grenoble, lance un appel à projet de fin d'étude au sein des différentes thématiques de master de l'ENSAG. Le sujet est une réflexion architecturale sur l'extension urbaine à venir de Welwyn Garden City (WGC) et un ressaisissement de la pensée de Howard pour interroger l'*habiter* dans cette ville. Ce mémoire est la transcription de notre réponse architecturale à cet appel. Il consiste en une double réflexion : programmatique, composante essentielle, à nos yeux, de la conception architecturale et formelle. Au fil de ce récit, nous verrons ainsi comment, en interrogeant la part utopique du modèle de Garden City, et notamment l'abstraction des schémas directeurs de Howard, la possibilité d'une prison ouverte à WGC fait sens pour nous. Précisons en amont d'une explication détaillée, qu'une prison ouverte est un modèle carcéral plaçant la réinsertion

au cœur du processus de détention. Si le paradigme de l'ouverture et donc la liberté qui s'y déploie relève, là encore, d'une certaine utopie carcérale, nous nous emploierons à le matérialiser dans le contexte de Welwyn sous la forme d'une prison semi-ouverte.

3. Agence URBED (Urbanism, Environment and Design), site : <http://urbed.coop/>

A Droite : Une Maison, Pansbanger, WGC, Photographie personnelle.



BLOQUÉS DANS LE COCKPIT

Cette expression « bloqués dans le cockpit » désigne le sentiment d'enferment résultant de l'interaction in-situ entre une certaine forme d'inertie de la ville et la posture prospective inhérente à la profession d'architecte¹. Le montage sonore éponyme réalisé pendant l'arpentage à partir d'enregistrements in-situ s'empare notamment de l'imaginaire de l'aérodrome.

1. FAIVRE Jérémie, *Locked up in the cockpit : three days in Welwyn Garden City*, composition sonore personnelle, site : <https://soundcloud.com/guzzwell/locked-up-in-the-cockpit-three-days-in-welwyn-garden-city>



Welwyn GC vue de loin

En 2008, la crise économique mondiale provoque, au sein de la capitale Britannique, une hausse extraordinaire du prix de l'immobilier générant une importante pression foncière et contraignant les pouvoirs publics à envisager une urbanisation massive de sa périphérie. Londres « une ville où l'on travaille sans y vivre » comme le titre *The Telegraph* en octobre 2015, se penche alors sur la question de l'extension du tissu urbain de Welwyn Garden City dans le Hertfordshire.

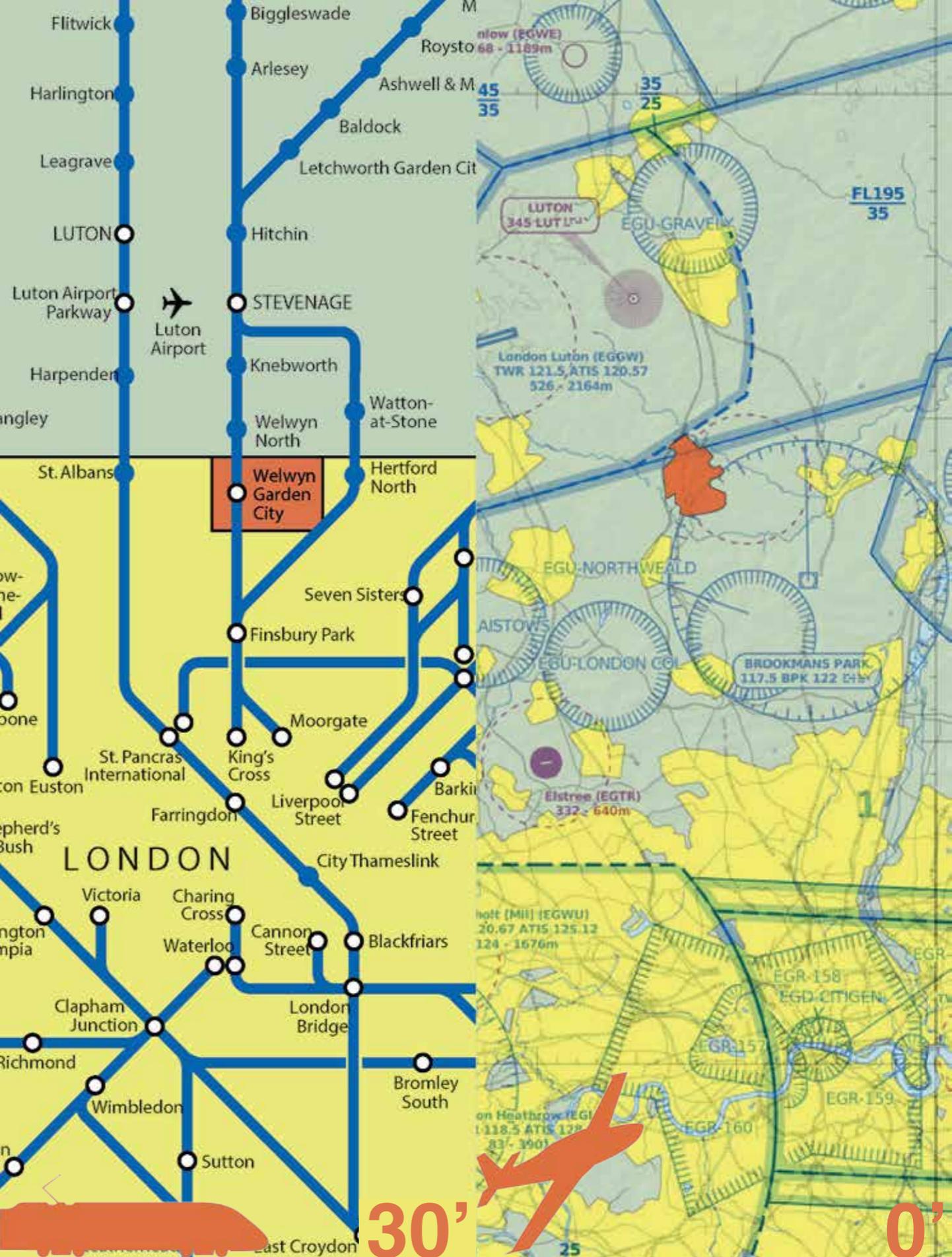
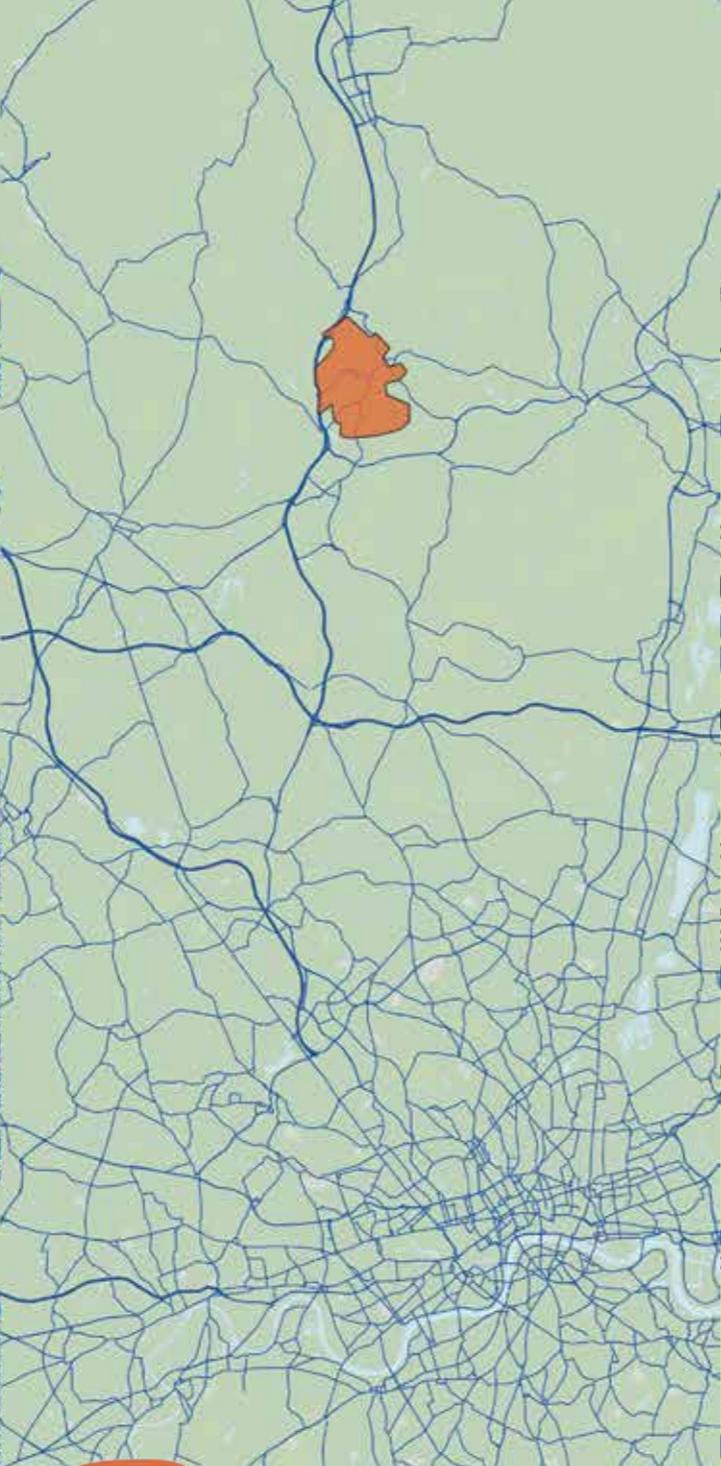
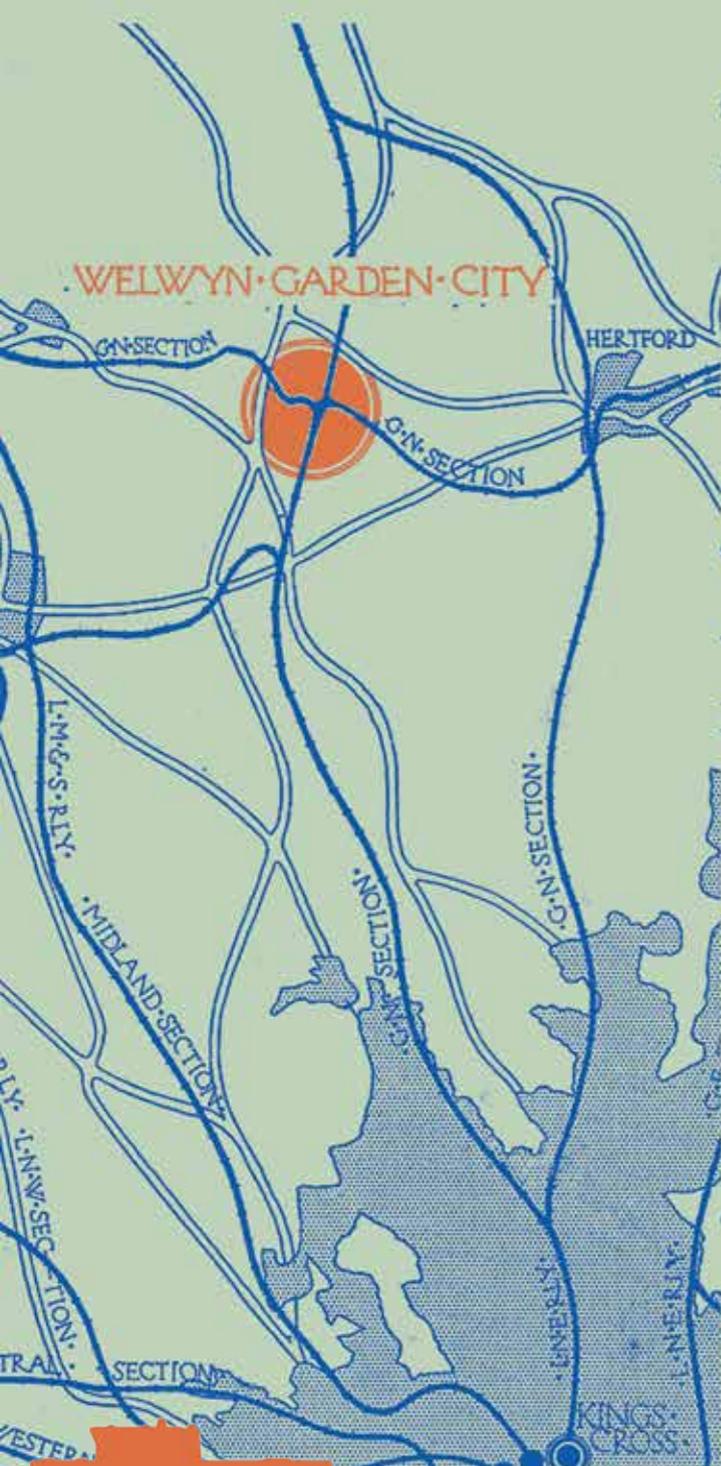
A 32 km de King Cross, la garden city initiée sous le regard d'Howard, se présente aujourd'hui encore comme une alternative à la métropole Londonienne. Une telle alternative pourrait-elle être financièrement et politiquement autonome vis-à-vis de la capitale ?

Les quatre cartes suivantes questionnent cette distance idéologique envisagée lors de sa fondation. Si le premier schéma réalisé par l'architecte Louis de Soissons distingue clairement les deux villes, cette distinction est immédiatement remise en question par les trois cartes suivantes. Présentant successivement trois réseaux, routier, ferroviaire et aérien, elles donnent à voir la continuité de l'infrastructure urbaine sur l'ensemble du territoire londonien.

1. WHITE Anna, « London to become a place 'we work but don't live' », *The Telegraph*, octobre 2015, <http://www.telegraph.co.uk/finance/property/11925580/The-exodus-of-homebuyers-from-London-hits-epic-levels.html>, consulté le 17.02.16.
Ci-contre : *Photographie aérienne sur quartier Pansbanger*, North London Flying School, 2004.
Double page suivante : *Distances Welwyn Garden City - King Cross, Londres*, Document personnel.

SCALE 0 1 2 3 4 5 MILES

SCALE 0 2 4 6 8 10 KILOMÈTRES



920'



50'



30'



0'

1930 2015

FOR TOWN JOYS IN THE COUNTRY AIRFIELD HOUSES
 'Everyone must share the pain'

WHERE THE NIGHTINGALE SINGS

WHERE SHALL I LIVE

LIVE IN THE SUN

~~'DON'T CLOSE PANSHANGER AIRFIELD' SAY MAJOR FIRMS~~

1.

Arpentages à distance

Ci-contre : Welwyn Garden City : Inversion des politique de communication entre 1930 et 2015, Photmontage personnel.

Le périurbain idéal ?

En acceptant de participer à cette étude, nous nous placions dans la continuité des questionnements initiés lors de notre arpentage de l'arrière-pays Voironnais, le périurbain Grenoblois à notre entrée au sein de la thématique Architectures, ville ressource.

Ce modèle et ses différentes réinterprétations au cours du XXème siècle répondent-ils aux problématiques sociales et architecturales rencontrées dans le périurbain français ?

Sous quelle forme est-il pertinent de transposer ce modèle urbain en France ?

Est-ce la forme du schéma d'organisation, du plan masse ? Ou doit-on se saisir des principes sociaux-économiques proposés par Howard et les interpréter en site réel ?

Cette première mise en perspective des territoires explorés en première année de master au travers de la conférence de Susan Parham est notamment perceptible dans le mémoire : *Le périurbain, un territoire d'action : l'architecte face au patrimoine périurbain*. Nous constituons ainsi un premier champ de questionnement auquel nous souhaitons soumettre les Garden Cities :

Comment se positionner face à la mono-architecture ? A la mono-fonction ?

Quelle approche architecturale pour transformer une situation locale qui ne semble s'adresser qu'à certaines catégories d'âge et de situations familiales : les jeunes couples avec enfants et les retraités ?

1. BAUDY Antoine, *Le périurbain, un territoire d'action : l'architecte face au patrimoine périurbain*, mémoire de première année de Master en architecture.



Cité jardin du Plessis-Robinson 1920 - 2015

Ebenezer Howard, Louis de Soissons et Maurice Payret-Dortail : un penseur, deux architectes.

Aux résonnances que pourrait avoir un tel sujet sur notre questionnement autour du périurbain français, s'ajoute une réflexion personnelle sur les cités jardins en France.

D'abord un hasard du calendrier : en 1920 le jeune architecte franco-canadien Louis de Soissons élabore à partir d'une interprétation de la pensée d'Howard le plan de Welwyn Garden City, seconde Garden City d'Angleterre. En France, quelques années après, Maurice Payret-Dortail conçoit sur l'un des terrains les moins urbanisés de la banlieue parisienne et toujours à partir de la pensée d'Howard, le plan de la cité-jardin du Plessis Robinson, ville dans laquelle nous avons vécu pendant vingt ans². En près de dix ans, le renouvellement urbain, largement financé par l'ANRU, a littéralement labouré la quasi-totalité du patrimoine architectural des années 20 pour ériger une « nouvelle cité-jardin »³. On y célèbre la colonne antique et la perspective aquarellée. On y craint le retour du communisme et le logement social. Dix ans d'avance sur Welwyn pourrait-on dire avec cynisme.

2. BONNAUD A., « La cité-jardins du Plessis-Robinson », *Urbanisme*, septembre - octobre 1932, n°6-7.

3. RAMOND Quentin, « Politique locale du logement et mixité dans l'ancienne banlieue rouge. Un autre regard sur les transformations des espaces populaires », *Métropolitiques*, 30 septembre 2015.

Cet exemple n'en est pas moins une dérive vis-à-vis du modèle d'Howard à l'instar de nombreuses villes bâties pendant l'entre-deux guerres, proclamant leur paternité comme argument de vente sans en suivre les principes⁴.

L'aérodrome Panshanger de Welwyn GC.

Welwyn Garden City, à l'instar des villes du Hertfordshire, région de la grande ceinture londonienne, envisage, aujourd'hui, de construire massivement des logements dans l'optique de contenir la pression immobilière extraordinaire qui pèse sur la capitale. Il est ainsi question de construire 10.000 logements neufs entre 2001 et 2021 dans la communauté de commune Welwyn Hatfield dont 2730 ont été réalisés en 2006⁵.

4. SALOMON CAVIN Joëlle, « Les citées Jardin de Ebenezer Howard : une oeuvre contre la ville ? », Communication au Colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Cerisy-la-salle, 2007.

5. DUANY Andres, *Hertfordshire, guide to growth-2021*, University of Hertfordshire, Hatfield, 2008.

Trois sites dans Welwyn Garden City ont été identifiés par la communauté de commune Welwyn Hatfield pour accueillir les 10.000 logements à construire entre 2001 et 2021¹ :

- La friche industrielle entourant la Shredded Wheat Factory au centre de la ville
- Deux immenses parcelles agricoles appartenant aujourd'hui à la Green Belt au Sud et au Sud-Est de la ville
- L'ancien aérodrome Panshanger au Nord-Est de la ville également situé en bordure de la Green Belt.

Trois principaux arguments ont étayé notre décision de porter notre étude sur le quartier Panshanger :

- La singularité du tissu urbain brutalement interrompue le long des pites de l'ancien aérodrome.
- S'agissant du quartier le plus récent dans l'histoire de l'expansion urbaine de la ville, il porte les marques d'un fort attachement au patrimoine bâti de la ville et se caractérise par une forme d'autonomie au regard du reste de la ville.
- La fermeture de l'aérodrome a induit la formation d'un tissu associatif de résistance au développement urbain à venir.

Le Panshanger Airfield dessine depuis 1940 la frontière Nord-Est de la ville. Au-dessous s'étend le quartier résidentiel de Panshanger. Construit en 1970 autour de la Sir Frederic Osborn School, c'est un des quartiers les plus récents de la ville. Il s'y est développé un exemple contrasté de mixité sociale, les logements individuels alignés le long de l'aérodrome figurant parmi les plus spacieux de la ville. Le quartier s'articule autour du Panshanger Community center où se concentre l'église, deux

1. DUANY Andres, Hertfordshire, guide to growth—2021, University of Hertfordshire, Hatfield, 2008.

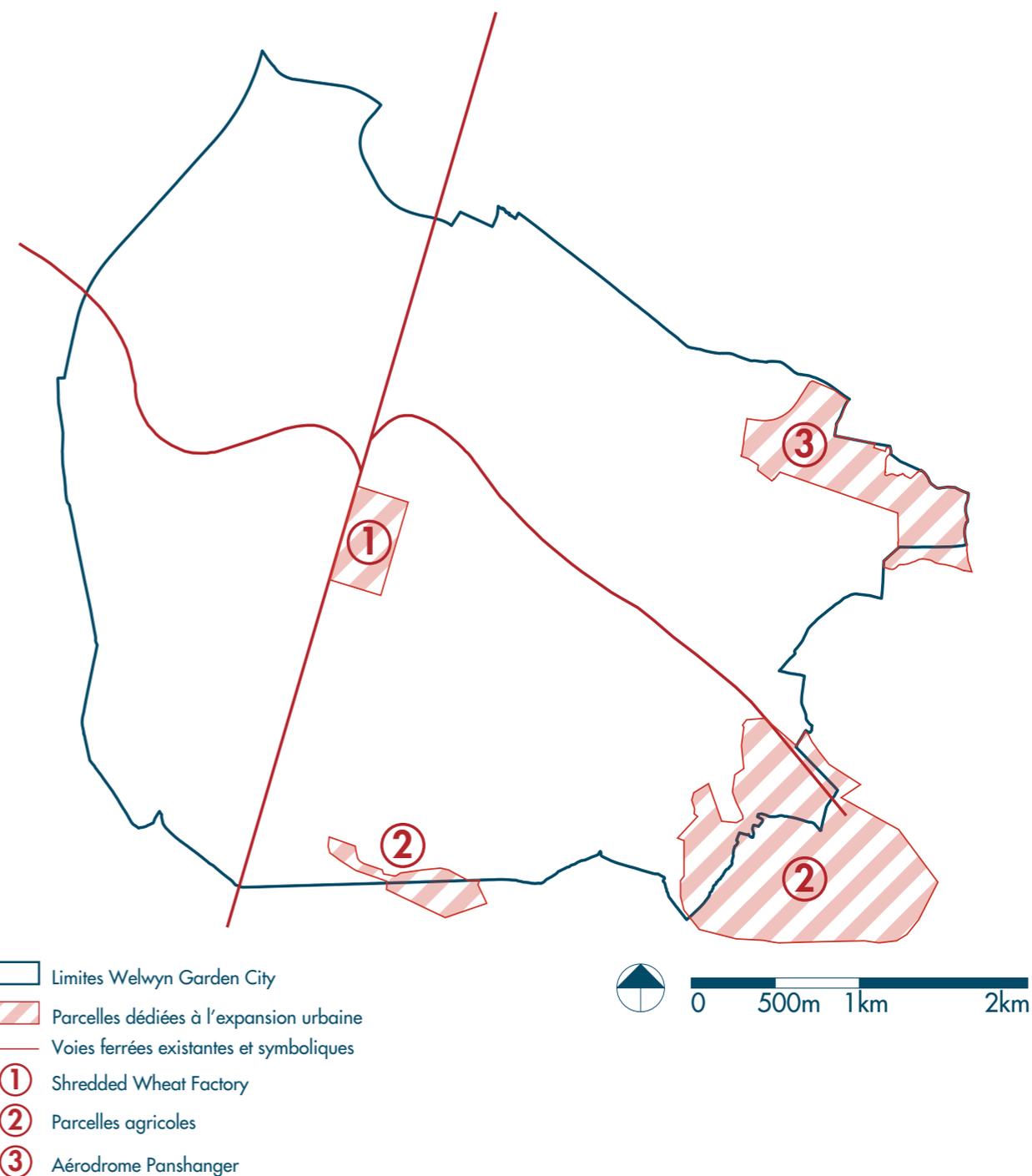
centres commerciaux et des commerces de proximité limitant les allers et venues vers le centre-ville.

Double portrait de Welwyn vue de loin

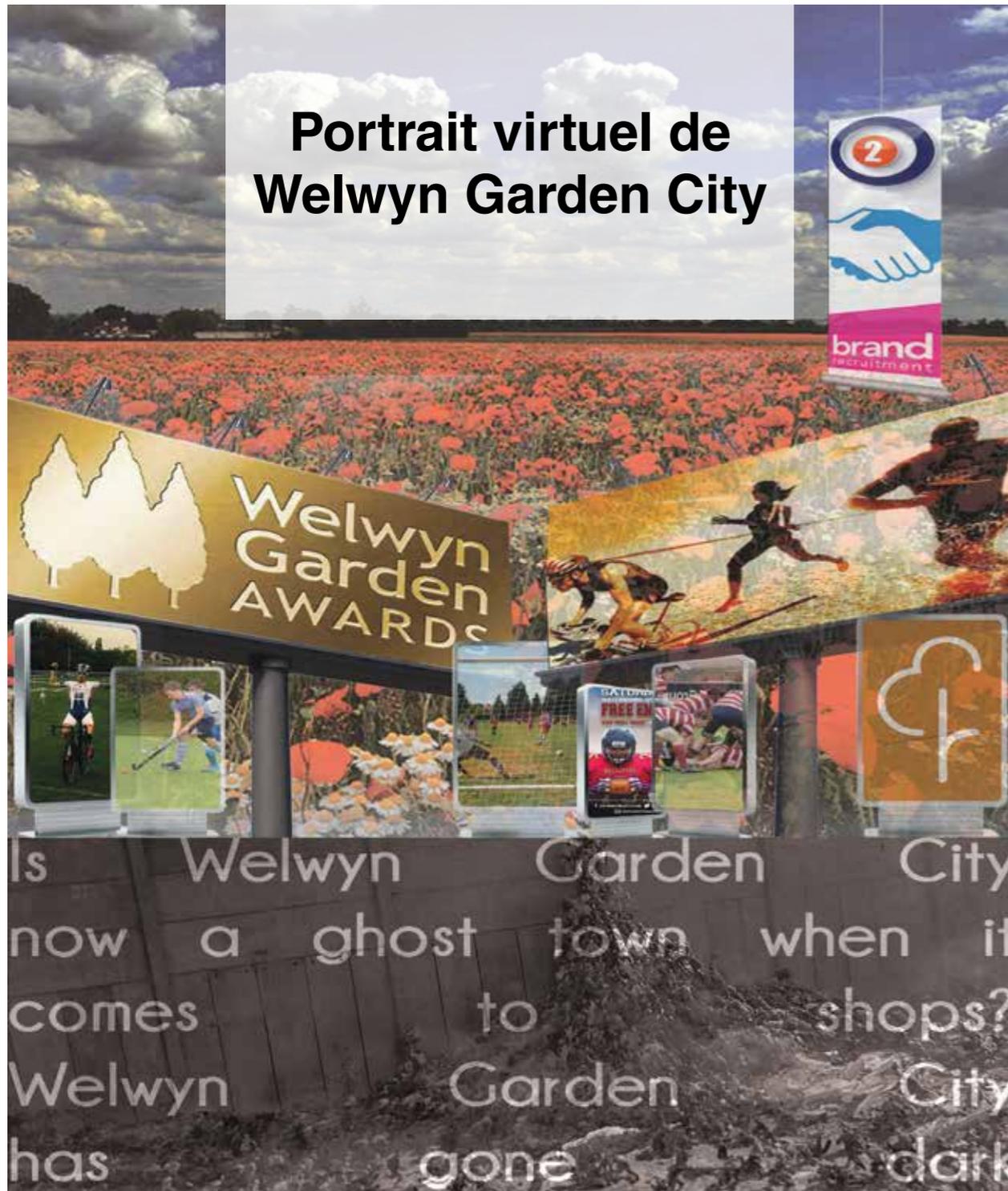
Analyser une ville à distance nous a poussé à adopter une posture d'analyse différente qu'elle ne l'aurait été pour une immersion. Nous avons étudié les réseaux sociaux, sites de partage d'informations et tenté de tracer une image numérique de la ville. Le travail engagé autour de *Flickr*, *Twitter* et *Youtube* permet de prendre une distance vis-à-vis des données générées par l'algorithme du moteur de recherche *Google*. Ces réseaux sociaux nous ont permis de dresser deux profils de WGC.

Une première lecture des données principales ressortant de manière récurrente livre un portrait de face de la ville. La partie haute de notre portrait continue de suivre une ligne dictée par Howard. Champs de tulipes et forêts semblent être l'environnement proche de la ville. Cette environnement naturel colle avec l'image que nous avons de WGC. De plus, nous récoltons de nombreuses informations sur les pratiques sportives de la ville qui petit à petit augmente le sentiment que cette ville n'a finalement pas besoin de grand chose. Une multitude d'offre d'emploi pour cadre accentue encore cette image. Comment lire cette ville qui semble inscrite dans un cadre idyllique et dans une dynamique d'activité largement suffisante par rapport à son échelle ?

Mais déjà nous repérons les traces de quelque chose en déséquilibre, de quelque chose qui rentrerait un opposition avec le modèle de la cité-jardin. "Is WGC now a ghost town when it comes to shops?" "Welwyn Garden City" dans la barre de recherche de Twitter. Un article apparaît dans les premiers post du fil et soulève un point négatif de la ville. WGC ferait-elle face à un exode de ses commerces et deviendrait-elle petit à petit une ville fantôme? Nous



Portrait virtuel de Welwyn Garden City



trouvons dans cet article quelque chose de rassurant et, surtout, une première entrée dans l'arpentage réel.

Dans le second temps de notre analyse numérique, nous allons élaborer un portrait de profil de WGC toujours à partir des données récoltées sur les réseaux sociaux. Le portrait de profil se distingue du portrait de face dans par sa focale sur les singularités de la ville plutôt que sur les éléments récurrents. Le medium de présentation sera ici un montage vidéo. Si ce choix n'aboutit pas à un résultat publiable autrement qu'au travers d'un lien internet, il nous permet néanmoins d'accéder, dans le discours au moins, à des couches sensorielles restées muettes. Dans cette recherche au sein des bases de données vidéo de *Vimeo* et *Youtube*, deux personnages reviennent : Joseph Novelli et Mark Astronaut. Joseph Novelli est un jeune homme de 22 ans né et vivant à Welwyn Garden City. Il fait aujourd'hui la une de la gazette locale, le *Welwyn Hatfield Times* avec son groupe de musique lyrique, *The Naked Choir*, pour avoir participé au show télévisuel BBC Two show. Dans la vidéo il apparaît dans une publicité pour l'*Eglise de la Salvation pour les Nations*, un réseau chrétien international dont l'une des églises est à WGC.

Le second personnage, Mark Astronaut, est l'ancien chanteur du groupe punk *The Astronauts* fondé en 1977. Il a connu un succès modeste malgré une quinzaine de disques produits. Anarchiste ayant toujours vécu à WGC, il apparaît dans une interview réalisée le long d'une ancienne voie ferrée. Il évoque sa vision des garden cities, comment faire coexister une vie de musicien avec le calme de la ville.

On peut sentir dans le discours de ces deux personnages une mince part de l'identité de cette ville. Sans doute une forme d'attachement à la symbolique de l'ancienne utopie de la garden city d'Ebenzer Howard. Cette sympathie discrète participe, pour nous, à la sensation de se trouver face

à une forme d'inertie urbaine. Construire *comme on a toujours construit* suffit-il à entretenir l'imaginaire de l'idéal ?



Ci-dessus, en haut : Joseph Novelli, Chris Flanagan.
Ci-dessus, en bas : Mark Astronaut, Gary McQuiggin.
Ci-contre: Portrait de face document personnel



2.

Continuités et ponctualités

1. Carte historique des extensions urbaines de WGC, document personnel.

Les premières recherches entreprises sur la construction du tissu urbain de la ville convergeaient systématiquement vers un même point : la pensée et la schématique d'Ebenzer Howard publiée dans son ouvrage de 1902 : *Garden Cities of To-morrow*. Nous cherchons ici à nous affranchir un temps de ce texte fondateur pour construire un protocole d'étude à partir de nos précédents travaux sur le péri-urbain.

Un argument essentiel étaye cette prise de position : l'urbanisation du quartier Panshanger ne s'amorce que dans les années 1980, soit plus de 50 ans après la mort d'Howard et alors que la population excédait déjà la limite démographique fixée par l'auteur à 32.000 habitants. Dès lors Panshanger se présente comme une singularité dans ce contexte à forte densité patrimoniale.

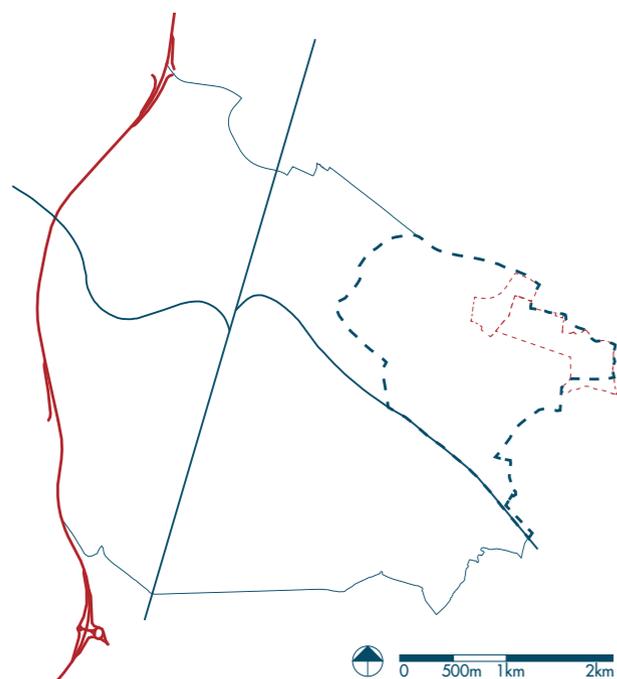
La carte ci-contre est la synthèse d'une dizaine de plans masses urbains édités entre 1931 et 1981 soit peu après la fondation de la ville en 1919 jusqu'au

moment de la création du quartier Panshanger¹. Elle exprime un développement urbain sous forme d'adjonctions séquencées de pans urbains dans un mouvement concentrique autour du Howard Center. Ce développement par phases peut s'expliquer par le fort intérêt des collectivités locales pour la conservation de la *Green Belt* ceinturant la ville.

Situer Panshanger

Pour comprendre la lecture que nous allons faire du tissu urbain de Welwyn Garden City, il est nécessaire de repérer trois lignes. La première, la voie ferrée London King Cross-Peterborough, divise la ville en deux selon un axe Nord-Sud. Deux artères complètent ce schéma : les anciennes voies ferrées reliant Welwyn et Luton à l'Ouest et Hertford à l'Est. Elles ont aujourd'hui été supprimées, tombées en désuétude avec l'essor de l'automobile. Elles persistent cependant sous forme de traces perceptibles dans la lecture du tissu urbain.

1. Les documents sont extraits du site internet <http://cashewnut.me.uk/>, consulté le 06.01.16.

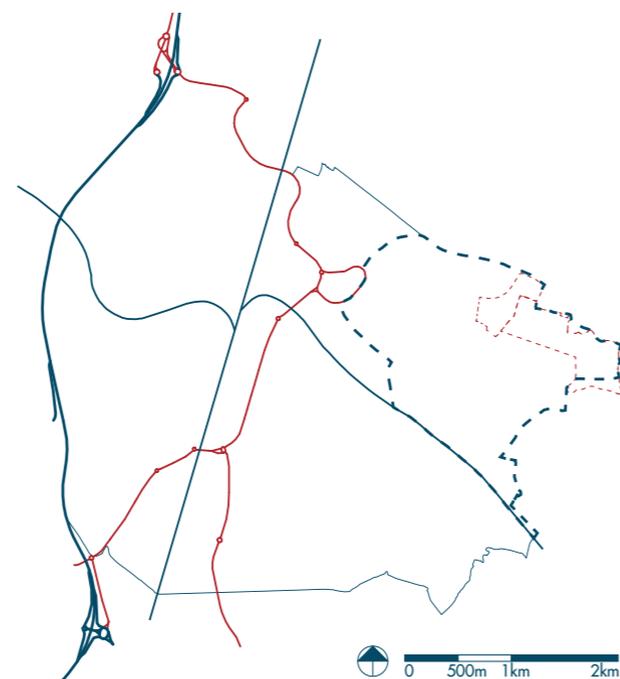


1. Route Régionales

Les infrastructures routières.

Au point de convergence des lignes ferroviaires se trouve le centre névralgique de la ville : le Howard Center du nom du fondateur de la théorie des Garden Cities anglaises, Ebenezer Howard. Il regroupe les principales instances administratives et politiques, la gare et le centre commercial le plus important.

Si comme nous l'avons vu, les voies ferrées constituent un repère essentiel dans le tissu urbain de la ville, l'étude de l'infrastructure routière va nous permettre de mieux cerner les positionnements relatifs des quartiers de la ville vis-à-vis du Howard Center. Appuyons-nous pour cela sur trois cartes présentant successivement trois échelles d'infrastructure routière : **régionale, communale** et



2. Route Communale

les dessertes secondaires.

A l'échelle **régionale**, l'axe routier matérialise la limite Ouest de la ville. Trois échangeurs permettent de desservir successivement la vieille ville de Welwyn, au Nord, Welwyn Garden City, au Sud et Hatfield, au sud en bord de carte.

A l'échelle **communale**, le flux routier est drainé à l'intérieur de la ville et principalement à l'Est des rails où se situent les industries. Les transporteurs lourds contournent ainsi les secteurs d'habitations. Enfin, à l'échelle du quartier, les flux routiers sont réparties progressivement au cœur des secteurs d'habitations jusqu'à aboutir à un réseau de cul-de-sac caractéristique des garden-cities.



3. Dessertes secondaires



4. Dessertes secondaires

L'aérodrome, situé à l'extrême Nord-Est de la ville, n'est accessible qu'après avoir emprunté une succession de cinq formes de réseaux routiers. Il constitue de toute évidence un cul-de-sac à l'échelle urbaine : comment une infrastructure des transports à échelles concentriques peut-elle supporter un développement urbain lourd en périphérie ?

Tissu urbain et espaces naturels

Pour délimiter précisément le quartier Panshanger, considérons la carte ci-contre du tissu urbain de la ville. En première lecture, on distingue aisément le tissu résidentiel et le tissu industriel qui prennent ici des formes presque caricaturales. Le long de l'axe ferré Nord-Sud, à l'ouest, on perçoit le tissu dense autour du Parkway, avenue principale de la ville marquée en son centre par le Howard Center. A l'est des rails, de part et d'autre de la voie ferrée détruite prend place l'essentiel de l'activité industrielle de la ville.

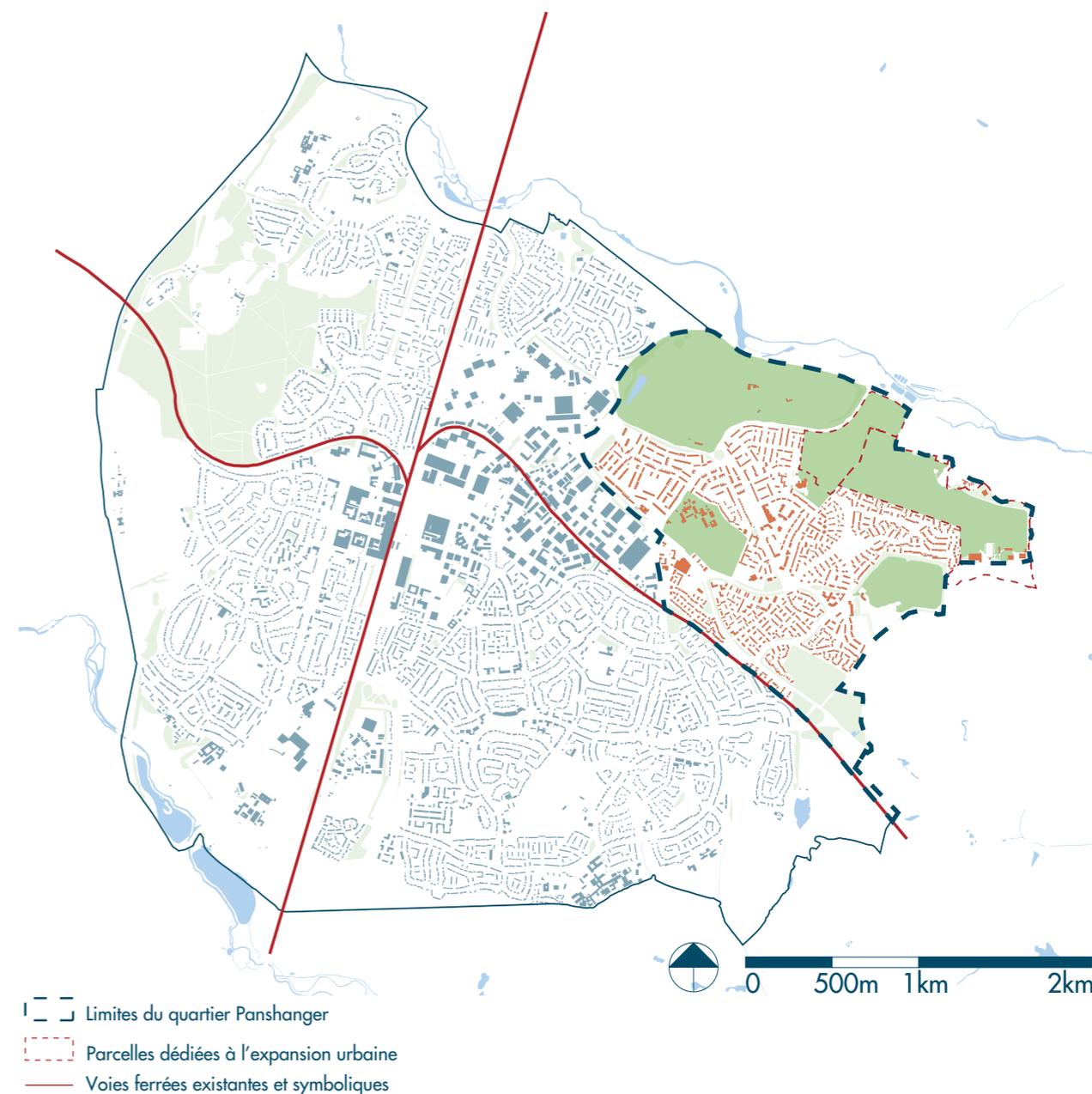
Le quartier Panshanger se situe à l'Est de ce secteur industriel. Trois éléments remarquables articulent ce morceau de tissu urbain esseulé : la Sir Frederic Osborn School, l'aérodrome et le Panshanger Golf.

En conclusion de cette première recherche cartographique, attardons-nous sur l'infrastructure paysagère de la ville. La Green Belt encerclant Welwyn Garden city est ici clairement identifiable et particulièrement au travers des deux cours d'eau au Nord et au Sud de la ville. En prêtant une attention particulière au quartier Panshanger, on observe qu'il entretient avec cette infrastructure paysagère une relation étroite soulevant ainsi un troisième questionnement. La simple lecture de carte ne permet pas encore de définir la nature précise des entités naturelles la composant : quels éléments sont de l'ordre du jardin, de la pelouse tondue ? De la friche ? De la parcelle agricole ou de l'espace naturel protégé ? Est-il pertinent, dans un contexte politique d'attention forte aux questions écologiques, de transformer un parc naturel protégé en jardin public ou privé tracé au cordeau ?

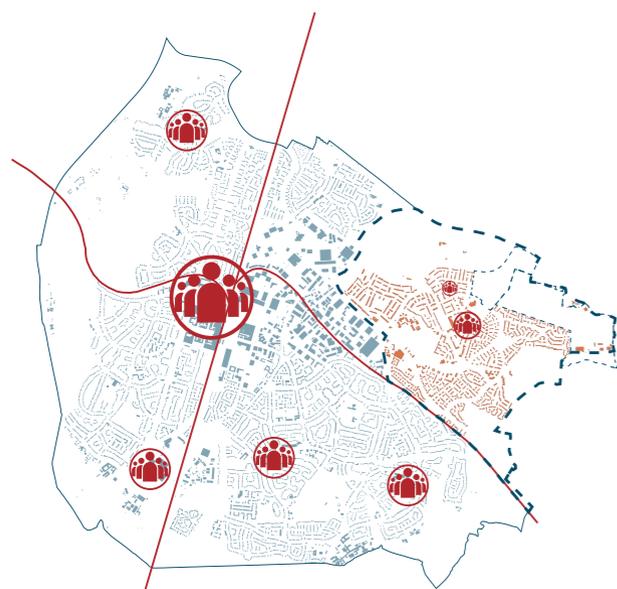
Pour l'amour du Masterplan

Nous l'avons vu dans l'introduction, Welwyn Garden City envisage, aujourd'hui, de construire massivement des logements dans l'optique de contenir la pression immobilière extraordinaire qui pèse sur la capitale. En 2009, l'aérodrome de Panshanger a ainsi été identifié par le Welwyn Core Strategy comme le lieu d'une possible expansion urbaine avec un objectif fixé à 1000 logements¹. Ce chantier est soutenu par un investisseur unique, Mariposa, et il nous semble important de noter que quel que soit la qualité de notre proposition architecturale, ce développement massif aura lieu.

Nous prendrons ici le temps d'étudier les propositions de plan masse et, plus spécifiquement, les arguments sur lesquels elles s'appuient. Dans la première série de carte nous étudierons les relations entre les différents nœuds d'activités de la ville au travers du jeu d'échelle S, M, L, XL. La seconde série sera dédiée aux masterplans publiés et dans un troisième temps, nous dresseront en contrepoint le portrait des associations de lutte contre cet expansion urbaine.



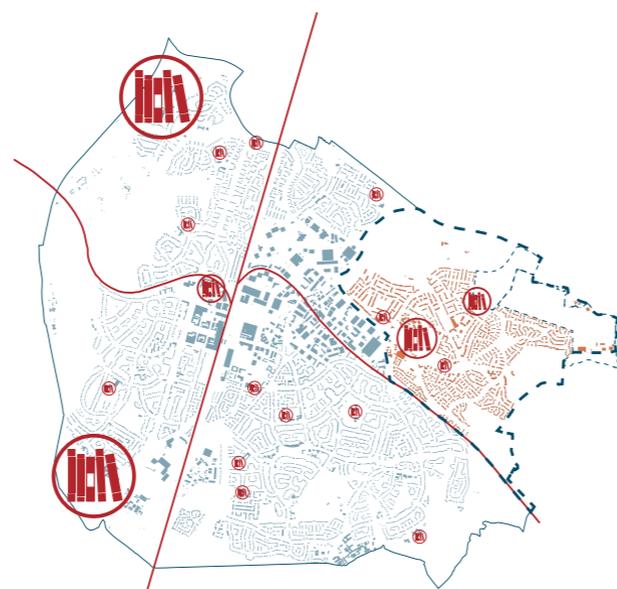
1. Nathaniel Lichfield and Partners, *Panshanger Airfield, Submission to Welwyn & Hatfield District Council*, Mariposa, Londres, 2009.



1. Community Center

La première carte de cette série S, M, L, XL situe les centres communautaires de la ville. On perçoit rapidement grâce à la hiérarchie des échelles l'organisation radioconcentrique de WGC autour du Howard Center. Au centre du quartier Panshanger, le Panshanger Community Center rassemble quelques commerces de proximité, un médecin, une église et le centre communautaire dans lequel les réunions municipales ont lieu.

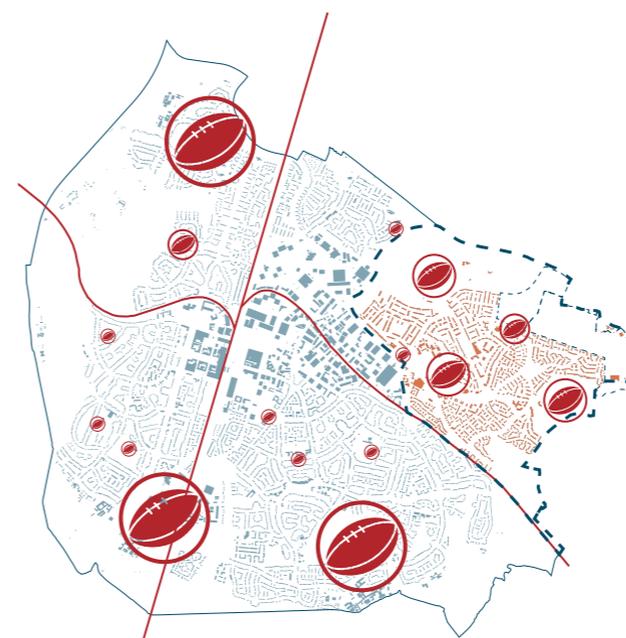
La seconde carte inverse l'organisation précédente en faisant apparaître les primary school (écoles), high school (collèges) et college (lycées) échelonnés selon le nombre d'élèves accueillis. Cette classification permet néanmoins d'identifier la nature des points relevés : les plus petits étant les écoles, très localisées, les plus gros, les lycées, regroupant tous les âges. On comprend donc le déplacement de l'élève au



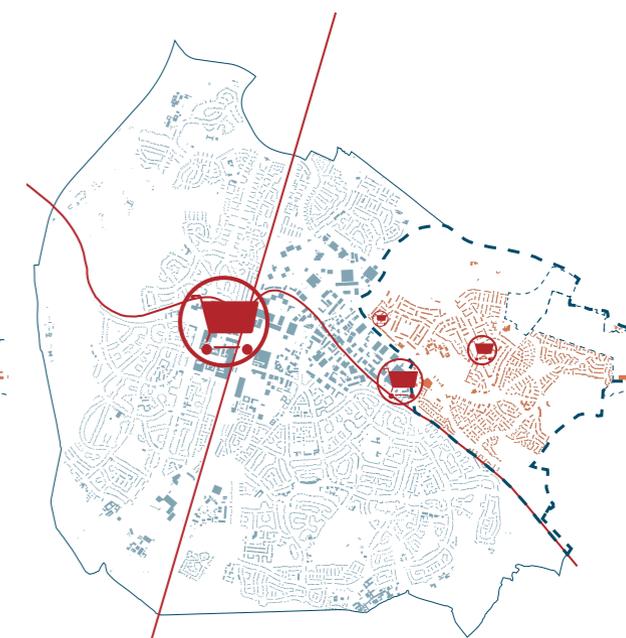
2. Education

cours de son cursus de l'infrastructure locale au lycée à l'échelle de la ville pour ensuite faire ses études dans les Université de Hatfield, Londres ou Cambridge. Cette remarque faite, le quartier de Panshanger se présente comme un cas particulier. Grâce au point L, la Frederic Osborn School, le quartier fonctionne en complète autonomie vis-à-vis du reste de la ville. Autonomie que risque de mettre à mal 1000 logements supplémentaire puisque le projet ne comprend pas de place pour des lycéen supplémentaire.

La troisième carte représentant les complexes sportifs de la ville, confirme ce caractère singulier du quartier Panshanger. A nouveau on peut observer un fonctionnement par pôles sauf dans Panshanger qui bénéficie d'un réseau d'infrastructures de petite échelle.



3. Equipements sportifs



4. Centres commerciaux

Le scénario de masterplan que l'on peut voir ci-contre a été réalisé en 2009 par l'agence d'urbanisme londonienne PTEA à la commande du propriétaire actuel du site de l'aérodrome MARIPOSA. De prime abord, nous pouvons remarquer la volonté des concepteurs de former un axe parallèle aux anciennes pistes et autour duquel se construit la stratégie d'implantation des logements et équipements. Dans le scénario ci-contre, on peut observer que cet axe va jusqu'à prendre la forme du *parkway*, l'avenue principale de WGC. Emblématique, c'est l'un des objets les plus photographiés de la ville et cela nous interroge : un tel acte de duplication relève-t-il d'un travail de révélation du patrimoine existant, de la mémoire de la ville ?

Le troisième document est une mise en parallèle de la plaquette de promotion économique du projet et d'une ancienne publicité pour WGC. On peut lire en surimpression « It's dead but people love it ! No pub, no club, it has to be quiet ! ». Ces mots sont issus d'un entretien que nous avons eu avec un habitant du quartier Panshanger. A ceux-ci s'ajoute une série de slogans issus des sites internet des associations de lutte contre le projet d'expansion urbaine¹. Dans ce montage, nous cherchons à décrire le retournement de situation qui s'est opéré dans WGC au cours de son histoire. S'il y a cinquante ans, les publicistes représentaient une image attirante de la ville, ils cherchent aujourd'hui à convaincre les habitants actuels d'accepter de nouvelles populations.

1. Pour consulter les sites des associations de lutte, voir : <http://panshangerpeople.org.uk/>, consulté le 06.01.16 et <http://www.savepanshanger.co.uk/>, consulté le 06.01.16.

Proposition de Master plan, extrait de : Nathaniel Lichfield and Partners, *Former Panshanger Aerodrome, Welwyn Garden City, Mariposa Investments*, Londres, 2015.





3.

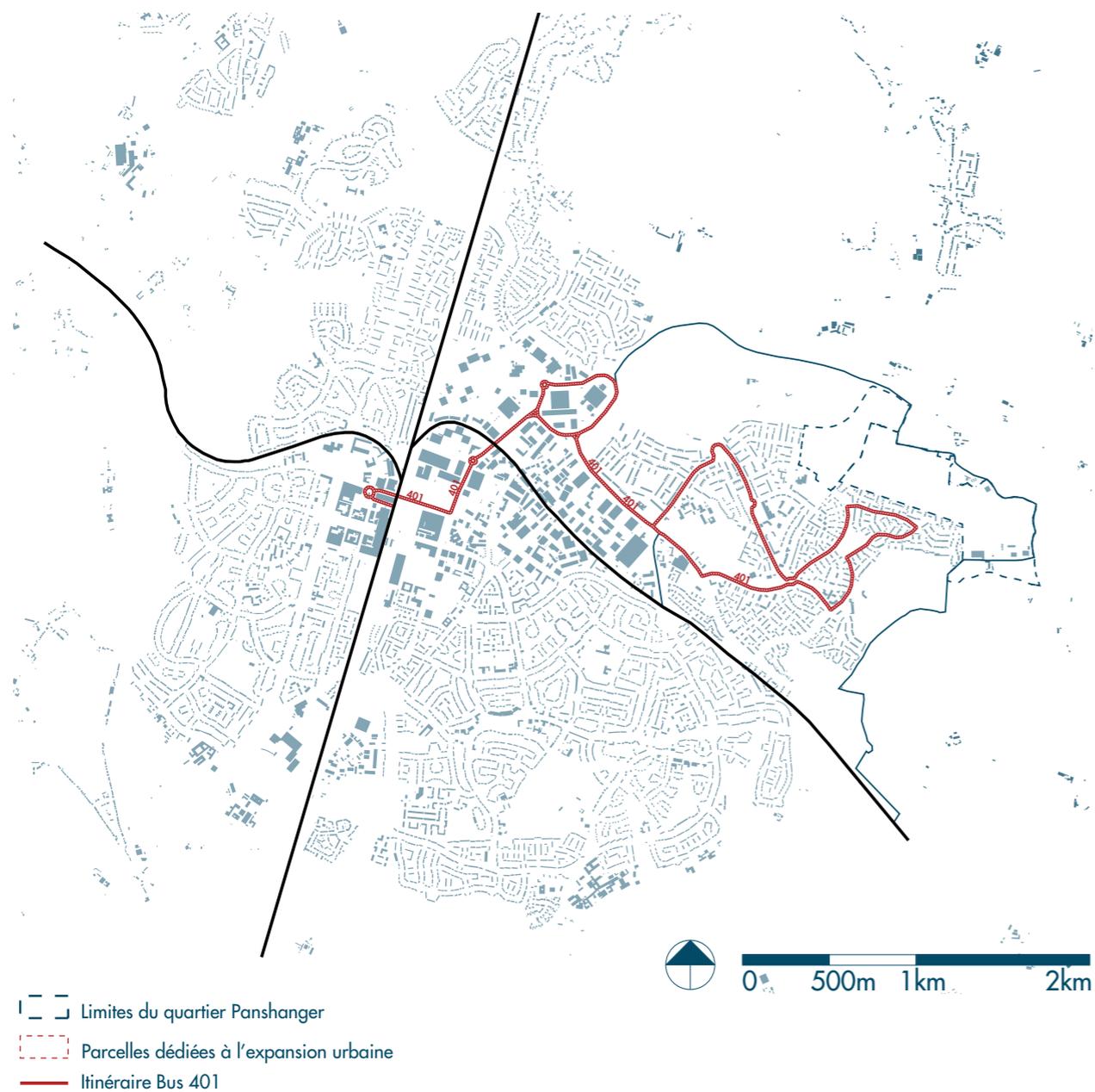
Protocoles d'arpentage in-situ

Ci-contre : Protocole de prise de son avec un système microphone, enregistreur et perche, Document personnel.

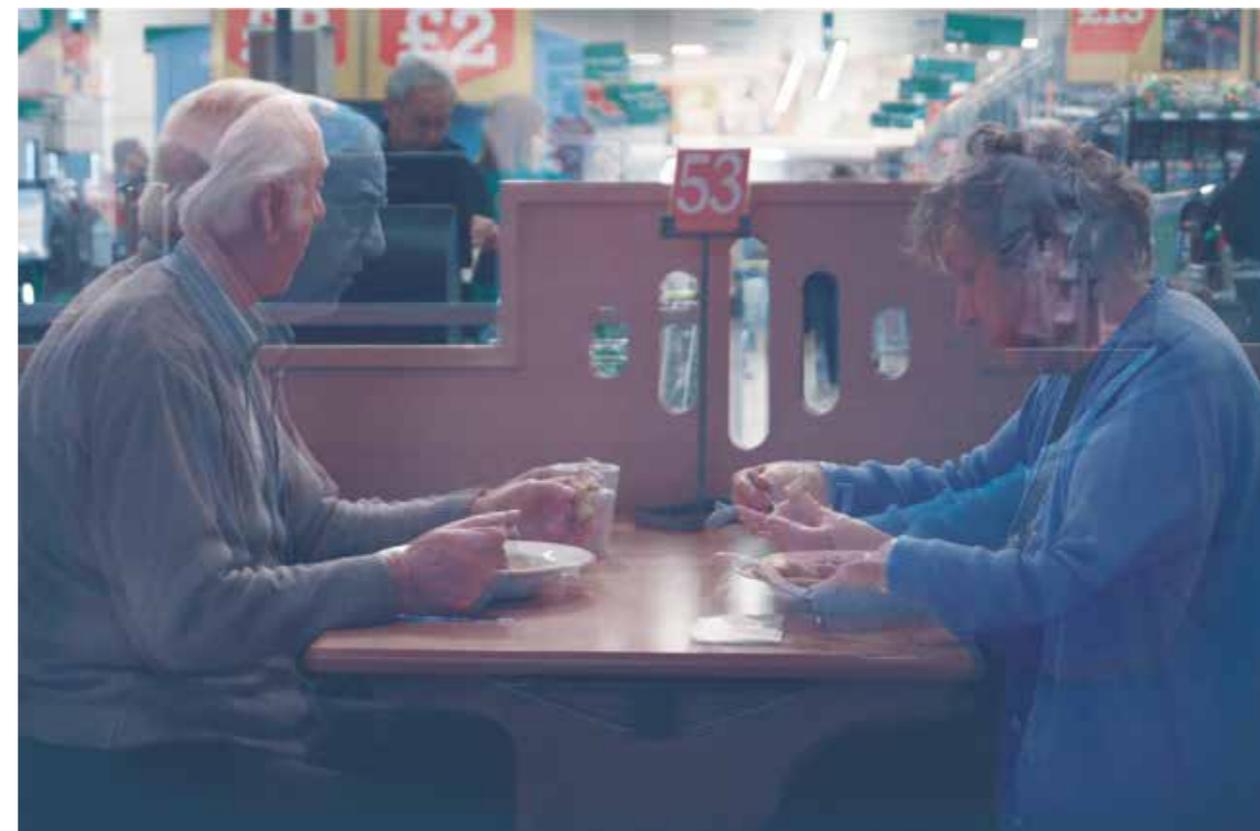
Nous l'avons vu dans l'introduction, Welwyn Garden City envisage, aujourd'hui, de construire massivement des logements dans l'optique de contenir la pression immobilière extraordinaire qui pèse sur la capitale. En 2009, l'aérodrome de Panshanger a ainsi été identifié par le Welwyn Core Strategy comme le lieu d'une possible expansion urbaine avec un objectif fixé à 1000 logements¹. Ce chantier est soutenu par un investisseur unique, Mariposa, et il nous semble important de noter que quel que soit la qualité de notre proposition architecturale, ce développement massif aura lieu.

Nous prendrons ici le temps d'étudier les propositions de plan masse et, plus spécifiquement, les arguments sur lesquels elles s'appuient. Dans la première série de carte nous étudierons les relations entre les différents nœuds d'activités de la ville au travers du jeu d'échelle S, M, L, XL. La seconde série sera dédiée aux masterplans publiés et dans un troisième temps, nous dresseront en contrepoint le portrait des associations de lutte contre cet expansion urbaine.

1. Nathaniel Lichfield and Partners, *Panshanger Airfield, Submission to Welwyn & Hatfield District Council*, Mariposa, Londres, 2009.



Ci-dessus : Itinéraire du Bus 401 depuis le Howard Center jusqu'au quartier Panshanger, Document personnel



A droite : Couple de retraité au Morrison, Document personnel.

Le Bus 401 ou *Panshanger Circular* est le premier élément qui nous a permis d'amorcer une analyse sensible de WGC. C'est un petit bus d'une capacité de 20 personnes assurant une boucle entre le quartier Panshanger et le Howard Center pour une durée totale de rotation d'une demi-heure entre 6h15 et 18h55.

Première remarque pratique, le bus franchit, dans sa course, la zone industrielle séparant Panshanger du reste de la ville. Il met en valeur la frontière matérielle que constitue cette zone : fort contraste paysager, difficulté physique de franchissement. Ce franchissement met en évidence la relative autonomie du quartier Panshanger vis-à-vis du centre-ville.

Suit un premier réflexe instinctif : compter les passagers et tenter de dresser un ensemble de critères discriminants. L'âge ? L'occupation ? En début d'après-midi, beaucoup de personnes âgées de plus de 70 ans se rendent au Howard Center comme dans un lieu de loisir. La tendance s'inverse en fin de journée où les jeunes élèves des collèges regagnent leur logement. Quels qu'en soient les résultats, ce premier réflexe ne nous satisfait pas : une telle étude exigerait plusieurs jours d'enquête pour être réellement pertinente.

Aussi ce premier *protocole improvisé* à davantage consisté à faire un relevé sensible du paysage urbain à l'intérieur d'un véhicule reliant dans sa course les principaux pôles du quartier Panshanger.

En notre attention sur le parcours du bus 401 (liaison entre Panshanger et le Howard Center) nous avons choisi de nous servir de ce parcours comme support pour la suite de l'arpentage de Welwyn Garden City.

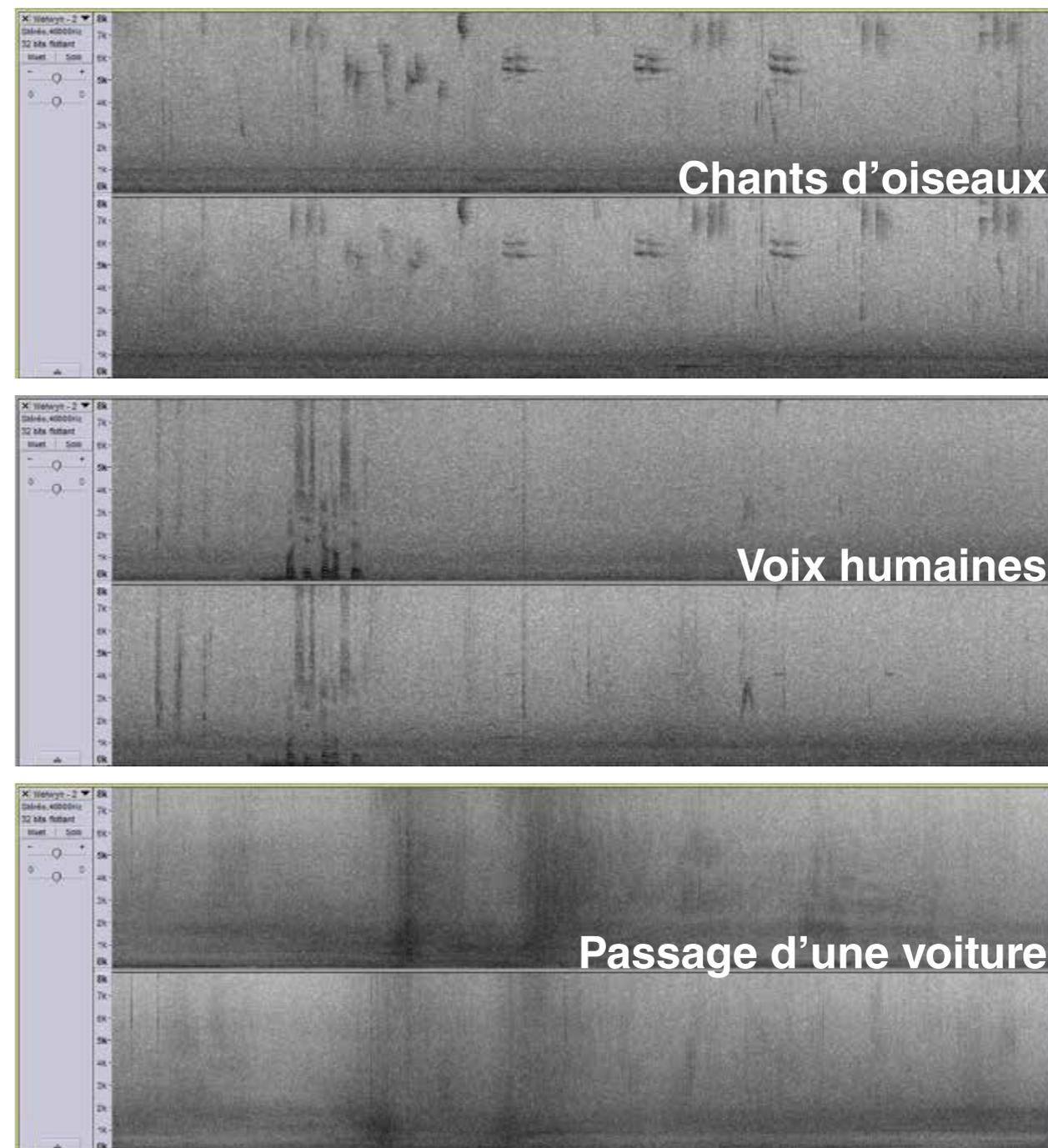
Une pause capuccino et donut au centre commercial *Morrison* nous fait prendre conscience que ce supermarché nous confortait dans l'un de notre premier postulat. Les cités-jardins sont le périurbain aisé de Londres. Des familles, des couples de retraités y viennent prendre un repas, boire un café puis retournent chez eux en voiture ou en bus après quelques courses. Face à ce constat, le travail d'arpentage que nous avons effectués dans le périurbain grenoblois, pour un projet de Master 1 à Charavine, est susceptible d'ouvrir une porte à une analyse plus sensible et plus profonde de WGC. L'idée est donc, à l'instar de Charavines, de relever un parcours d'arpentage significatif de notre zone de travail : suivre la ligne de bus, les voies piétonnes, les routes ainsi que croiser dans notre arpentage les différents points d'intérêts du quartier (commerces, écoles, grosses infrastructures routières et poches résidentielles) À Charavines, l'idée avait été de s'arrêter arbitrairement tout les 250 Pas et de prendre une photographie de ce l'on avait en face de nous, derrière nous, à gauche et à droite. Le processus des 250 pas est reconvoqué pour l'arpentage primaire de WGC. Nous ajoutons une prise de son d'une minute à chaque arrêt. Ce travail arbitraire photographique et sonore nous permet de capter ce qui est sous nos yeux et non ce que nos yeux cherchent. Si la végétation reste très présente sur chaque photographie, la route et le bitume dessinent aussi des grandes lignes dans chaque image.

Le résultat des prises de vue et de son se présente donc sous la forme de quatre photographies et deux sonogrammes (oreille gauche en haut et droite en bas) par arrêt. De haut en bas, les images sont présentées de la manière suivante: face, droite, dos,

gauche. Nous avons choisi de définir chacun des points d'arrêts selon 5 caractéristiques: l'heure, le type (route, piéton, trottoir) avec pour chaque type une classification SMLXL, un champ d'ouverture et de perspective (SMLXL). Nous portons ensuite un regard sur la végétation présente au point d'arrêt. Une dissociation est ainsi faite entre la végétation accessible et la végétation appropriable. L'accessibilité se décline sur une échelle de 0 à 5 entre des espaces verts privés (0) et accessible à tous (5). De la même manière, l'appropriation varie entre 0 et 5 avec une appropriation nulle jusqu'à une utilisation marquée. Précisons que le regard est porté sur la végétation au sol.

Le sonogramme est une représentation mathématique du son sous la forme d'un graphe présentant en abscisse le temps et en ordonnée la fréquence (les sons aigus en haut, les graves en bas). On distingue la puissance du son capté à la densité de la tâche. Les trois sonogrammes sur la page suivante présentent trois cas spécifiques de prise de son. Le premier figure une captation d'oiseaux où l'on aperçoit clairement les cris des oiseaux en haut du graphe. Le second est une captation de voix humaine et l'on aperçoit, sur le premier tiers sa déclinaison en harmonique sur l'ensemble du spectre fréquentiel. Le troisième, enfin est l'exemple du passage d'une voiture et il apparaît que le bruit du moteur masque complètement l'environnement sonore.

Dans la suite de cette présentation, chaque sonogramme correspond à une minute d'enregistrement continue.



Ci-dessus : Exemples de sonogrammes, Document personnel extrait du logiciel AUDACITY



401

ARRIVA

ARRIVA

4524

KE03 OUL

Route	Time
401 Hallem Circular	18:15
401 Fweekinger Circular	18:25
401 Hallem Circular	18:35
401 Fweekinger Circular	18:45
401 Hallem Circular	18:55
401 Fweekinger Circular	19:05
401 Hallem Circular	19:15
401 Fweekinger Circular	19:25
All departures from the bus station	













Welwyn vue de près

Le bloc solide que représente WGC est donc difficile à appréhender. En amont de notre voyage, nous avons préparé une série de protocoles d'arpentage à réaliser in situ :

- Traversées de la ville en itinéraire Ouest-Est. Nous avons repérés une différence de niveau de vie entre l'Est et l'Ouest de la ville, aussi il nous semble intéressant de travailler sur cet axe.

- Un travail de relevé de façade, de jardin, de section des routes pour entrer architecturalement dans la ville. Mais la plus grosse partie de notre analyse portait sur l'aérodrome de Panshanger.

Notre choix de WGC comme ville de PFE repose également sur le choix d'un site particulier dans la ville : l'aérodrome. Il s'agissait alors de travailler sur les limites entre le tissu urbain et les pistes de décalage, quelles soient physiques ou visuelles. D'engager un arpentage faisant le tour de l'aérodrome afin de relever des points de vue, des limites, des temps de marche. Nous dédions notre première journée à Welwyn Garden City à une prise de contact avec l'aérodrome. Notre carnet d'arpentage prévoyait un itinéraire à pied permettant d'avoir un premier regard sur la transition entre la gare, le Howard Center, la zone industrielle et Panshanger. Les conditions météorologiques nous ont cependant obligé à monter dans le seul bus qui rejoint Panshanger depuis la gare.

Ci-contre : *Dans le bus 401*, Photomontage personnel.



1.

250 Pas dans Panshanger

1. Carte des 250 pas, document personnel.

Comment interpréter ce travail photographique et sonore?

Malgré une image de "carte postale" pleine de verdure, la végétation de l'espace public de Welwyn Garden City est certes très accessible mais très peu appropriable et appropriée. La végétation au sol se trouve entre route et trottoir, sur les ronds-points ou encore dans de petits espaces de respiration urbaine. Mais le flux routier proche de ces espaces ne leur permet pas d'être appropriés. Ainsi, il n'y a aucun mobilier urbain ou de traces de passage humain.

En revanche, dans cet univers propre, stricte, presque hygiénique, nous constatons de poches de verdure semblant échapper à la règle.

Les arrêts 7, 8 et 13 se trouvent à côté de grandes zones vertes, vierges de toute construction. Si ces aires sont privées, nous constatons néanmoins des formes d'appropriation : des **lignes de désir** ont été tracées au sol par le passage des habitants.

Nous croisons aussi un couple, la quarantaine environ, essayant de faire du cerf-volant dans l'aire verte des points 7 et 8.

Un élément nous a fortement marqué. Lorsque nous marchons dans le centre de WGC, autour de l'Howard center et du Parkway, la voiture est omniprésente sur le plan sonore et visuelle. Nous nous attendions à retrouver une moindre présence de véhicule dans le quartier Panshanger étant donné son caractère à majorité résidentiel mais pensions tout de même y être confrontés. Finalement, les images montrent que la voiture est peu présente tout au long de notre arpentage.

Le type de tissu est sûrement une partie de la réponse de cette faible présence de voiture qui est aussi à mettre en perspective avec l'heure à laquelle nous avons suivi l'itinéraire. La capture d'éléments sonores permet notamment de donner, à ces points d'arrêt une certaine **profondeur temporelle**.



Point 1

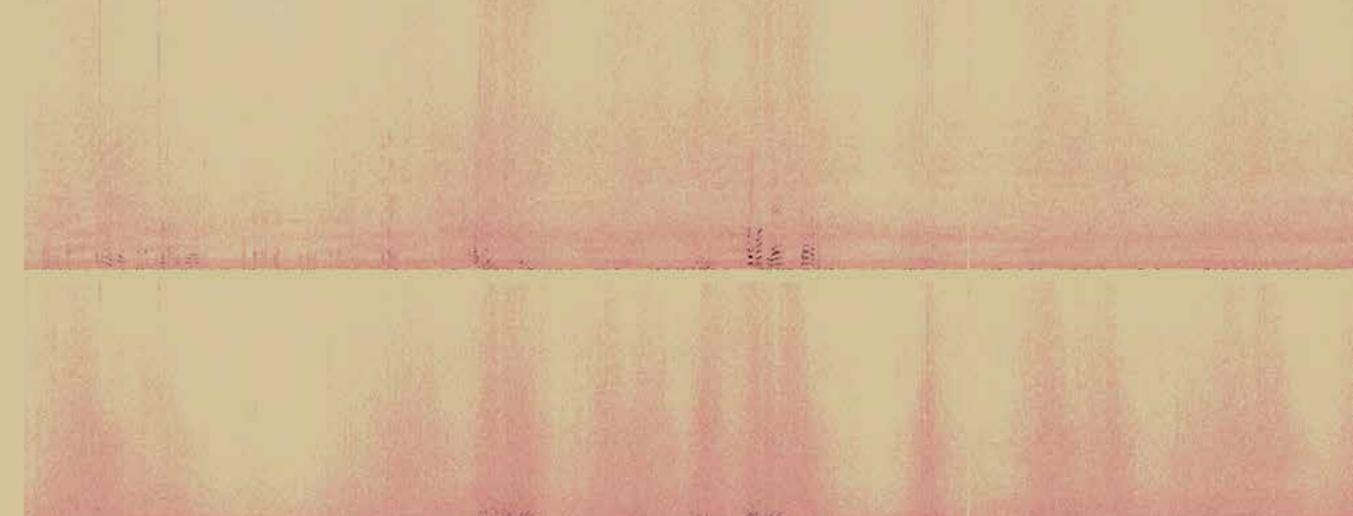
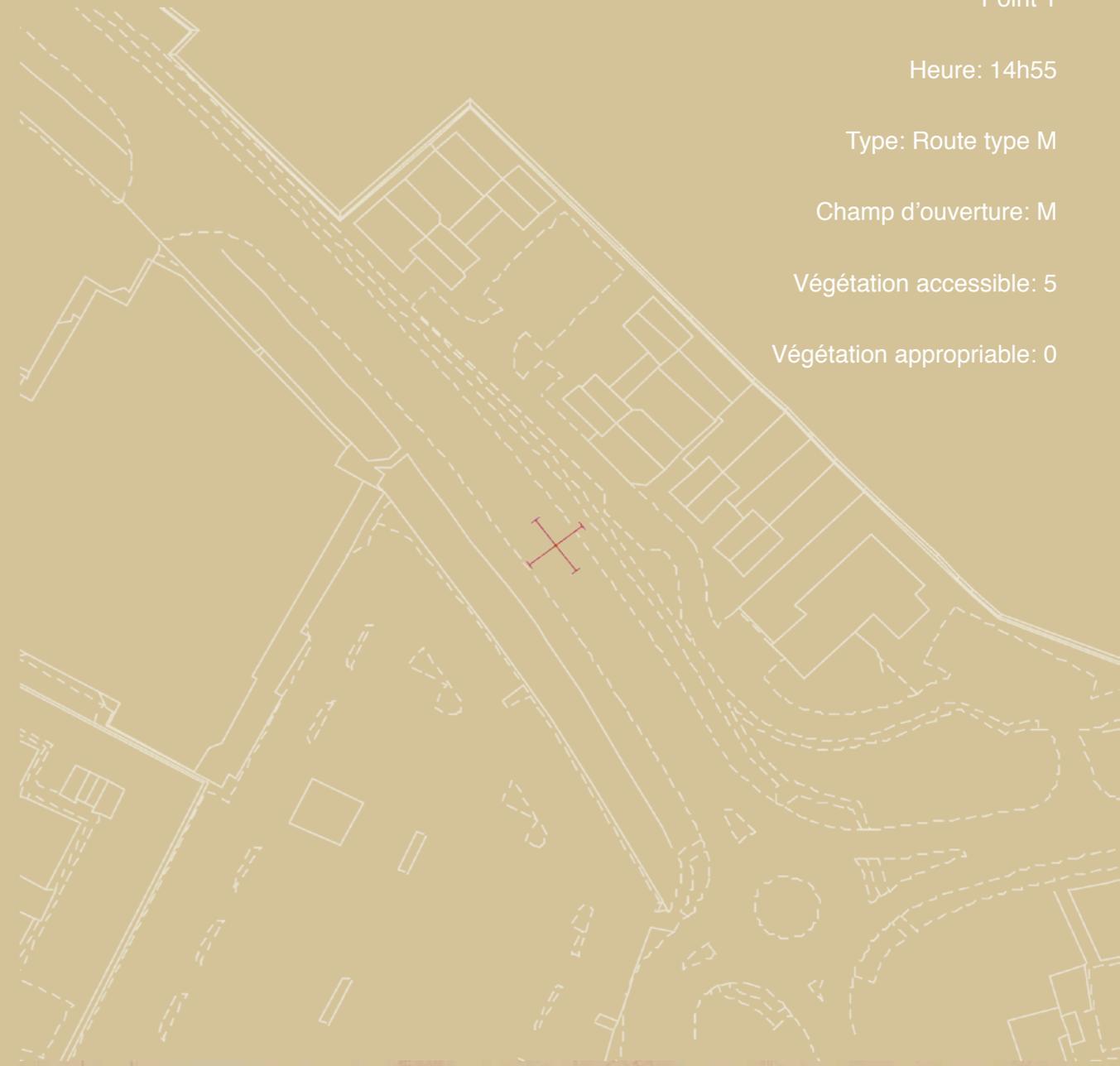
Heure: 14h55

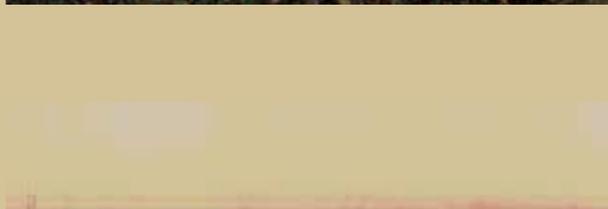
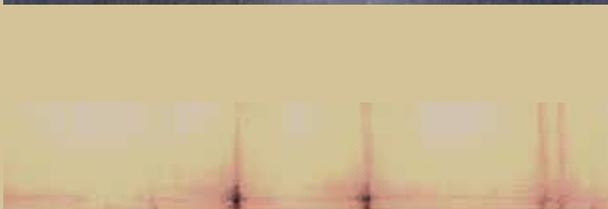
Type: Route type M

Champ d'ouverture: M

Végétation accessible: 5

Végétation appropriable: 0





Point 2
 Heure: 14h58
 Type: Route type M
 Champ d'ouverture: M
 Végétation accessible: 5
 Végétation appropriable: 0



Point 3
 Heure: 15h05
 Type: Piéton type L
 Champ d'ouverture: S
 Végétation accessible: 1
 Végétation appropriable: 0



Point 4
 Heure: 15h09
 Type: Trottoir type M
 Champ d'ouverture: L
 Végétation accessible: 5
 Végétation appropriable: 0





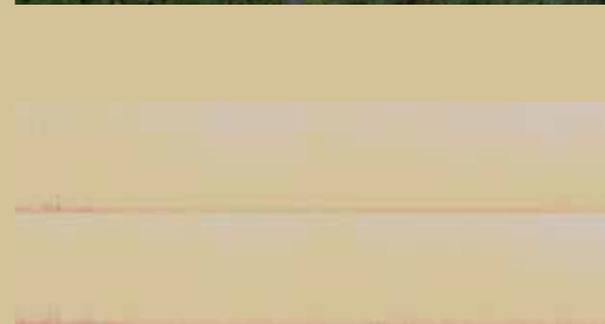
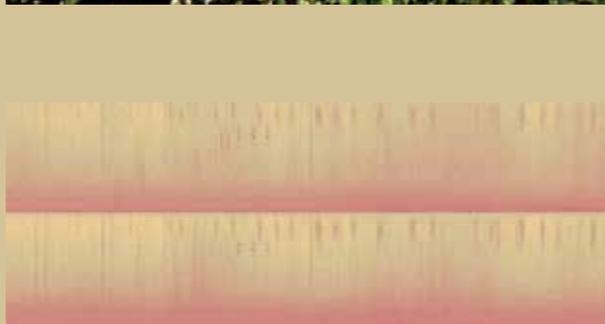
Point 5
 Heure: 15h13
 Type: Route type M
 Champ d'ouverture: L
 Végétation accessible: 5
 Végétation appropriable: 0



Point 6
 Heure: 15h16
 Type: Piéton type L
 Champ d'ouverture: M
 Végétation accessible: 1
 Végétation appropriable: 0



Point 7
 Heure: 15h22
 Type: Piéton type M
 Champ d'ouverture: L
 Végétation accessible: 2
 Végétation appropriable: 4





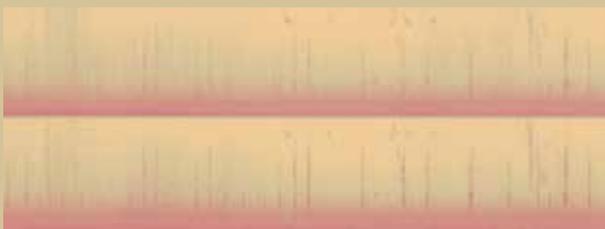
Point 8
Heure: 15h28
Type: Piéton type M
Champ d'ouverture: L
Végétation accessible: 0
Végétation appropriable: 5



Point 9
Heure: 15h34
Type: Route type M
Champ d'ouverture: M
Végétation accessible: 4
Végétation appropriable: 0



Point 10
Heure: 15h48
Type: Route type M
Champ d'ouverture: M
Végétation accessible: 5
Végétation appropriable: 0





Point 11
 Heure: 15h54
 Type: Route type M
 Champ d'ouverture: M
 Végétation accessible: 4
 Végétation appropriable: 0



Point 12
 Heure: 16h03
 Type: Route type M
 Champ d'ouverture: M
 Végétation accessible: 4
 Végétation appropriable: 0



Point 13
 Heure: 16h07
 Type: Route type M
 Champ d'ouverture: M
 Végétation accessible: 0
 Végétation appropriable: 5





Point 14
 Heure: 16h11
 Type: Route type M
 Champ d'ouverture: M
 Végétation accessible: 5
 Végétation appropriable: 0



Point 15
 Heure: 16h14
 Type: Route type M
 Champ d'ouverture: M
 Végétation accessible: 5
 Végétation appropriable: 0



Point 16
 Heure: 16h18
 Type: Route type M
 Champ d'ouverture: M
 Végétation accessible: 5
 Végétation appropriable: 0



2.

Les contradictions du Panshanger continu

1. Carte des continuités, document personnel.

Le quartier Panshanger profite d'une situation privilégiée par rapport au reste de la ville : les habitants jouissent de tous les services quotidiens dont ils ont besoins au sein même de leur quartier.

Nous avons mis en évidence que Panshanger est un quartier incluant plusieurs tailles d'écoles, d'équipements sportifs ou de commerces. Les habitants sont venus vivre ici pour profiter de cette proximité de service dans un cadre agréable.

Lors de notre visite de la Garden Suburb Hampstead, nous discutons avec une personne âgée y vivant depuis trente ans. Elle nous explique qu'Henrietta Barnett, la fondatrice de la ville, a imaginé une ville de faible densité, formée de pavillons séparés par des haies et desservis par des larges routes.

Mrs Barnett ne voulait ni pub, ni alcool, ni son de cloche dans la ville.

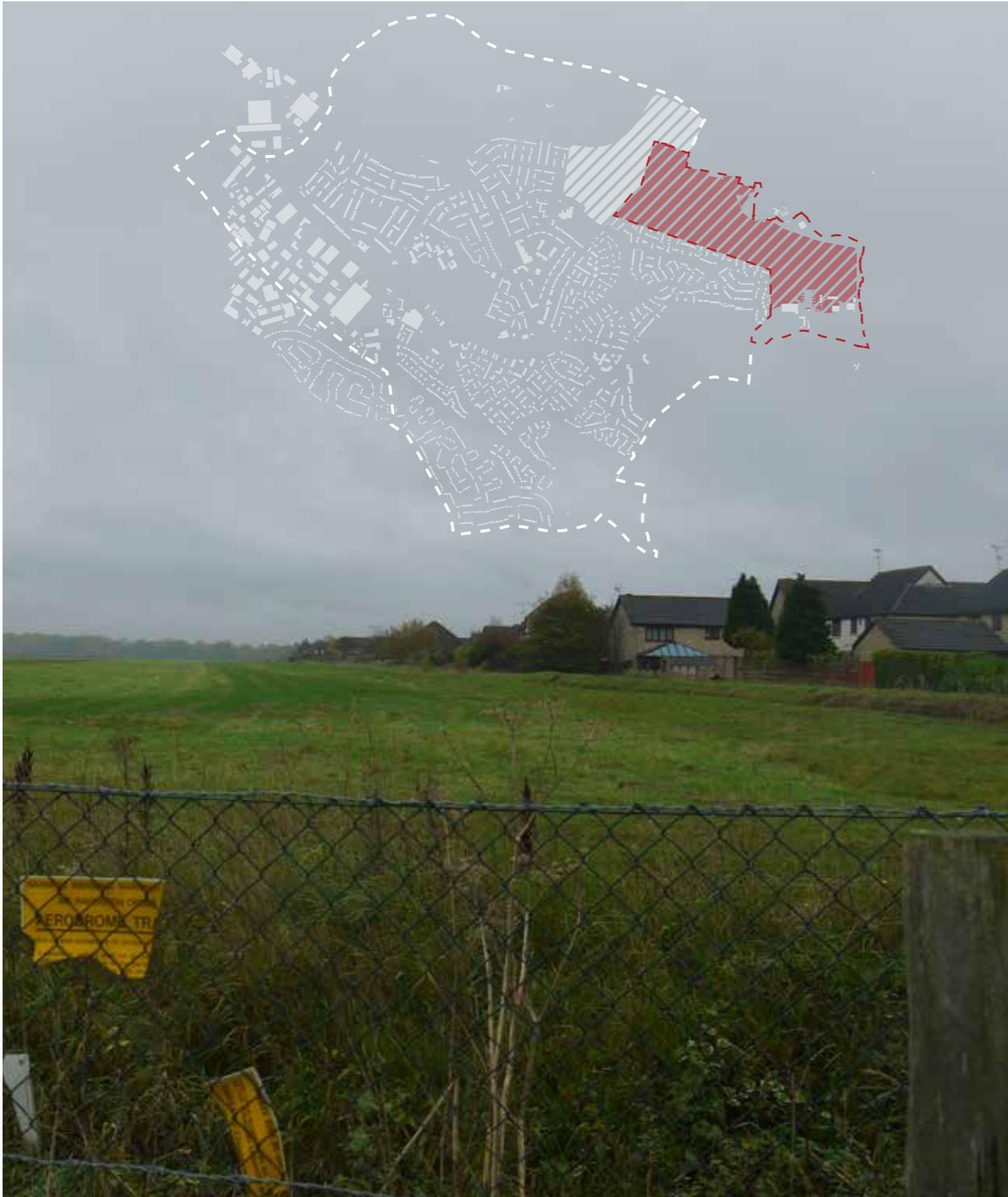
Tout devait rester calme. Aujourd'hui, le seul endroit où l'on peut trouver un pub dans Hampstead reste le centre ville et ce malgré de long trajet en bus à faire entre les zones pavillonnaire et le centre.

Nous interrogeons cette problématique du calme à Welwyn. Un habitant rencontré dans Panshanger insiste sur un point similaire:

“No pub, no club, it has to be quiet”

« Vous pouvez penser à une école, un médecin, des services de proximité pour les 1000 logements en plus, mais il ne faut pas créer de nuisance sonore. »

Le quartier Panshanger abrite une première discordance avec cette attention, presque idéologique, au calme que nous avons retrouvé à plusieurs reprises dans la parole habitante. Lorsqu'en 2009, les premières esquisses de masterplan sur l'aérodrome Panshanger ont été présentées, plusieurs



associations d'habitants se sont constituées pour lutter contre cette extension urbaine. Précisons d'abord qu'une certaine ambiguïté règne sur ces mouvements, **Panshanger People et Save Panshanger Airfield**¹ :

Quelles sont les motivations réelles de cette lutte ? Appartiennent-ils au mouvement très conservateur NIMBY (Not In My Back Yard) ?

Parmi les nombreux arguments déployés au cours de réunions, articles de presse numérique ou autres publications sur les réseaux sociaux, nous retiendrons notamment la volonté de conserver l'activité amateur de l'aérodrome juxtaposée à la

1. Pour consulter les sites des associations de lutte, voir : <http://panshangerpeople.org.uk/>, consulté le 06.01.16 et <http://www.savepanshanger.co.uk/>, consulté le 06.01.16.

défense de la Green Belt. Notons ici que certains des habitants prenant part à ce genre d'argumentaire vivent à quelques mètres des pistes.

Ces riverains défendent ainsi le plaisir dominical des avions passants devant leur salon.

Nous retiendrons ainsi une dissonance évidente entre, d'une part, l'attachement à la nature et au calme et, d'autre part, l'attachement à la pratique de l'aviation, extrêmement polluante (pas d'enrobage des pistes) et dans la grande majorité des cas, source de plainte pour nuisances sonores.

Ci-contre: *Frontière du tissu urbain et de l'aérodrome dans le quartier Panshanger*, Photographie personnelle.

Les commerces invisibles de Panshanger.

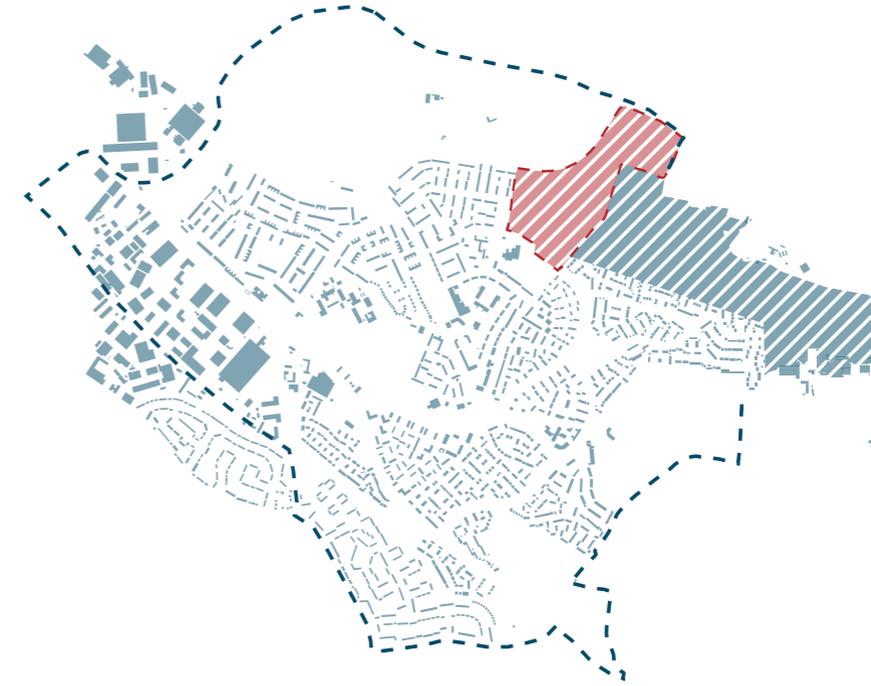
Si Panshanger gravite autour du Morrison comme un lieu de vie puis autour de son Community Center avec ses petits commerces, quelle est la place du micro-commerce, de l'auto-entrepreneur ? C'est sur Google Earth que nous allons trouver notre réponse.

En arpentant le quartier, tout laisse à penser que ce tissu ne rassemble que des maisons individuelles. Un porche, une porte de garage, un front garden et une porte d'entrée sans oublier l'alarme bien visible en façade. En arpentant Google Earth, nous constatons que **des micro-commerces sont implantés en plein coeur de ce tissu pavillonnaire.**

À Panshanger un réseau de micro-commerces s'est installé sans enseigne matérielle ni indication visible. Allant de la vente de chocolat jusqu'à de la lingerie fine en passant par une entreprise d'électricité, des habitants se sont constitués comme auto-entrepreneur à domicile. Dans la rue, aucune enseigne, aucun renseignement, aucun nom ne figure sur les façades. **Ce réseau invisible participe du flou de Panshanger et de sa singularité.**

Ci-contre: *Les commerces invisibles*, Photographies appartenant à Google Street Map, Photomontage personnel.





Alors que nous marchions à 250 pas d'écart, l'un derrière l'autre, nous rencontrons la personne la plus enthousiaste de notre séjour. Un homme, septuagénaire, accompagné d'un petit chien aboyant au micro. Nous l'avons d'abord interpellé avant que, de-lui-même, il revienne à nous pour compléter son discours, des simples anecdotes : « **This is the posh part of the city** », aux prophéties : « **There is nothing after Panshanger, this is the end** ».

Troisième contradiction relevée dans le quartier Panshanger et, sans doute, la plus importante : l'identité floue de la seconde parcelle concernée par l'expansion urbaine du quartier Panshanger : un flou de propriété et de temporalité, un flou d'usage et un flou d'environnement naturel.

Un flou de propriété d'abord car si les panneaux condamnant négligemment l'accès indique que cette parcelle appartient à la région Hertfordshire, la parcelle est sur le point d'être rachetée par MARIPOSA.

Un flou de nature au sens où ces parcelles ne font pas partie de la Green Belt et ne bénéficient donc pas de la protection patrimoniale de cette dernière. Pourtant, elles n'appartiennent pas non plus aux jardins publics où les chemins sont tracés au cordeau et les pelouses tondues à raz. Rien n'indique, en somme, comment se comporter sur ces lieux. Elles montrent pourtant des qualités environnementales indéniables en terme de biodiversité par exemple.

Un flou d'usage au sens où les habitants peuvent y exercer de discrètes activités sans être inquiétés. Notons ici qu'il semble exister des règles tacites à cette appropriation, en témoignent les tracés des chemins de traverses dans les deux parcelles dessinant, vue du ciel, d'étrange idéogrammes.

Ci-contre: *Lignes de désir*, Photographie personnelle, repérage personnel des lignes de désir.

Ci-dessus: *Seconde parcelle de l'expansion urbaine à Panshanger*, Document personnel.





Epilogue

Lecture politique de la ville

Comment habiter différemment à Welwyn Garden City ?

Le matin de notre premier jour à Welwyn nous avons réalisé des itinéraires transversaux de découverte de la ville en équipe. En parcourant le quartier d'habitation le plus ancien, à quelques centaines de mètres du Howard Center, nous avons rencontré un habitant devant sa maison. Appelons-le Will. Agé d'une soixantaine d'année, Will vit dans cette maison avec sa femme depuis vingt ans. Leur fille et son mari vivent à Londres où ils travaillent et profitent du bouillonnement de la capitale. Le couple est originaire de Manchester où il occupait une maison plus spacieuse. Il nous confie : « Nous sommes venus pour la première fois à Pâques, la maison était petite mais il faisait beau quand il pleuvait à Manchester. ». Cela justifie-il de déménager pour une maison plus petite ? Sa réponse mêle le plaisir de vivre au milieu de la nature, exprimé de façon très simple : « ici il y a des roses ! » et la proximité de Londres associé au calme de la Garden City. Ironiquement, pendant la demi-heure que durera l'entretien nous sommes perpétuellement contraints d'élever la voix pour nous comprendre malgré le vrombissement de la tondeuse qui, inlassablement, arpente les dix mètres carrés devant la maison voisine. Si, à la première écoute, ses arguments présentent certaines contradictions, c'est le désir profond de participer à cette utopie sociale de l'habiter que nous retenons aujourd'hui. L'expression de ce désir passe par une sur-mise en valeur d'une nature domestiquée et par une

connaissance précise de l'histoire de ce mouvement et de l'architecture qui l'accueille.

Une ressource considérable émerge de cette rencontre : ce n'est pas tant la liste des qualités de la ville qui donne son sens au projet mais le désir profond des habitants de *faire utopie*. Faire utopie dans la continuité de la pensée d'Howard, c'est exiger l'observation d'une éthique sociale et architecturale stricte.

Comment mobiliser ce désir de *faire utopie* au service d'un programme social ? Et plus précisément, comment l'utopie carcérale de la prison ouverte trouve-t-elle son sens à Welwyn Garden City grâce à ce désir ?



1.

La responsabilité sociale au cœur de l'expansion urbaine.

Si le sujet de la prison à WGC nous permet de détourner la question de l'habiter dans une Garden City, il est également pour nous l'occasion de nous emparer d'une problématique commune à la France et à l'Angleterre.

Parmi les principaux sujets de débat abordés par la presse des deux pays, la surpopulation carcérale et les taux de suicide importants invitent les populations à s'interroger : Faut-il construire plus de prison ?

Avec ses 85 851 détenus en 2011, le Royaume Uni accueille 9000 détenus de plus que le nombre de places disponibles plaçant ainsi deux-tiers de ses prisons (soit 88 prisons sur 140) en état de surpopulation¹. Notons ici une distinction essentielle entre les législations anglaise et française : la loi britannique permet l'incarcération à partir de 12 ans portant le nombre de détenus âgé entre 12 et 14 ans à 2 751 en 2006 contre 646 en France et

1. BBC (auteur inconnu), « Two-thirds of jails 'overcrowded' », *BBC News*, août 2008, http://news.bbc.co.uk/go/pr/fr/-/2/hi/uk_news/8218847.stm, consulté le 25.05.16.

1 422 en Allemagne : c'est le taux le plus élevé de l'Union européenne. Cette double problématique de surpopulation, associée aux conditions de vie difficile du milieu carcéral, implique inévitablement un nombre considérable de suicide au cours de la détention : 833 entre 2001 et 2011.

Ces chiffres, régulièrement relayés par la presse et les appels de l'Union Européenne, devraient inciter ces pays à se saisir de ce sujet mais l'opinion publique demeure indécise et difficile à convaincre.

Premier à priori, la préconception de l'incarcération comme lieu de souffrance et d'expiation des fautes commises. L'argent public doit-il servir à améliorer les conditions de vie de meurtriers ou de violeurs ? Pour Paul-Roger Gontard, docteur en droit privé et sciences criminelles, auteur d'une thèse portant sur *L'utilisation européenne des prisons ouvertes*, l'exaltation du pathos largement mis à contribution du débat, tire ses racines de la culture catholique où le recours à la souffrance prédomine dans le processus

d'expiation des péchés². De toute évidence, cette préconception religieuse ne résiste pas à un examen plus attentif de la réalité. Dans les pays scandinaves où l'opinion publique et par conséquent la législation sont davantage marquées par le protestantisme, la réparation de la faute et la réintégration de la société passe systématiquement par le travail. Ces pays placent ainsi au premier plan la question de la réinsertion, notamment au travers de la conception de prison ouverte, modèle carcéral singulier sur lequel nous reviendrons par la suite. Précisons néanmoins que cet investissement est la clé de voûte d'une lutte efficace contre la précarisation des anciens détenus, la mise à l'écart de la société voire la récidive. Ces fléaux, très présents en France (44,3% de recondamnation deux ans après la libération³) comme en Angleterre (48% de recondamnation un an après la libération), engendrent naturellement des dépenses considérables de fonds publics : une contradiction directe avec les arguments du recours à la punition dans la réparation de la peine.

Quels échos ces questionnements à l'échelle nationale voire internationale au sein de l'UE trouvent-ils à Welwyn Garden City ?

Partie prenante de l'expansion urbaine londonienne, Welwyn Garden City doit accueillir d'ici 2021 plusieurs milliers de logements supplémentaires occasionnant un changement d'échelle de la ville. Ce changement d'échelle nous invite à interroger les nouvelles responsabilités sociales que la ville pourra prendre en charge.

Au cours de la visite organisée à Welwyn Garden City, Colin Haigh, directeur du service d'urbanisme au Welwyn Hatfield Borough Council, nous présente les futurs aménagements de la ville et leur réception par les habitants. Une question se

2. GONTARD Paul-Roger, *L'utilisation européenne des prisons ouvertes : l'exemple de la France*, Law, Université d'Avignon, 2013.

3. Ibid.

pose : « quelle population allez-vous accueillir dans ces nouveaux logements ? ». Cette question, dans le contexte français, porte une signification particulière notamment vis-à-vis de la loi SRU qui impose aux communes de plus de 3500 habitants (1500 en Ile de France) de disposer d'au moins 20% de logements sociaux. Au Royaume Uni, depuis le *Right to buy* visant à « recycler » les ménages locataires en propriétaires promulgué en 1980 jusqu'à la coalition entre Conservateur et Libéraux-démocrates dirigé par David Cameron depuis 2010, l'état s'est largement désengagé de la gestion du logement social notamment en faveur du secteur privé⁴. Pour Colin Haigh : « Tout le monde peut venir vivre ici, à condition d'être utile à la ville. ». Il y a dans cette réponse deux composants essentiels du fonctionnement des garden cities : le travail et la communauté.

4. WHITEHEAD Christine, « L'évolution du rôle du logement social au Royaume-Uni », *Revue de l'OFCE*, 2013/2 (N° 128), p. 19-48.

Ci-contre: Helpick Hugh, *Inside*, Série Photographique dans les prisons de Londres.



Dans notre étude de la ville, un autre marqueur de ce désengagement social de la ville vis-à-vis des problématiques nationales a retenu notre attention. En 2014, le Welwyn Hatfield Borough Council définit, au sein de la communauté de commune Welwyn-Hatfield, une série de sites d'accueil de migrants conformément au National Planning Policy Framework⁵. Dans la carte ci-contre, on peut voir que l'un des principaux sites, le seul à Welwyn Garden City, est précisément situé dans le quartier Panshanger, sur l'une des deux parcelles dédié à l'expansion urbaine. Ce site a notamment été retenu pour sa proximité avec les services sociaux locaux. Cependant, lorsqu'on superpose cette carte avec le plan directeur de l'expansion urbaine du quartier Panshanger, on s'aperçoit qu'en cédant cette parcelle à l'investisseur Mariposa, la question de l'accueil des migrants a été écartée.

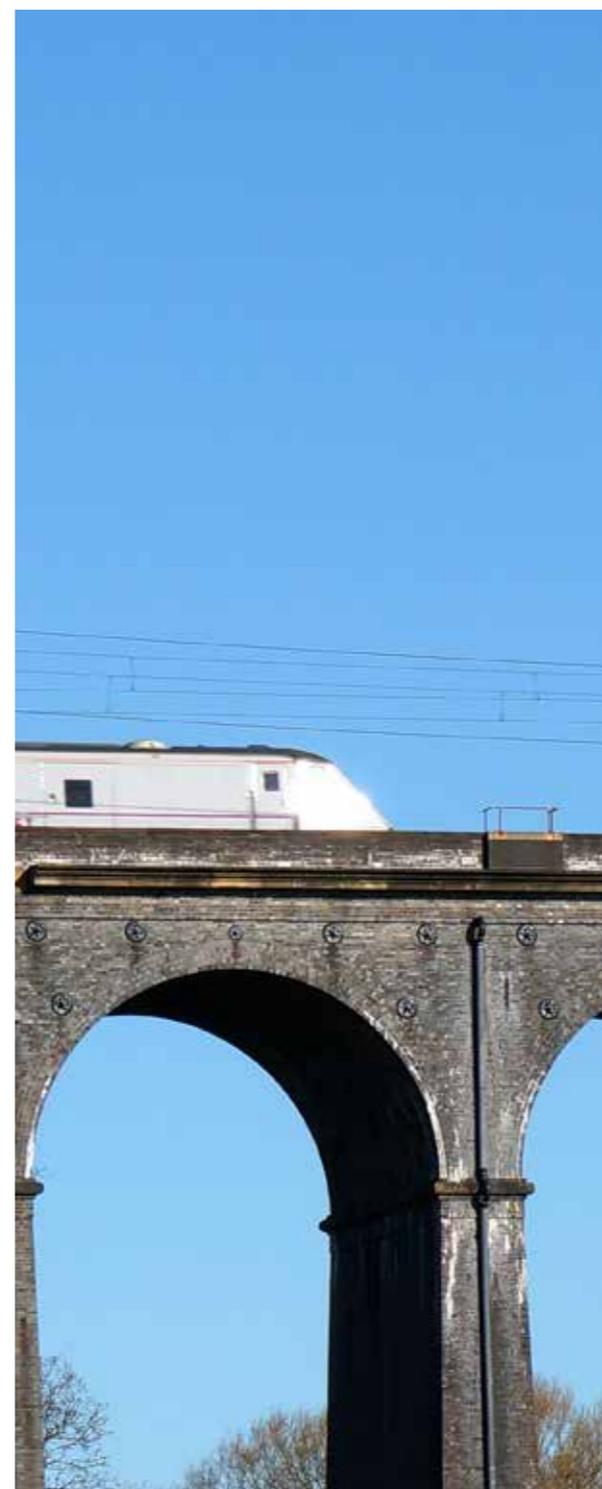
Un double enjeu apparaît pour un projet souhaitant intégrer une problématique sociale à Welwyn Garden City : intégrer la notion de travail et de redevance vis-à-vis de la communauté.



5. WELWYN HATFIELD BOROUGH COUNCIL, *Gypsy and Traveller - Land Availability Assessment*, 2014.

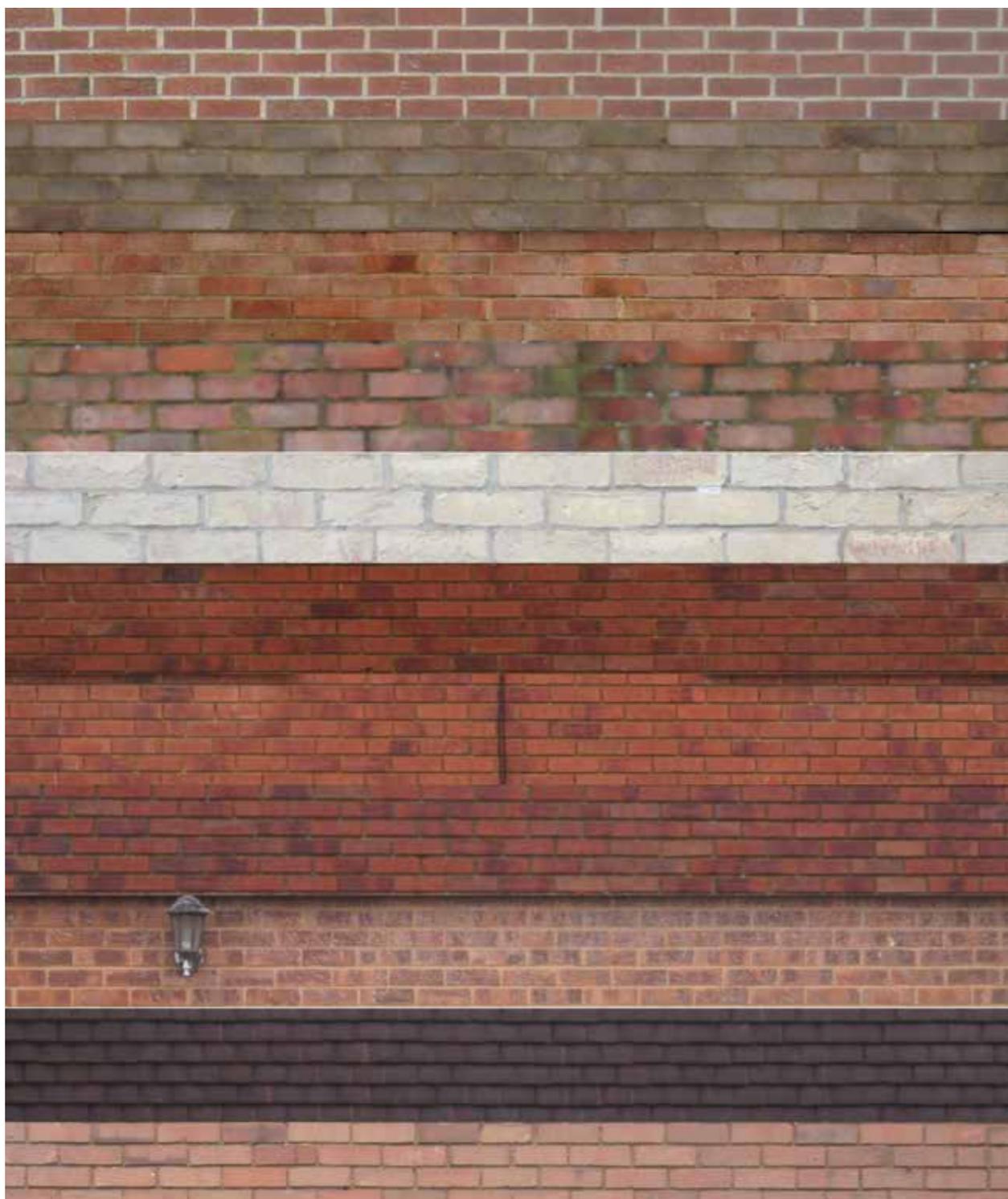
Ci-contre : Welwyn Hatfield Borough Council, « Location Map », *Gypsy and Traveller Land Availability Assessment*, 2014.

Ci-contre : *Chemin tracé contre ligne de désir*, Photographie personnelle.



Au cours de notre arpentage réel, nous avons souhaité interroger une problématique tenant à la matérialité de l'architecture : quelles variations colorimétriques de la brique au sein du quartier Panshanger ? Tentative supplémentaire de déconstruire la continuité apparente de Welwyn, sur fond de prise de vue photographique régulières, nous avons construit la carte ci-contre. Si cette classe d'informations semble appartenir à un inventaire ou un Pattern Book, elle nous a permis d'accéder à une autre forme de questionnement : D'où vient la brique de Welwyn ? Et d'où viendra la brique de futures extensions urbaines ?

En 1850, soit 30 ans avant le début de la construction de Welwyn Garden City, est construit au Nord-Ouest de la future ville, le Digswell Viaduct. L'ouvrage d'art ferroviaire destiné à la ligne East Coast Main Line a été réalisé à partir d'une briqueterie installée au pied des piliers approvisionnés directement à partir des couches de terre alentours. Dès 1920, les briqueteries se sont multipliées dans la ville naissante. Reliés localement par un réseau de rails secondaire, la brique locale estampillée « WGC » permis de construire rapidement les premières bâtisses.

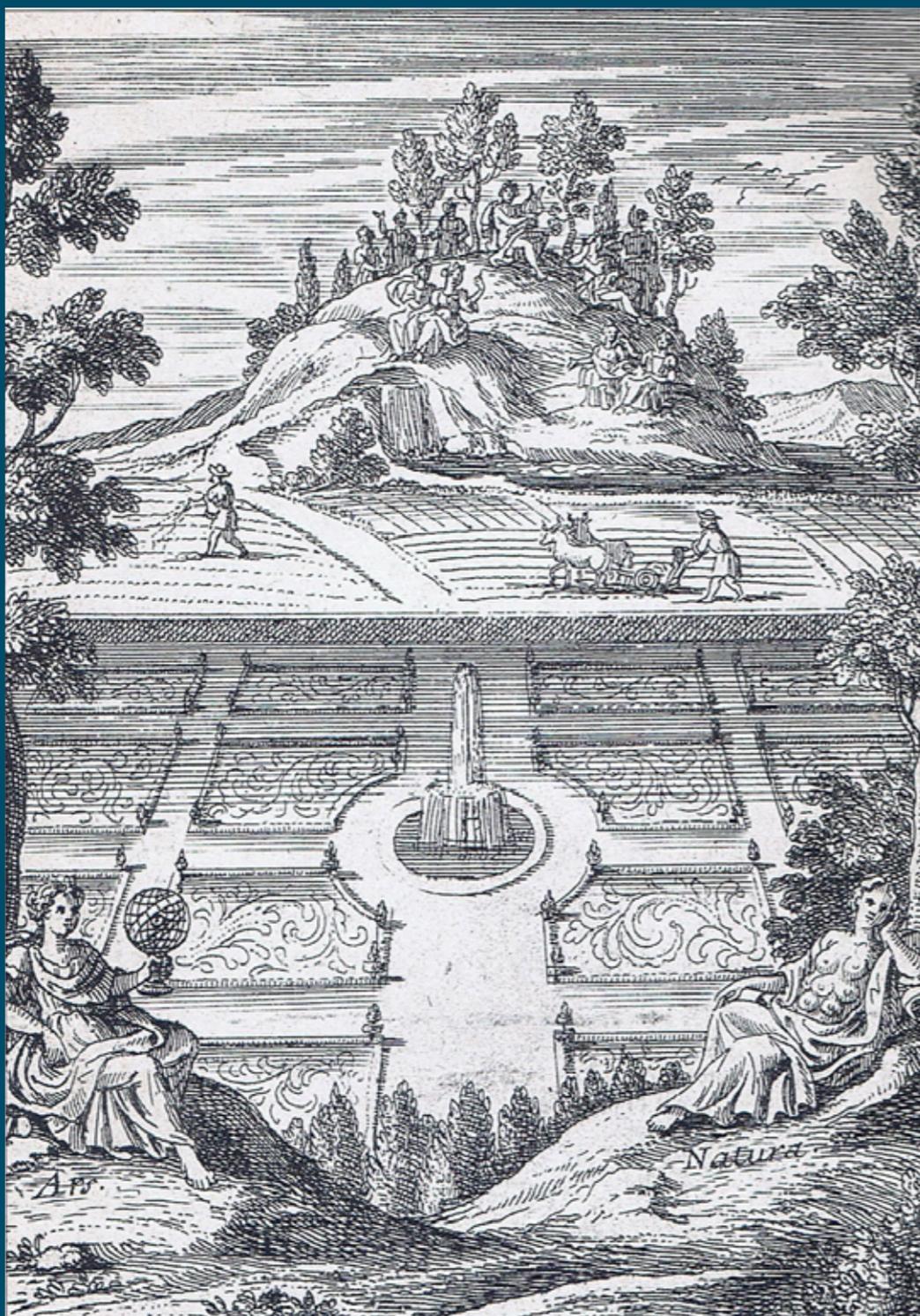


Ci-contre : *Relevé colorimétrique des briques en façade*
Zone de Panshanger voisine de l'aérodrome.
Principe: Projection de la couleur sur le plan horizontale qui sépare le route et la façade

Aujourd'hui, les procédés de fabrication se sont automatisés et exportés ne laissant dans le Hertfordshire qu'une unique briqueterie située à Bovington à plus d'une dizaine de kilomètres de Welwyn. Elle consacre aujourd'hui son activité à la fabrication d'une brique de très bonne qualité destinée à la rénovation.

La briqueterie, première hypothèse formulée par le projet, rendue possible par la forte demande à venir incarne ces notions de travail et de redevance envers la communauté et engendre une redynamisation d'un savoir-faire local.





2.

Une hétérotopie dans l'hétérotopie ?

1. *Carte des couleurs*, document personnel.

Pour l'urbaniste Colin Haigh, Welwyn Garden City ne tend plus, aujourd'hui, vers l'utopie conçue en 1902 par Ebenezer Howard dans son manifeste *Garden City of to-morrow*. Premier indicateur de cette caducité de l'utopie, la population de la Garden City dont Howard fixait la limite à 32 000 habitants, dépasse aujourd'hui les 43 000 habitants en amont de l'expansion urbaine visée par la ville entre 2001 et 2021. Un second indicateur serait certainement la spéculation foncière dont les bénéfices devaient, pour Howard, être intégralement reversés à la communauté et ne pas profiter à des personnes privées. L'exemple emblématique de l'investisseur Mariposa à Panshanger avec lequel le service d'urbanisme de la ville négocie aujourd'hui montre bien que cette préconisation appartient au passé.

Pourtant l'utopie amorcée par Howard persiste dans la mémoire commune des habitants au travers d'un système mnémorique composé de figures architecturales fortes. La plus célèbre d'entre elles est sans doute le Parkway, avenue principale de la ville, déployant près d'un mile (1,6 kilomètre) de

pelouse verdoyante cernée d'arbres. En son centre, la fontaine emblématique marquant l'intersection avec la Howardsgate, figure symboliquement le point de fuite de la perspective depuis le Howard Center.

Dans son ouvrage *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, Sébastien Marot, explore la fabrication de la mémoire d'un lieu, d'une ville ou d'un territoire par un système d'éléments singuliers attachés à cette mémoire⁶. Par le parcours physique ou le récit, le visiteur compose une cartographie mnémorique du lieu sur laquelle il peut se situer. Dans la parole habitante, cet art de la mémoire est à l'œuvre révélant sur une série d'éléments singuliers empruntés au manifeste d'Howard.

6. MAROT Sébastien, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, Éditions de la Vilette, Paris, 2010.

Aussi, dans la négociation avec les investisseurs, il n'est plus réellement question de réaliser matériellement l'utopie du modèle d'Howard mais de préserver la mémoire commune fabriquée dans l'histoire de la ville.

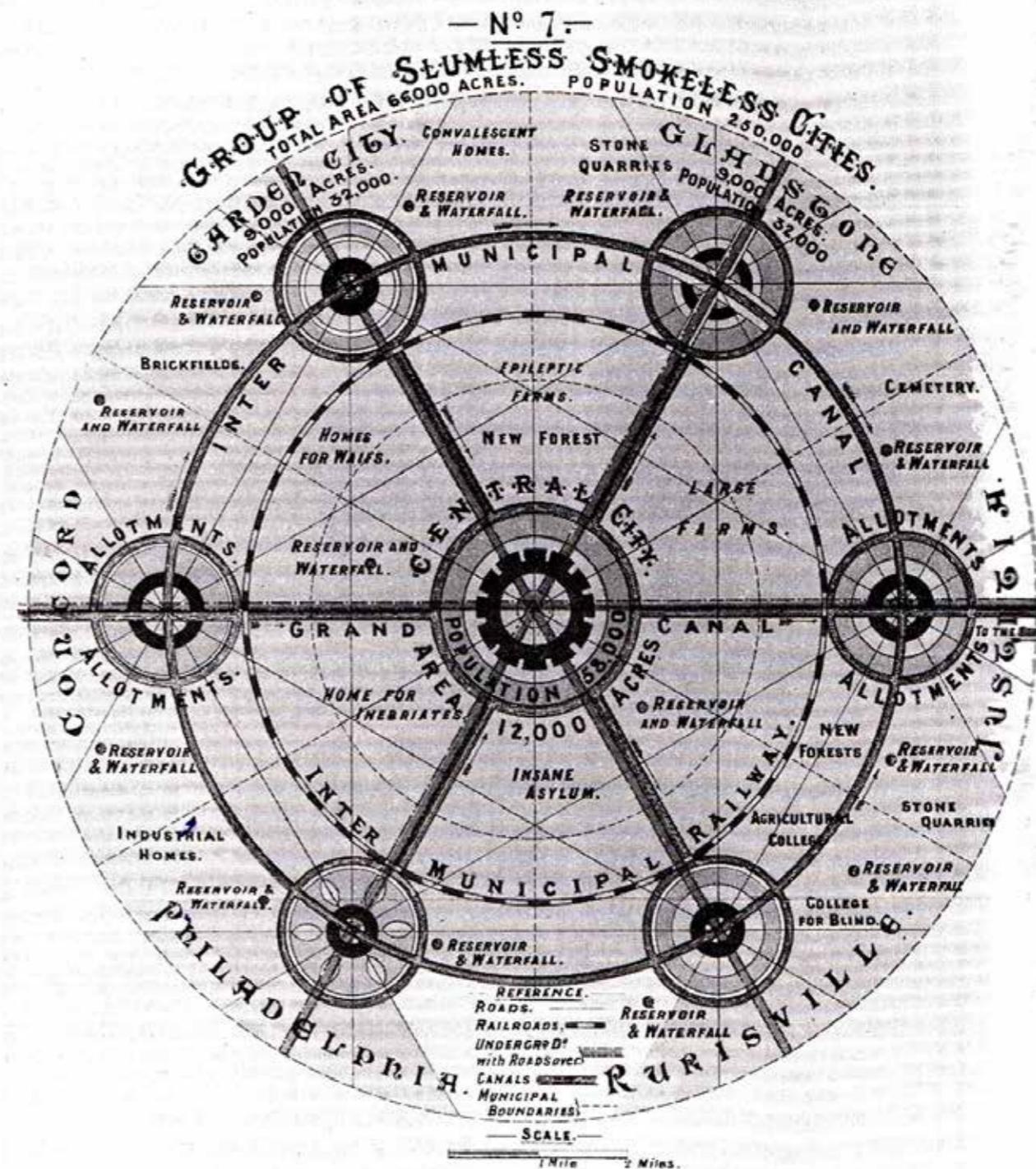
Intéressons-nous à l'une de ces composantes centrale du modèle d'Howard : la Green-Belt. Nous avons décrit plus tôt l'ambiguïté troublant ses limites et son rôle écologique et nous allons tenter de lui porter ici un regard plus politique. A la relecture des propos d'Howard, apparaît une complémentarité d'usage de cette Green-Belt qui semble avoir été oublié dans sa qualification actuelle. Le schéma ci-contre est extrait de l'œuvre de 1902, et présente le réseau des Garden Cities organisé autour de la ville industrielle – Londres dans le cas de Welwyn. La Green-Belt occupe l'ensemble du vide séparant ces différentes cités. Elle est parsemée d'édifices indépendants représentés par l'intitulé de leur fonction. On peut ainsi lire : « Asile de fou, ferme pour épileptiques, maison de soin de l'alcoolisme, orphelinat, collège pour aveugles, cimetière... ». Autant d'hétérotopies telles que les nomment Michel Foucault dans une conférence prononcée le 14 mars 1967 à Paris :

« Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. »

Michel Foucault, « Des espaces autres », *Empan*, n°54, 2004/2.

Notons ici la curieuse ironie qui se dessine 65 ans avant cette célèbre conférence : Howard en traçant le schéma directeur de l'utopie de la Garden City distingue et situe en périphérie de celle-ci ces lieux effectifs, ces hétérotopies nécessaires au fonctionnement de la société. Supervisant la construction de deux Garden Cities qui, par conséquent, quitteront le champ de l'utopie, il délaissera ces lieux autres. Ces hétérotopies de déviation – toujours selon les termes de Foucault – destinées aux « individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée. » sont, pour nous, les grands absents de ce projet. Forts de notre propos précédent, il apparaît que Welwyn Garden City, par son fonctionnement mnémorique, déplace ses habitants à la manière du jardin traditionnel persan vers l'utopie des schémas d'Howard. Elle œuvre ainsi à la manière d'une hétérotopie.

La prison, figure emblématique de l'hétérotopie de Foucault incarne ainsi la seconde hypothèse formulée par le projet.



Ci-contre : « Schéma de fonctionnement des Garden-cities », in HOWARD, ibid.



3.

Quelles ressources pour un programme carcéral ?

Ci-contre : RAMBØLL DANMARK, *Projet de prison ouverte à Nuuk, Groenland (Danemark), 2015, Perspective de concours.*

Si l'implantation d'un modèle carcéral fermé tel qu'il est le plus communément mis en œuvre en France semble difficilement justifiable à Welwyn, nous allons voir comment le modèle de prison ouverte peut faire sens dans la ville. Paul-Roger Gontard définit le modèle de la prison ouverte selon trois piliers :

- L'absence de moyen passif de sécurité désignant les murs, barreaux aux fenêtres, miradors, sas successifs intérieurs, etc. Autant d'obstacle à l'évasion des détenus dans le modèle de la prison fermée. Nous verrons que cette absence est relative et que ces moyens peuvent persister sous une forme plus symbolique.

- La discipline consentie sous la forme d'un contrat entre le détenu et l'institution carcérale par lequel il accède à une plus grande liberté individuelle et doit supporter plus de responsabilité. En cas de rupture de ce contrat, le détenu retourne immédiatement et exécute la fin de sa peine en établissement fermé.

- L'activité obligatoire des détenus qui peut prendre différentes formes : travail générant un revenu économique, formation, soins, ... Cette activité des détenus a pour objectif d'entamer l'oisiveté qui, avec la déresponsabilisation totale, entraîne le rejet violent de la société. Lorsque cette activité génère un salaire pour le détenu, Paul-Roger Gontard indique que ce salaire est, la plupart du temps, utilisé pour indemniser les victimes.

Premier écho à l'analyse portée sur Welwyn Garden City, les établissements carcéraux ouverts apportent par ce troisième pilier une production économique nécessaire à la ville et notamment avec la perspective des extensions urbaines à venir. De cette production matérielle, on pense ici à la brique, associée à l'absence de moyens passifs de surveillance très onéreux (un mirador équivaut à 7 temps pleins) résulte ainsi une plus-value économique considérable. Pour Paul-Roger Gontard, ce type de détention est ainsi deux fois moins cher pour la société qu'un établissement fermé dans sa construction et dans son entretien.

Il est important de préciser que ce modèle carcéral ouvert ne peut fonctionner de façon autonome, ce n'est pas une solution carcérale en soi. Il intègre nécessairement un équilibre avec le modèle fermé. En ce sens, que les établissements ouverts n'accueillent pas toutes les formes de peines ou une forme de peine caractéristique et que le détenu, avant le placement dans ce type de détention, doit avoir séjourné en prison fermée.

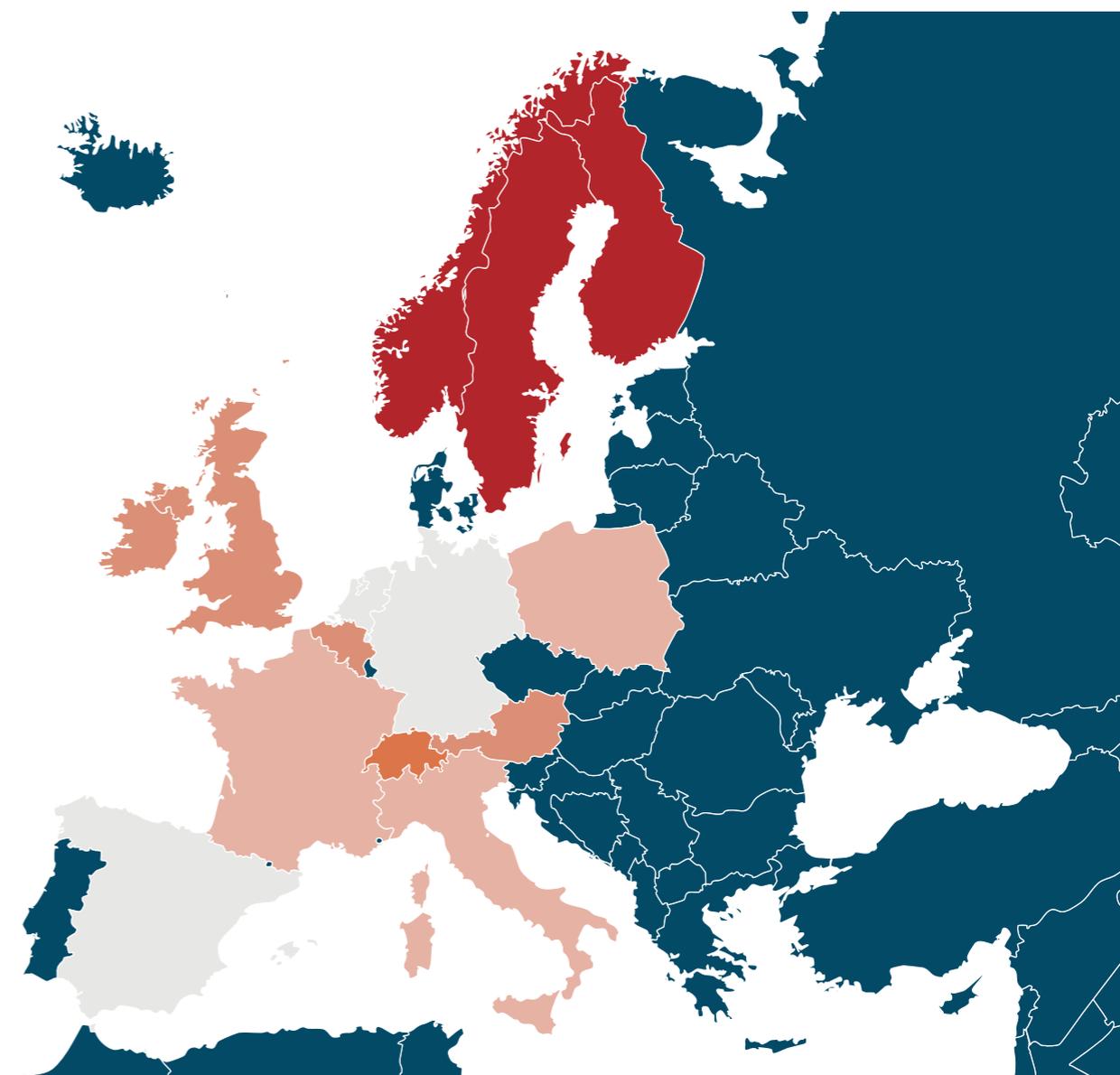
Sur la carte d'Europe ci-contre, on voit apparaître la proportion du nombre de prisons ouvertes par pays et on retrouve cette « césure entre culture catholique et culture protestante », pour reprendre les termes de l'auteur, que nous évoquions plus tôt. On peut identifier plusieurs exceptions à ce partage de l'Europe. Citons, parmi eux, la Pologne, pays très catholique, possède un grand nombre de prisons ouvertes mais de très petite dimension si on les compare aux exemples scandinaves.

La France possède deux prisons ouvertes, la première à Casabianda, en Haute-Corse, avec une capacité de 190 détenus et la seconde, plus anecdotique dans les Iles Marquises d'une capacité de 5 détenus. L'intégration du modèle carcéral ouvert en France et au Royaume-Uni demeure ainsi très marginale. Cette constatation dénote une conception de l'incarcération comme lieu de la punition et de l'aménagement de peine ou du placement sous bracelet électronique comme lieu de la réinsertion. A l'inverse, le modèle carcéral ouvert propose de placer la question de la réinsertion au cœur de l'incarcération et de ne pas recourir à l'aménagement de peine. Ainsi et si nous avons consciences que l'affirmation de tels liens de cause à effets nécessite une étude approfondie, ces deux pays affichent entre 3 et 5 fois plus d'aménagement de peine que leurs voisins européens et des taux de récidives 2 fois plus importants.

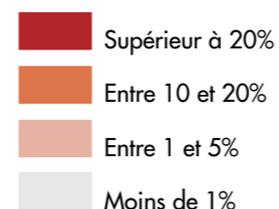
Nous avons réalisé une étude de divers exemples de prison ouvertes à travers l'Europe. Ces exemples sont soit des établissements effectivement réalisés, soit des projets à l'état de concours. Cette seconde catégorie met en évidence la manière avec laquelle les architectes contemporains s'emparent de cette problématique et parallèlement les critères retenus par la maîtrise d'ouvrage pour prendre sa décision. On observe notamment une forme de concurrence heureuse entre les pays dans l'édification de « la prison la plus humaine d'Europe ».

Cette étude nous permet d'identifier un enjeu majeur de conception : le rapport entre la proximité de l'établissement carcéral et l'absence effective ou non de moyens passifs de sécurité (nous avons vu qu'elle pouvait être relativisé).

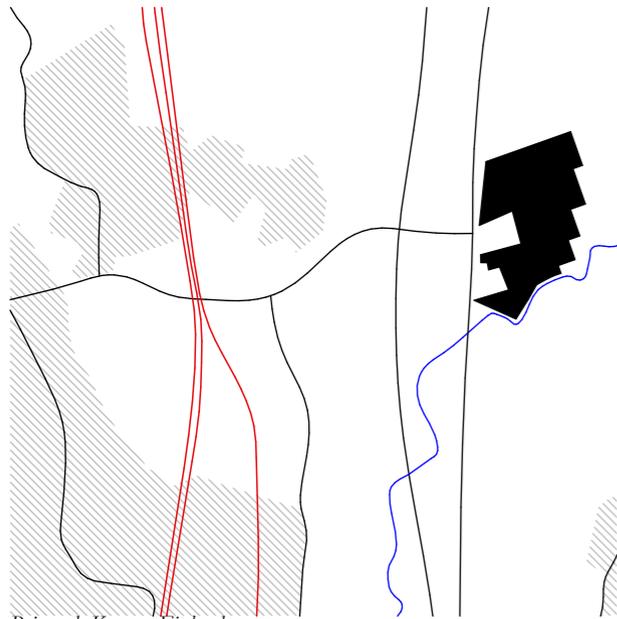
Le document ci-dessous dresse un portrait des variations de distance des établissements au tissu urbain. Ainsi, les prisons ouvertes assumant pleinement l'absence totale de mur d'enceinte sont toujours situées en milieu rural ou dans un contexte dressant une barrière naturelle avec le milieu urbain.



PROPORTIONS DE PLACES EN RÉGIME OUVERT PAR CHAMP PÉNITENTIAIRE NATIONAL



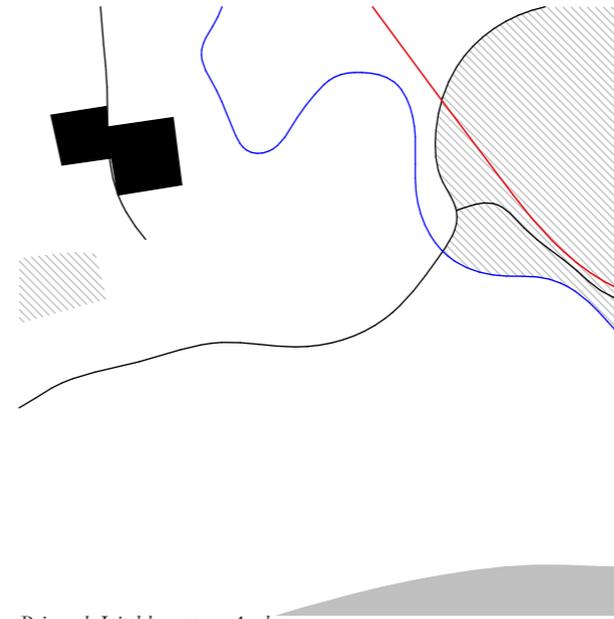
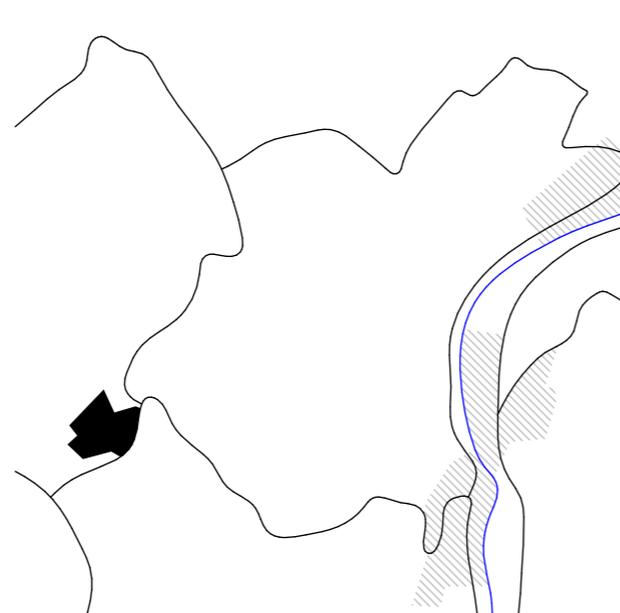
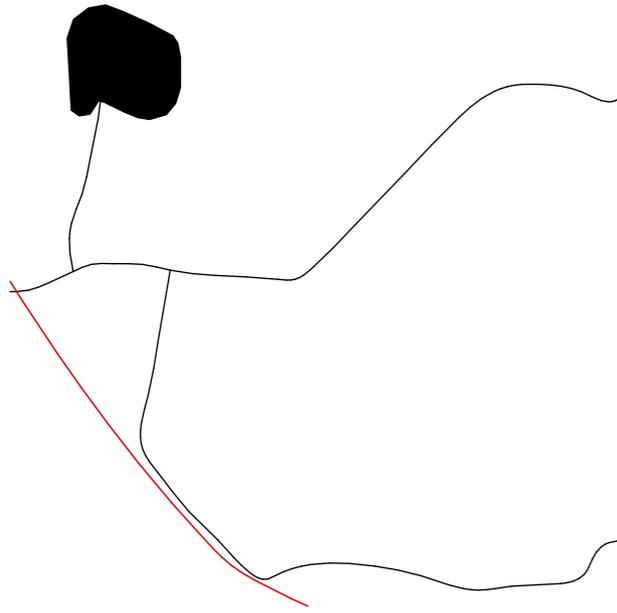
Données : GONTARD Paul-Roger, *L'utilisation européenne des prisons ouvertes : l'exemple de la France*, Law, Université d'Avignon, 2013.



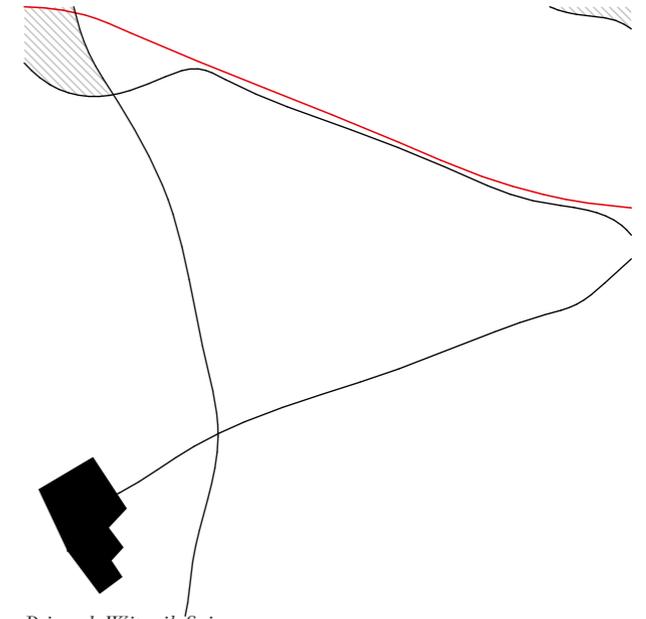
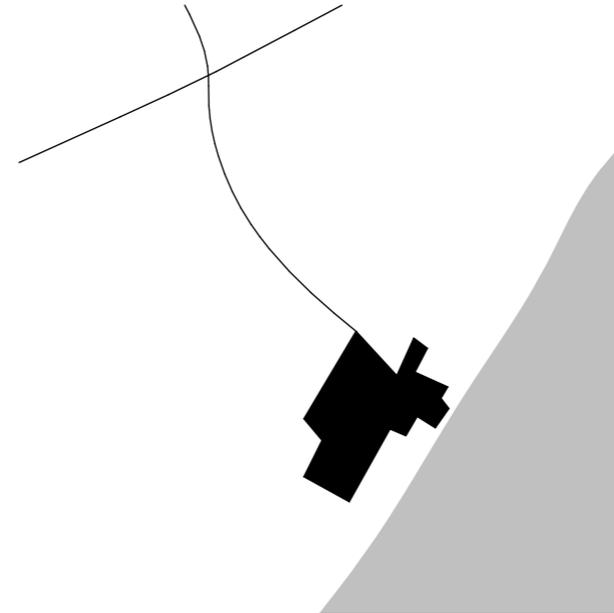
Prison de Kerava, Finlande
Prison de Halden, Norvège



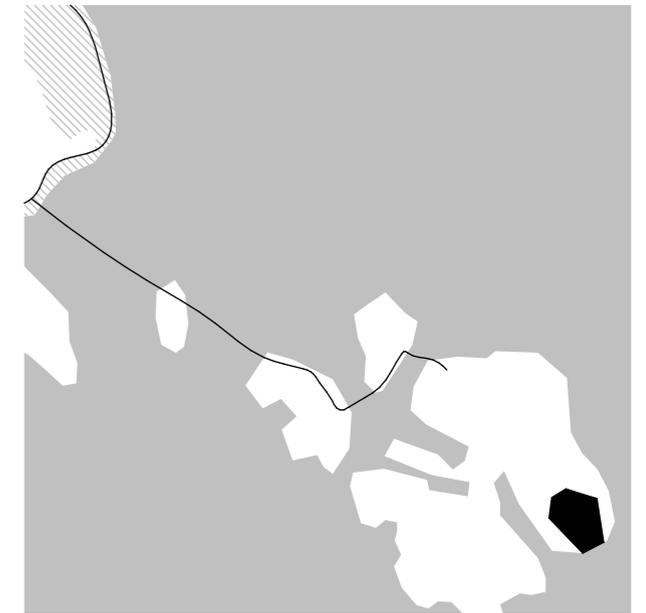
Prison de Kolmården, Suède
Prison de Givenich, Luxembourg



Prison de Littlehampton, Angleterre
Prison de Casabianda, Corse



Prison de Witzwil, Suisse
Prison de Suomenlinna, Finlande



Comment concilier un tel mode de détention avec la forte proximité du tissu urbain de la parcelle identifiée entre la Green Belt et le quartier Panshanger ?

A ce point de notre cheminement, il est nécessaire pour nous de revenir sur l'un de nos protocoles d'arpentage in-situ : l'herbier des signaux négatifs. L'Angleterre et particulièrement la région de Londres fourmille de caméra de surveillance privées et publiques. Au point qu'il est difficile de ne pas remarquer le boîtier d'alimentation systématiquement accroché aux façades et affublés du logo commercial de l'entreprise de surveillance. A Welwyn, cet arsenal est renforcée par une signalétique abondante de mise en garde, interdiction voir de menace, là encore issue d'initiatives privées et publiques.

Ce protocole de l'herbier des signaux négatifs consiste en un relevé photographique dans le quartier Panshanger, de la grande diversité de ces signaux. Il n'y a pas de schéma récurrent dans la disposition de ces signaux. C'est parfois entre deux murs aveugles que sort d'un buisson un triangle flanqué d'un œil nous informant que les voisins sont vigilants ou encore à l'entrée du parking d'une entreprise, en pleine zone industrielle, qu'on nous rappelle qu'il n'est pas question de décharge sauvage ici.

S'il se crée alors chez nous, visiteurs français, une sensation de surveillance permanente nous proposons d'envisager cette obsession sécuritaire comme une ressource pour l'implantation d'une prison ouverte. On peut ainsi envisager que l'absence relative de filtre naturel ou physique entre la prison et le tissu urbain est atténuée par la surveillance passive préexistante de la population.

Néanmoins, il est nécessaire, pour nous, de nuancer cette hypothèse programmatique en proposant la possibilité d'une prison semi-ouverte. En ce sens que nous identifions dans la problématique du mur d'enceinte un enjeu majeur pour la conception architecturale.

Nous avons ainsi montré comment s'actualise la question du rôle oublié de la *Green Belt* et identifié la possibilité d'une prison semi-ouverte comme point de convergence du désir de *faire utopie* des habitants de Welwyn Garden City et du renouveau de la responsabilité sociale de la ville.

Ci-contre: *Herbier des signaux négatifs*,
Photographies personnelles.



A photograph of a Victorian prison building, likely the Brixton Prison in London. The building is constructed of red brick and features two prominent towers with arched windows and decorative elements. In the foreground, a high, solid brick wall runs across the frame, topped with a concrete coping. A wooden bench sits on a paved area in the lower-left corner. The sky is overcast and grey.

ARCHITECTURE BRUTALISTE ET PAYSAGE CARCÉRAL

La posture architecturale pour un établissement carcéral est rapidement rattrapée par l'imaginaire commun de la prison. Il s'agit ici d'en relever les points particuliers afin de les ré-interpréter. Entre brutalisme et ouverture, l'architecture se veut illustrer une pensée d'un nouvel univers carcéral.

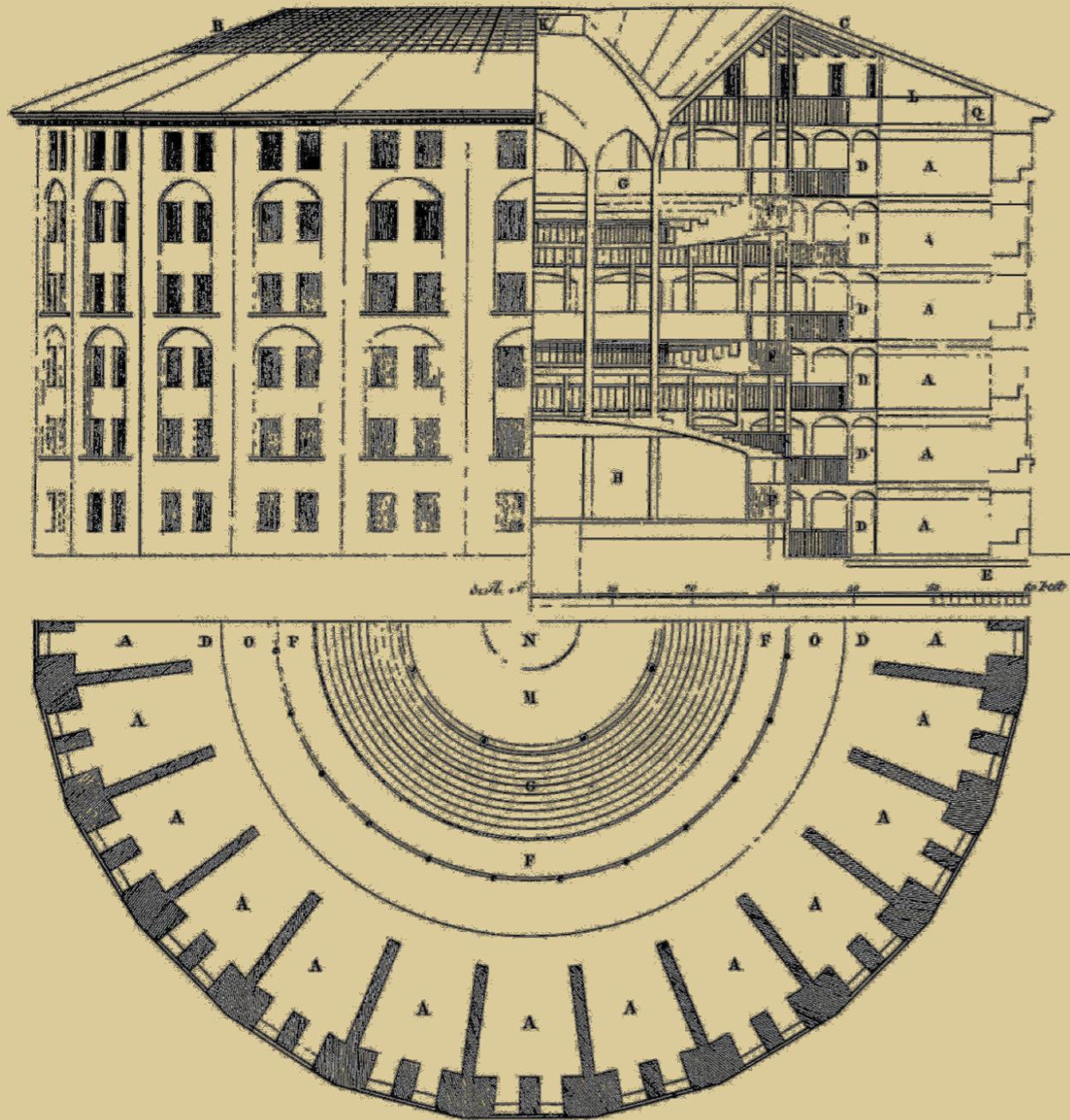
Habiter plutôt que surveiller

Lorsque Jérémy Bentham propose en 1780 un modèle de prison dit « panoptique », il retranscrit par son architecture une pensée de la détention. Pensé comme un centre de pénitence dédié aux travaux forcés, le modèle panoptique permet d'optimiser la surveillance grâce à un système de plan circulaire organisant les cellules, un vide et une tour centrale.

Figure de la société disciplinaire définie par Michel Foucault, le panoptique soumet les détenus à travers une surveillance directe ainsi qu'un contrôle par le regard et la voix. Bentham avait notamment imaginé des tuyaux partant du poste de surveillance et reliant chacune des cellules afin de donner des ordres aux détenus sans déplacement.



Ci-contre : Prison abandonnée, Montenegro, photographie de Wanredella



1.

Le cercle et le cloître

Ci-contre : Samuel et Jeremy BENTHAM, *Projet pour une prison Panoptique*, 1791.

Dans le modèle panoptique, la figure du cercle symbolise la protection et le mouvement. Ces symboles se retrouvent finalement détournés vers une surveillance centralisée et un contrôle total du mouvement des détenus.

Comment se ressaisir de la figure du cercle ?

En 1776, Claude Nicolas Ledoux conçoit un projet de prison pour la ville d'Aix-en-Provence qui ne sera jamais réalisé. Sur les façades et perspectives, le bâtiment se laisse percevoir comme une forteresse austère inspirant la crainte chez les citoyens. Ce projet de prison est une architecture qui exprime sa fonction d'enfermement et de lieu de pénitence. Ce rapport à l'usager s'inverse totalement une fois de l'autre côté des murs : le plan carré se construit autour de quatre cours bordées de galeries couvertes :

« L'extérieur devait avoir un effet dissuasif conformément aux théories répressives de l'époque, l'intérieur devait donner aux prisonniers la possibilité de réparer, par un travail sensé, leur faute envers leurs victimes et la société. »

TSCHANZ, Martin,
« L'Architecture des prisons et ses missions »,
Werk, bauen + wohnen, n°11, novembre 2003

En ce sens, le cercle peut alors revêtir une fonction symbolique puisqu'il signifie la coupure de la société et la privation du droit, condition essentielle de la notion d'incarcération.

Il y a dans la notion de discipline consentie, propre à la prison ouverte, une certaine analogie à la tradition abbatiale et notamment tel qu'elle est décrite par Fernand Pouillon dans *Les Pierres sauvages*¹. Les convers, moines subalternes attachés aux tâches matérielles, vivent et travaillent humblement dans les limites fixées par la Règle. Ils sont venus à l'Église par nécessité plus que par conviction religieuses. Pourtant, ils accèdent, par le travail et la vie communautaire à une forme de reconnaissance et de stabilité.

La prison semi-ouverte peut-elle se ressaisir de ce fonctionnement abbatial ?

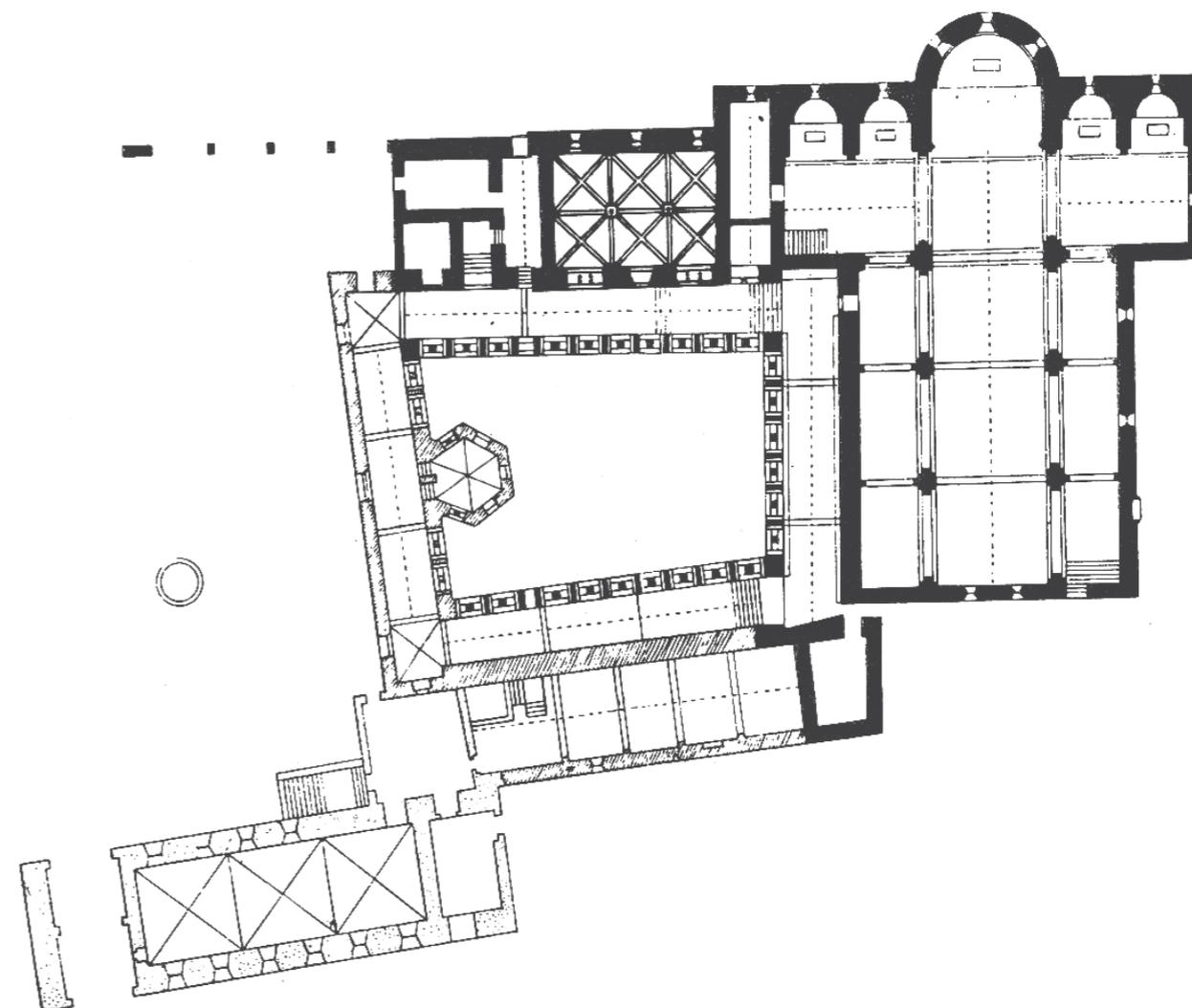
Le corps central ainsi organisé autour d'un cloître, lieu de récréation et de méditation de la vie monacale rassemble les unités programmatiques dédiées à l'introspection et au travail intellectuel sur la faute commise.

Autour du cloître, les détenus commencent leur détention dans des cellules temporaires proches de la typologie des cellules fermées. Tout au long de leur résidence, ils ont accès à des soins psychologiques et médicaux. En cas de rupture du contrat, ils peuvent également être placés en cellules d'isolement avant d'être transféré en établissement fermé.

Deux équipements religieux complètent l'assemblage programmatique autour du cloître. Pourvus d'orientations, de parcours et d'ambiances lumineuses différenciées, ils permettent d'accueillir la diversité religieuse également évoquée par Howard :

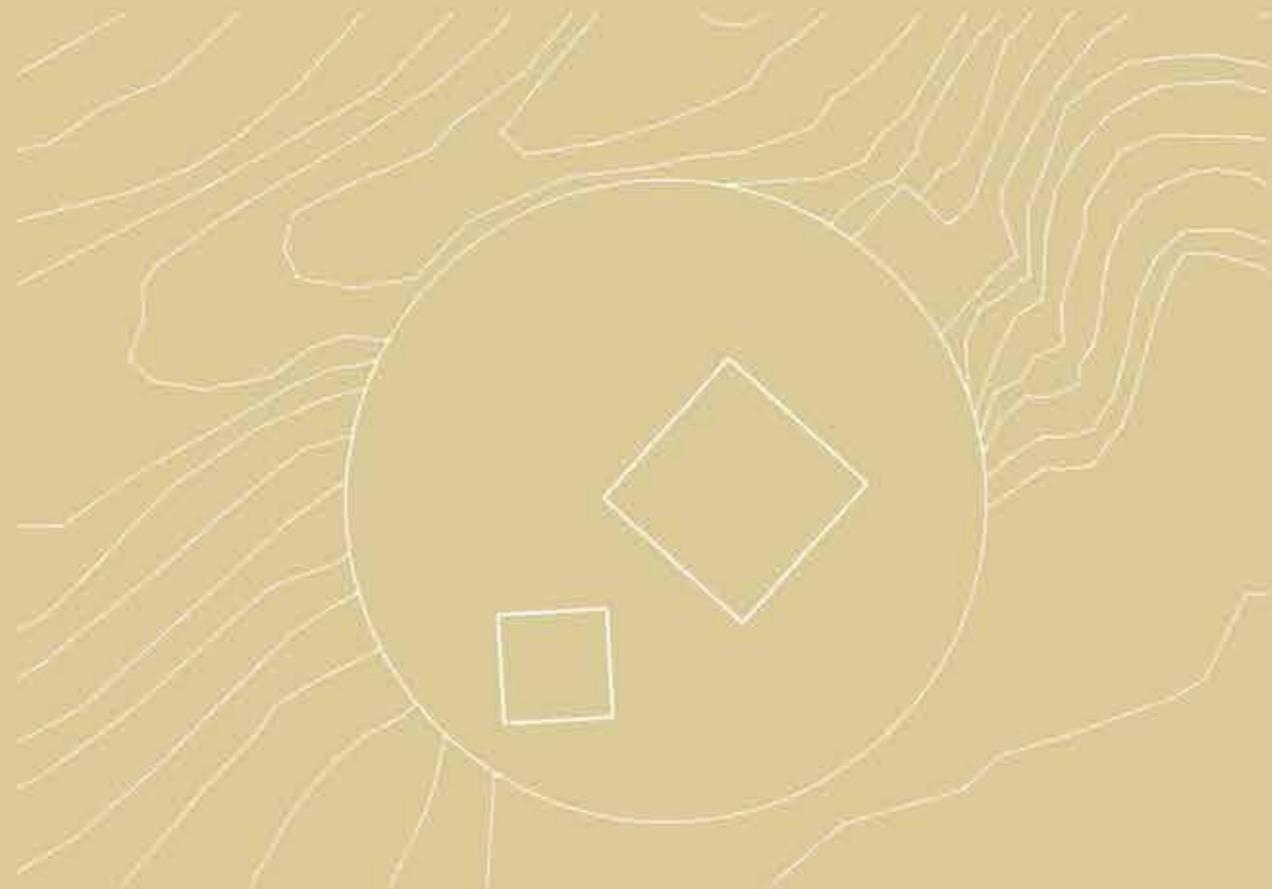
« Dans cette splendide avenue, six emplacements - chacun de 1,6 hectare - sont occupés par des écoles publiques, avec leurs terrains de jeu et leurs jardins, tandis que d'autres sont réservés à autant d'églises que de confessions représentées dans la population. »

HOWARD Ebenezer, *Ibid.* p. 46.



1. POUILLON Fernand, *Les Pierres sauvages*, Paris, Editions du Seuil, 2006.

Ci-contre : « Plan de l'Abbaye du Thoronet », in POUILLON, *ibid.*



2.

Genèse architecturale

Ci-contre : *Abstraction brutaliste*, document personnel.

Quelle réflexion architecturale pour quelle image de la structure carcérale? Dans une interview donnée au site Carcéropoli¹, l'architecte Christian Demonchy débute son discours en expliquant que l'architecture carcérale est la traduction formelle d'une vision de l'incarcération. La prison est un lieu de détention dans lequel le détenu vit sa peine sous surveillance et contrôle.

Sur le site de l'aérodrome de Panshanger, nous positionnons le projet aux franges de la ville, à la frontière entre le tissu pavillonnaire. Si une prison semi-ouverte trouve son sens dans ce contexte politico-social, le travail architectural s'abstrait, dans un premier temps, du paysage qui l'accueille. Il ne peut y avoir, pour nous, de continuité entre le tissu urbain et l'architecture carcérale. Notre réflexion porte ainsi sur l'image que laisse percevoir la prison depuis l'extérieur.



1. CARCÉROPOLIS (auteur inconnue), *Histoire de l'architecture carcérale*, site : <http://www.carceropolis.fr/Histoire-de-l-architecture-carcerale>, consulté le 26.05.16

1

Tracer un cercle dans le paysage, comme un carottage du site, permet de dessiner radicalement les frontières du monde civil et du monde carcéral.

2

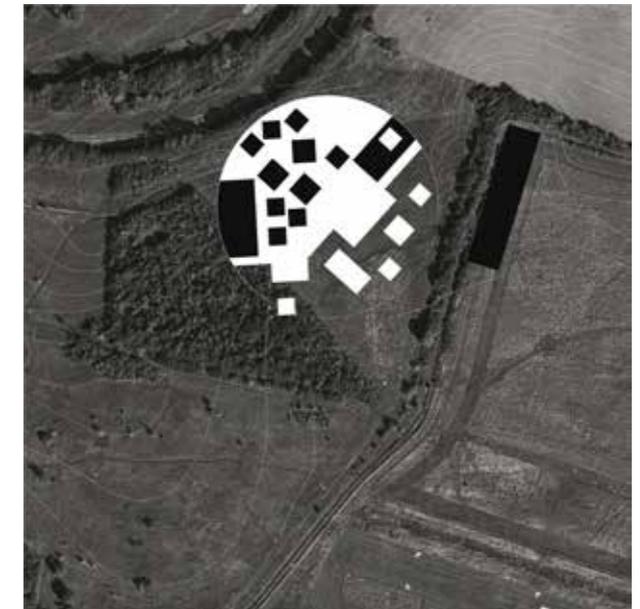
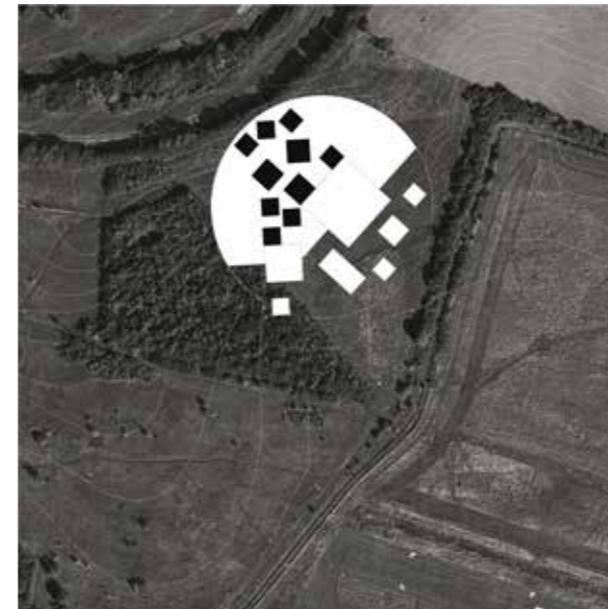
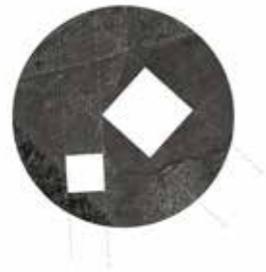
Le positionnement du vide structurant de l'espace carcéral permet de définir des axes de composition. En considérant le carottage comme une masse pleine, la spatialisation est donnée par le placement de vides ponctuels dont l'orientation est assujettie aux axes de composition.

3

La genèse retrouve ensuite un rapport à la topographie et interroge la relation cacher-montrer qu'entretiennent prison et tissu pavillonnaire. Le travail avec la pente du terrain permet ainsi de dissocier deux postures architecturales. D'une part, la partie abbatiale, lieu de l'introspection carcérale s'enterre éclairé et fondé par de larges colonnes de lumière. Parmi elles, le cloître, centre symbolique du projet.

4

Les volumes dispersés, à ciel ouvert se tournent vers la Green Belt. Les vides deviennent ici des pleins et recevront les pavillons cellulaires, symbole de la prison semi-ouverte. Construire une prison est synonyme pour nous de construire une communauté où s'articulent pavillons, gymnase et espace public à l'intérieur du cercle. Cette espace extérieur a pour but de faciliter le contact, la rencontre, le mélange entre gardiens et détenus.



Il s'agit de casser les codes de la prison fermée incarné par les cours de promenades grillagées autour desquelles les gardiens circulent. En 1986, Robert Badinter, alors ministre de la Justice, exprime la volonté de voir évoluer la structure pénitentiaire. Christian Demonchy est alors désigné pour dessiner l'extension de la maison d'arrêt de Mauzac dans cette idée d'interactions et de contact. Il réalise un système pavillonnaire organisé autour d'une cour de promenade ouverte desservant les espaces de soins, de classes et de travail. Les pavillons accueillent 12 détenus, chacun disposant de la clé de sa cellule. C'est suite à la volonté de que cette prison sera conçue. La trame de fond de la construction de l'établissement tourne autour de la responsabilisation du détenu et de la responsabilité des concepteurs de prison: Quelle vie propose-t-on aux détenus?

La prison disparaît du paysage de la ville. Seule la figure du mur rappelle l'emprise sociale et physique de l'édifice.

Trois associations influencent donc le cheminement de la conception architecturale : le cercle et le cloître, la limite et le mur, le pavillon et la cellule. Si le cercle, témoin de l'hétérotopie, se déploie comme un geste brutalise dans le paysage, le mur et le pavillon sont pour nous deux leviers architecturaux. Ils permettent de questionner la limite et le modèle cellulaire fonctionnaliste et sécuritaire toujours en mesure dans les prisons fermées.

Un élément programmatique se décroche du cercle. Franchissant les limites physiques de la prison, la briqueterie se tourne vers la ville, vers le monde civil et la réinsertion. Trois facteurs ont motivé le positionnement :

- La typologie du site permet d'installer le bâtiment sur un replat proche de la prison tout en la surplombant afin de s'ouvrir sur le tissu urbain. La stratégie thermique du bâtiment accentuera le rôle de cette proximité à la prison quant à la réutilisation de la chaleur produite par la briqueterie.

- Le second point prend en compte la future expansion de Welwyn Garden City puisque la production de brique pour les futures maisons se fera à proximité du chantier. Et c'est dans cette proximité au chantier que le point le plus important s'inscrit. Face à l'importance d'apporter à la société comme facteur déterminant d'intégration, les détenus participeront à la construction de la ville. La brique de Welwyn Garden City retrouvera une production locale afin de rentrer dans un circuit court de construction. Si la briqueterie devient ainsi un moyen d'acceptation de la prison, elle est aussi un élément très fort du programme de prison semi-ouverte. Elle permet aux détenus de retrouver un rythme de vie organisé autour du travail afin de faciliter une re-socialisation et une ré-insertion professionnelle. En se détachant des limites, elle offre aux détenus des possibilités de déplacement, de mouvement sur le site.



Transect: Pavillon/Extension/Green Belt/Prison
1/2000°



3.

Le mur et l'archétype

1. Axonomie des maisons de cellules, 1/200°

Le mur

L'enfermement, le lieu clôt, l'isolement et la rupture sont autant de termes qui définissent le mur dans un édifice carcéral. En devenant un écran opaque, voué à illustrer une mise à l'écart de la société ou une frontière physique matérialisant l'absence de toute liberté, le mur d'enceinte d'une prison joue un double rôle. Il est un élément significatif de l'architecture carcérale en s'associant la plupart du temps à plusieurs épaisseurs de grillage. Nous avons vu qu'une prison fermée permet à la société de contrôler ses "indésirables" à l'intérieur de ce mur, qui devient donc la représentation même de l'exclusion. Qu'en est-il du rôle de ce symbole pour une prison ouverte?

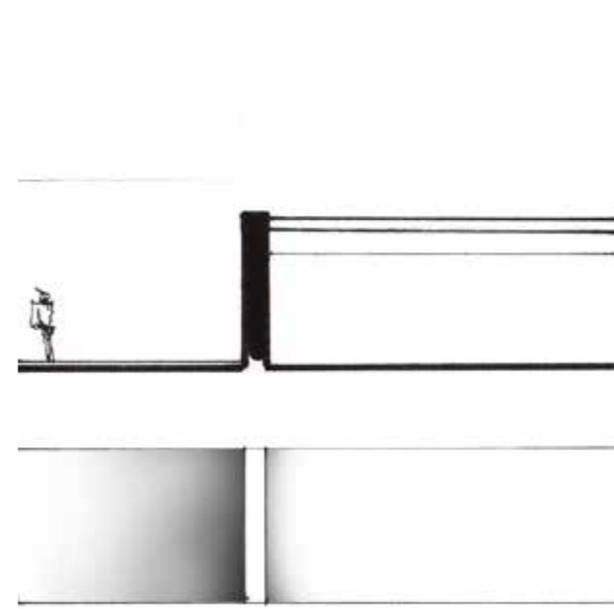
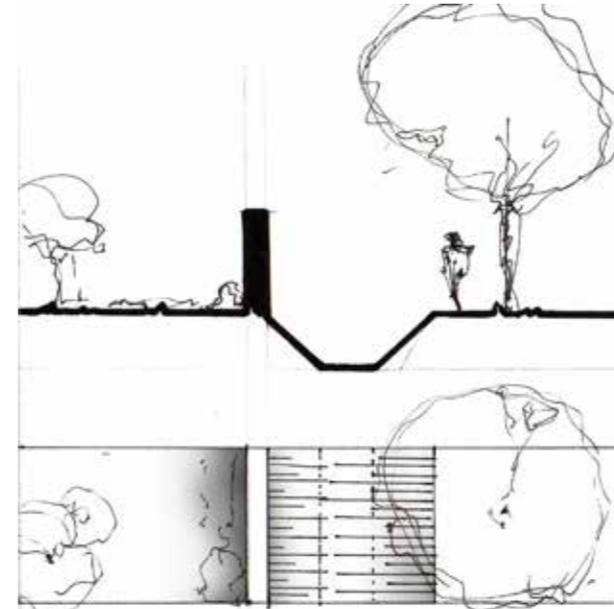
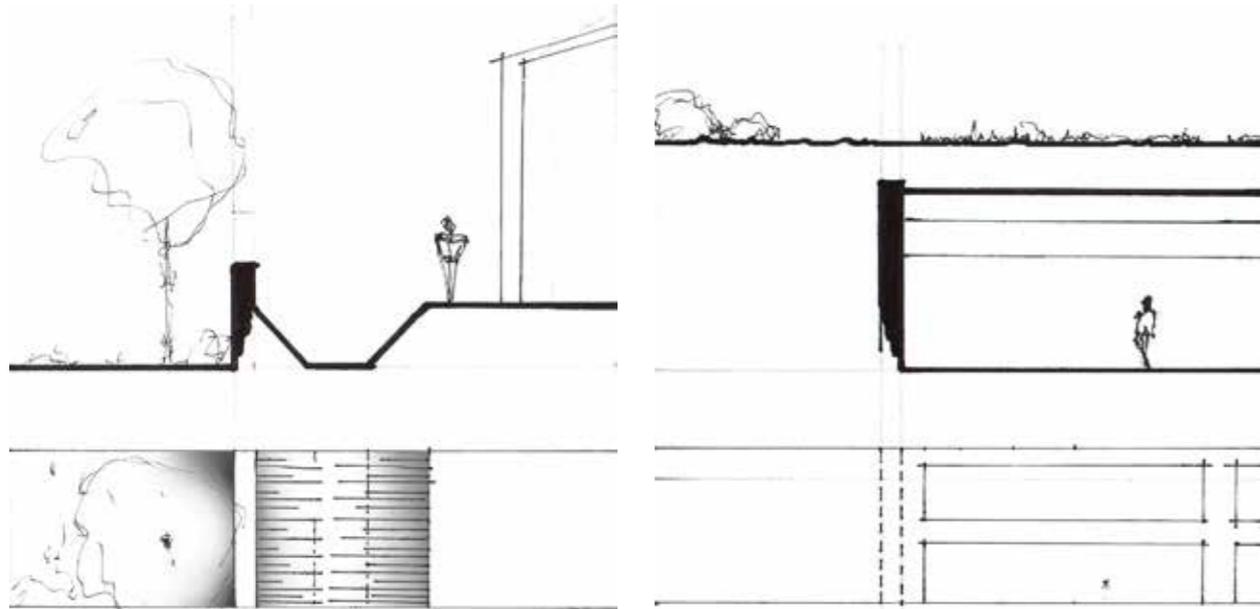
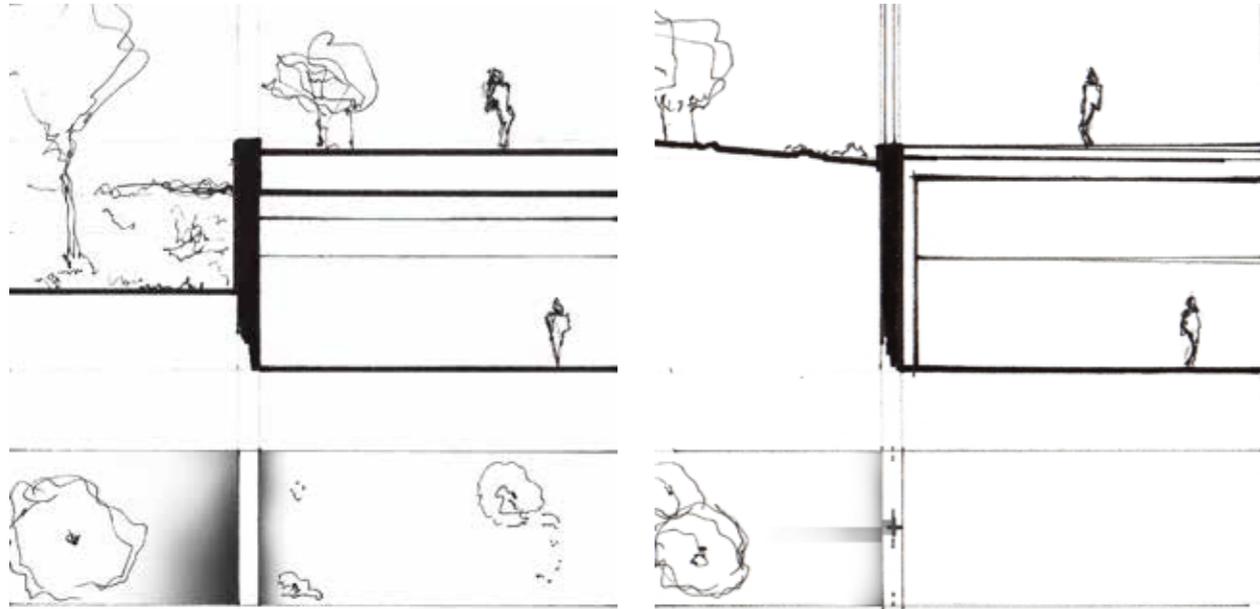
Si les prisons ouvertes que nous avons analysées ne présentent aucune barrière physique entre le monde civil et le monde carcéral, la proximité entre le tissu pavillonnaire de WGC et le site de travail procure au mur une réelle réflexion architecturale. Tandis que la barrière physique ne laisse aucune possibilité à

l'interprétation intellectuelle, retourner l'approche de la limite devient un processus de dessin. Tenu par un contrat moral leur permettant d'intégrer ce type d'établissement, les détenus entrent dans une logique d'enfermement immatériel.

« Ici, les barreaux sont dans nos têtes »¹

Ce contrat nous permet d'engager un travail architectural sur la présence obligatoire du mur d'enceinte tout en lui conférant une ambiguïté assumée. À l'intérieur de la prison, le mur devient un appui pour le bâti, un dessin du paysage, une composition du plan. Depuis l'extérieur, le mur permet d'enfouir la prison en devenant un mur de soutènement. Il apparaît comme une trace dans le paysage, un travail de surface mais conserve un rôle dissuasif depuis la route. L'ambiguïté du mur est à son apogée lorsqu'il devient un muret à hauteur d'un simple garde-corps.

¹ Thompson Lionel et Dervieux Pascal, « Hors les murs », *Interception*, France Inter, 10 Janvier 2010, paroles d'un détenu de Casabianda



La frontière n'est plus qu'un trait, un filtre intellectuel. Elle ouvre la société sur l'horizon carcéral et vers des individus qui font partie de sa communauté. Elle permet à tout un chacun d'envisager la détention d'une manière différente.

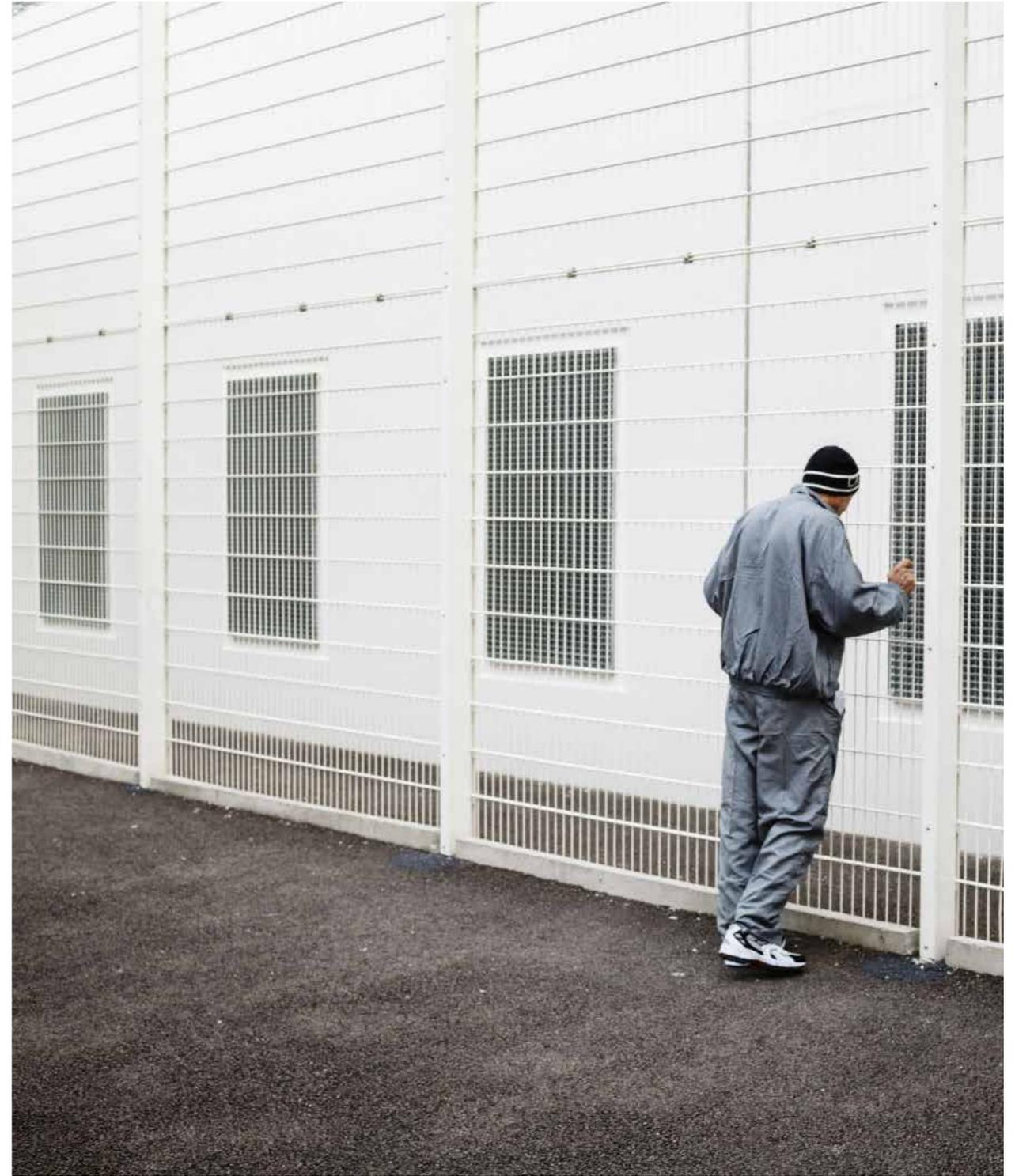
Ici, le prisonnier n'a qu'à descendre puis remonter une petite douve, enjamber le mur et s'enfuir.

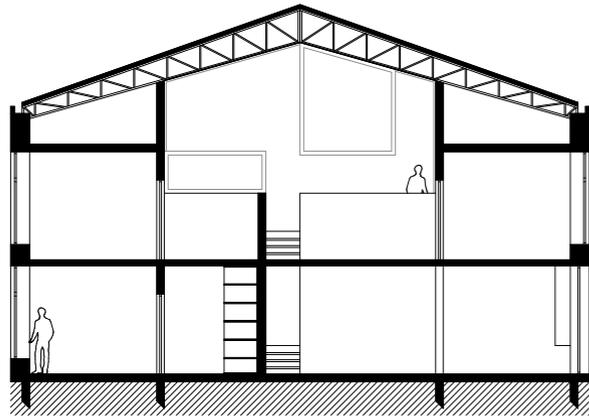
S'enfuir pour aller où? Partir en cavale? Retourner en prison fermée, dans une cellule dessinée par quatre murs et partagée avec un voire plusieurs détenus?

Le muret s'inscrit dans une composition architecturale et paysagère ouverte sur la relation entre le dehors et le dedans, entre la liberté et la détention. Associé avec le terrain de sport, ils définissent les extrémités de cette composition. Si ces deux composantes du plan travaillent le paysage par le sol, un troisième élément architectural élève le signalement de l'architecture. Comme un archétype formel de la maison individuelle, les pavillons s'inscrivent dans une logique d'humanisation et de responsabilisation des détenus à l'intérieur d'une communauté carcérale.

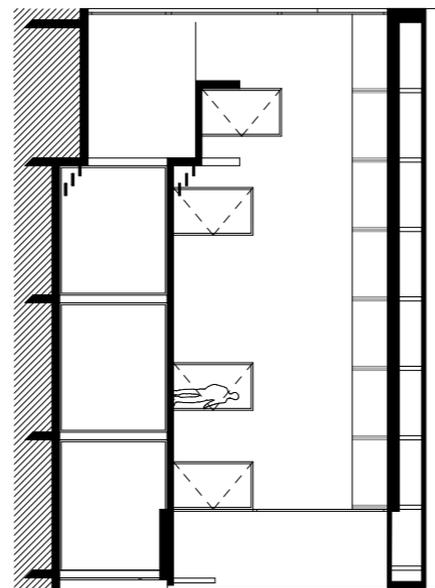
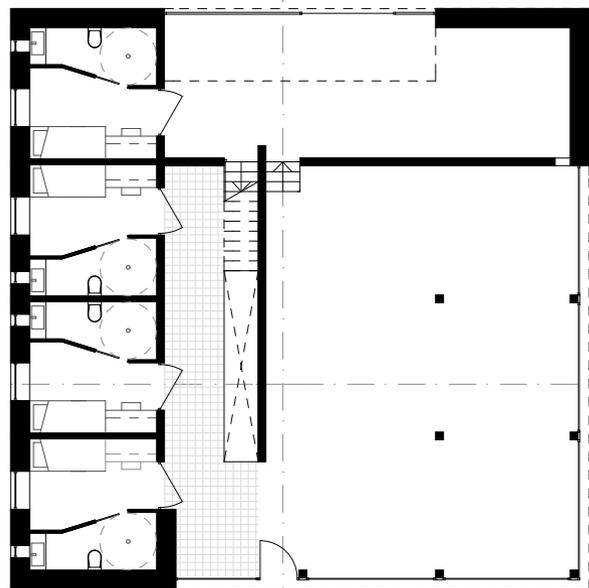
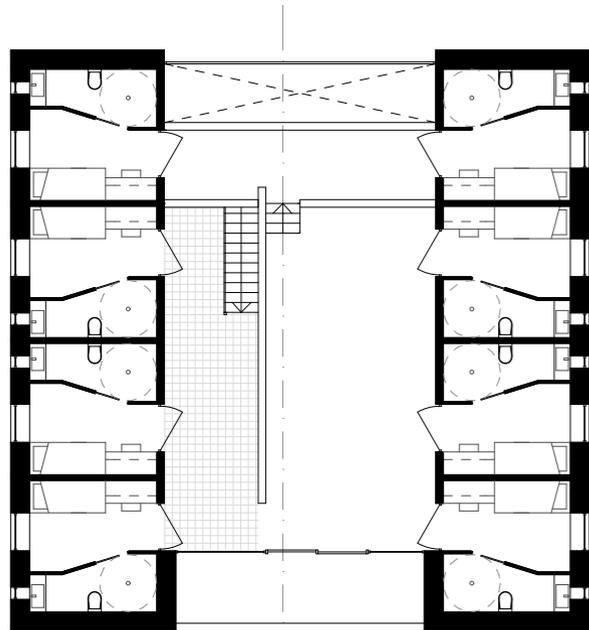
*Le mur sous ses différentes formes
1/200°*

*Double page suivante
Photographies de Grégoire Korganow*





Plans et coupes sur un logement, 1/200°



L'archétype de la maison

La cellule d'une prison reste dans les prisons fermées l'ultime endroit d'exclusion et du repli sur soi. Derrière les murs d'enceinte, les cellules ne révèlent leur présence que par les enfilades de fenêtres à barreaux. Elles sont inscrites sur des façades lisses, mêlant signaux sécuritaires et matérialité rigide. Face au constat de l'état des cellules, des conditions de surveillance des gardiens qui, toute la journée, font leur ronde dans des couloirs sombres et sans fin, la cellule se doit d'être re-pensée au sein d'une prison semi-ouverte.

Plutôt que d'imaginer la cellule comme un lieu synonyme de peine, lui donner une place intime et personnelle dans la vie du détenu engendre une liberté quant à leur conception.

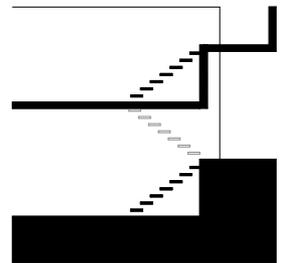
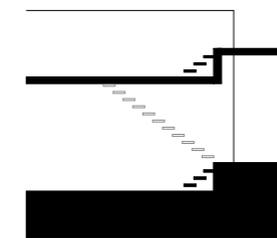
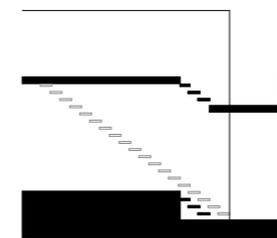
Vivre dans une chambre de 12m², avec une salle de bain, un lit, un bureau, des rangements. Vivre dans un espace baigné de lumière. Si la cellule du projet en elle-même ne renverse pas les codes, l'intégrer dans une logique pavillonnaire lui confère ce caractère plus personnel. L'image pavillonnaire permet de re-questionner l'habitat en milieu carcéral. La détention en cellule dans la prison semi-ouverte s'inscrit dans deux temporalités. Les cellules intégrées à la partie cloître marque une étape de transition avec la prison fermée. Après avoir assimilé le fonctionnement, le détenu est transféré dans un des pavillons. Ces derniers permettent d'accueillir douze détenus pour les plus grands et sept pour les petits.

Leur disposition permet de re-crée une ambiance de faubourg, de petit quartier.

L'ambiguïté continue son rôle entre les espaces de circulations extérieurs, les espaces appropriables par l'ensemble des détenus et des espaces plus liés à chaque pavillon. Intégré dans un traitement paysager singulier mixant minéralité et végétation semi-entretenu, les pavillons s'ouvrent sur l'extérieur grâce à des rez-de-chaussée ouverts qui accueillent l'espace intérieur commun à chacun. La travée centrale organise les circulations intérieures afin d'insérer le pavillon dans la pente du terrain. Elle rentre dans une logique d'ouverture, de légèreté et marque la transition avec le travail et l'espace communautaire de la prison. Le détenu accède ensuite à son espace personnel qui n'est plus l'unique lieu de la vie quotidienne.

À l'inverse des prisons fermées, où la cellule est un espace d'attente, elle est ici un espace de détente après une journée de travail et de vie communautaire.

En déclinant trois variantes de maison, la continuité des rez-de-chaussée avec la topographie du site de projet est assurée par des jeux de niveaux. Cette adaptation pourra permettre des entrées différentes, des ambiances et des points de vue changeant au cours des déplacements.





Détail sur logement, 1/33°

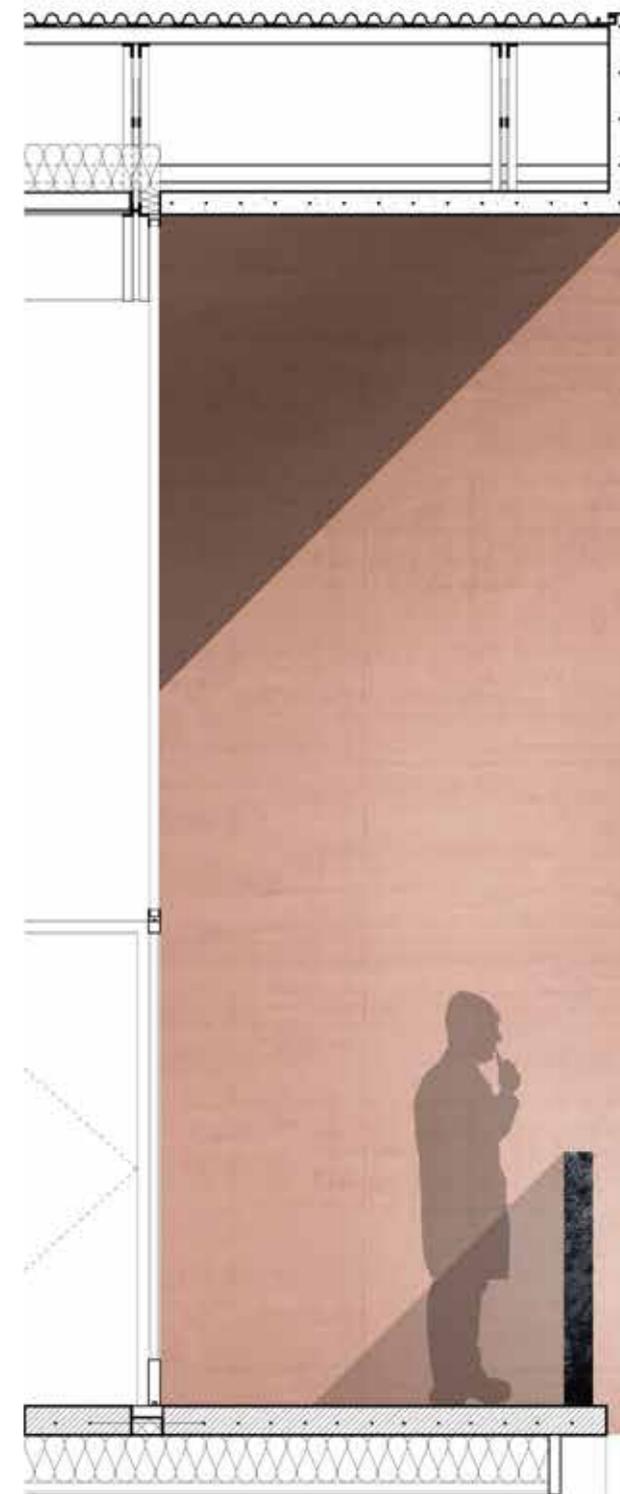
Dans une logique paysagère et de liberté de mouvement, les niveaux permettent de s'approprier son habitat et d'en orienter les usages à sa manière.

L'architecture de l'habitat s'inscrit dans un travail du paysage puisque les pavillons sont les seuls éléments architecturaux à sortir de la terre. Si les cellules dessinent un plan plutôt fermé et minéral, la travée centrale joue la carte de la transparence.

Dans la symbolique du chemin vers le monde civil, la toiture se détache de l'épaisseur des façades cachant les cellules.

Plus légère, elle met en évidence une économie de la construction. L'Angleterre étant soumise à un climat tempéré océanique, qui engendre des précipitations plutôt fréquentes, la légèreté de la toiture se lie à la masse des façades par un système de récupération des eaux. Cette eau s'achemine ensuite le long de la façade pour rejoindre la logique générale d'acheminement et d'évacuation des eaux de pluies. Utiliser l'archétype formel de la maison pavillonnaire représente tout d'abord un facteur d'intégration de l'architecture carcérale dans un paysage bucolique. La ré-intégration du détenu s'opère finalement en lui confiant les clefs de sa cellule, en l'intégrant dans un tissu qui s'ouvre vers de multiples perspectives et en lui proposant un cadre de vie plus souple du point de vue du mouvement.

Avoir les clefs de sa cellule





Gros oeuvre et second oeuvre: dessin d'un récit

Créer du lien entre les éléments programmatiques, architecturaux et littéraire. Dans un projet tenu par l'ambiguïté d'une intervention, le travail se porte sur la recherche de la cohérence entre gros oeuvre et second oeuvre dans un souci de compréhension d'une vision carcérale. Le mouvement, le son, la lumière deviennent des leviers architecturaux particulièrement présents dans la conception du projet de prison semi-ouverte.

Ci-contre : *La prison de Vilvoorde, Belgique, photographie de Forbidden-places*

1.

Trois cheminements usagers

Avant de nous pencher sur le dessin architectural de la prison semi-ouverte, nous avons cherché à mobiliser quel pouvait être l'imaginaire propre à la prison. Au travers de films, de photographies, de paroles de détenus et d'expérience personnelle dans la réinsertion, nous avons relevé trois composantes essentielles de l'incarcération :

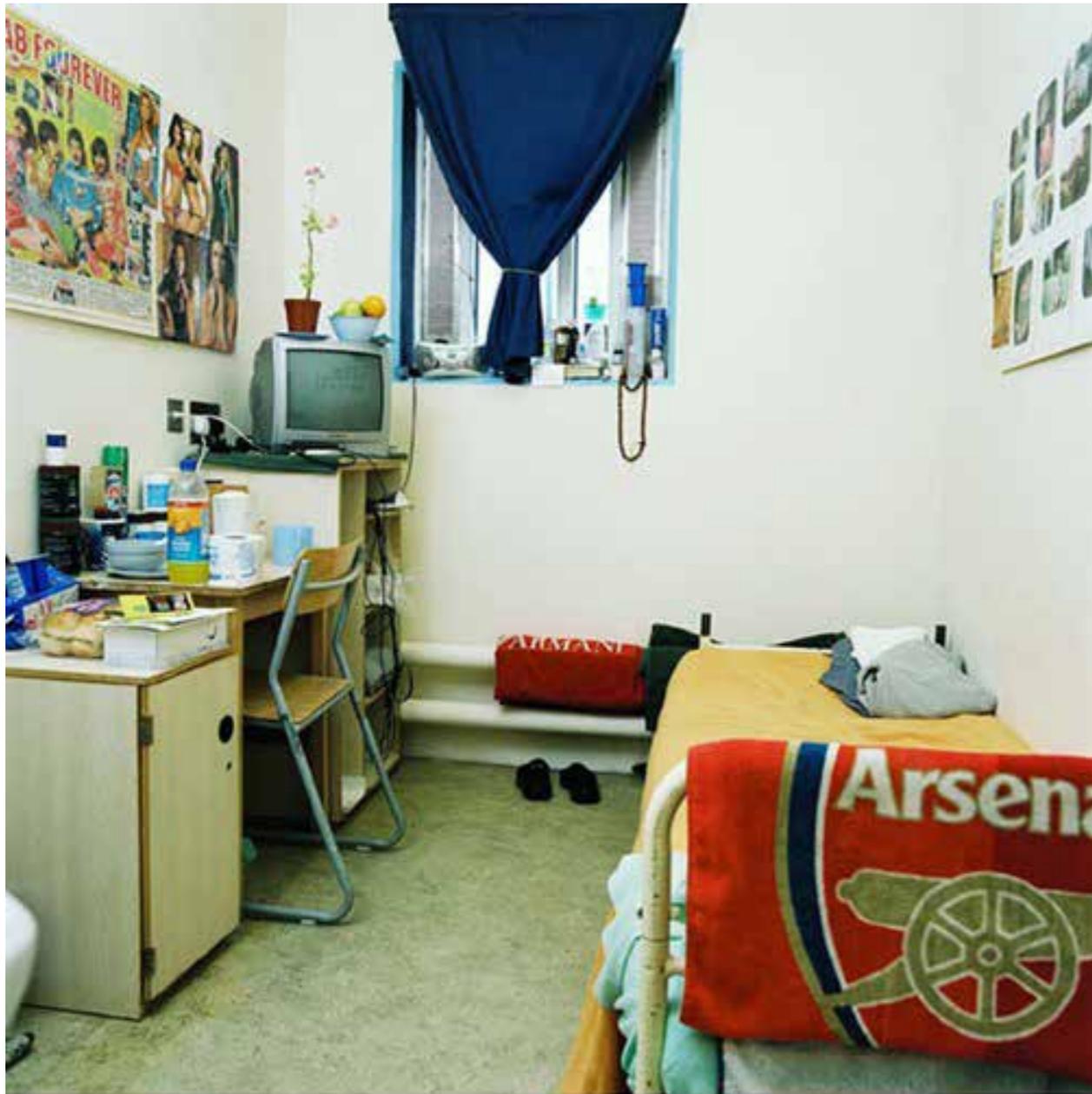
le temps, l'enfermement et le mouvement.

En établissement fermé, la privation de droit entraîne une désresponsabilisation profonde chez le détenu. Avec une promenade par jour, une douche tous les quatre jours et les repas, les rares moments en dehors de la cellule sont des moments précieux pour le détenu et ils génèrent une attente interminable des coups assénés sur la porte par le gardien. En prison ouverte, ce rapport au temps devient un levier puissant pour la réinsertion. Il ne s'agit pas d'offrir un excès de temps libre, comme peut le faire la liberté conditionnelle, au risque de susciter une ivresse destructrice de liberté. Il est plutôt question d'occuper ce temps offert par le travail intensif et

de créer une attente du retour au calme de la cellule. Ce rapport au temps se joue également dans le mouvement du monde donné à voir depuis la cellule et donc dans le cadrage offert par la fenêtre.

La fenêtre donc comme point de vue sur le dehors et la cellule comme lieu de l'attente ou du retour sur soi dans le cas de la prison ouverte.

Ce rapport à l'intérieur de la cellule passe souvent par une appropriation de la cellule : graphiquement bien-sûr et surtout socialement. Si les prisons ouvertes optent majoritairement pour la cellule individuelle, la communauté malgré l'enfermement apparaît comme un enjeu essentiel dans la construction des prisons. Elle passe par des mots, des objets tendus entre deux fenêtres en prison fermée et par un espace commun à plusieurs cellules en prisons ouverte.



"My favorite childhood memory is, when I went, together with my stepdad, to Crystal Palace."



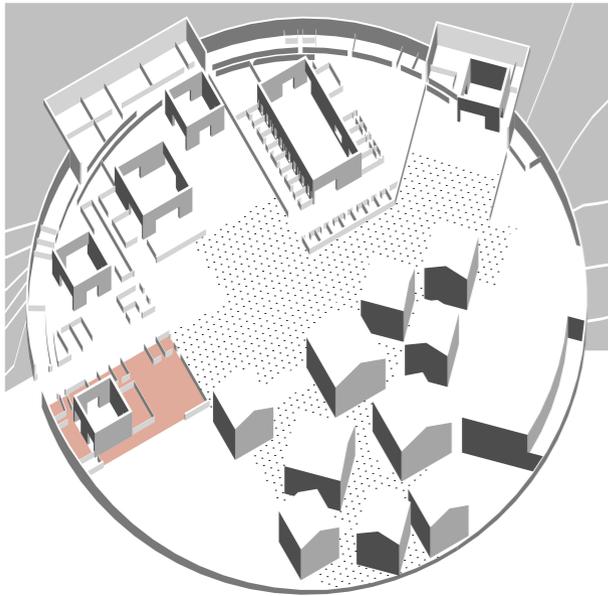
"I buy 10 fags and a beer, when I get out of here."



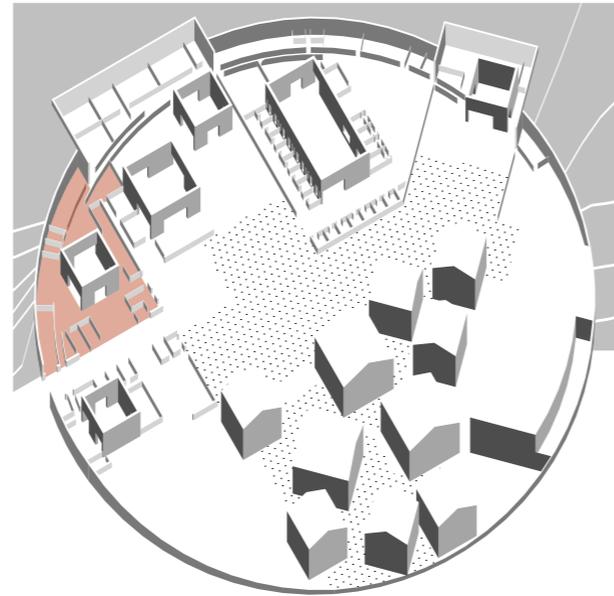
*"I remember christmas ten years ago,
when my mum and dad were last time together."*



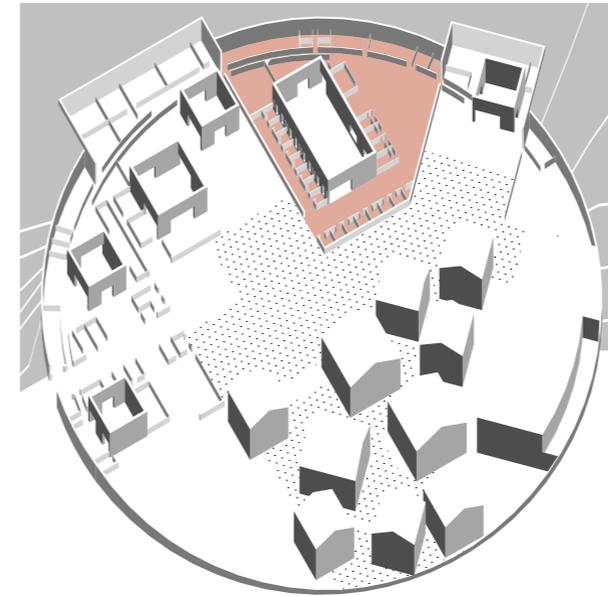
*"Stop stressing, doesn' matter how serious it is!
If you feel good in your brain,
time passes quicker."*



Réception des extérieurs, salle de visite, salles de classe, entretiens



Corps administratif, accueil des détenus



Cloître

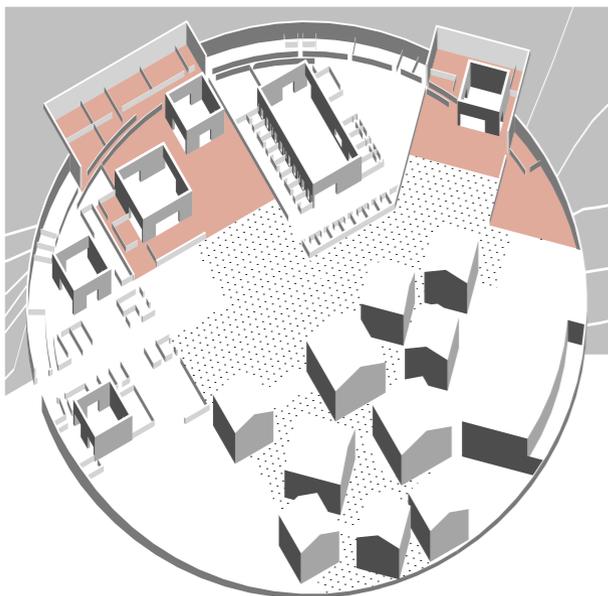
Troisième enjeu architectural : le mouvement ou comment occuper le temps hors de la cellule ? Si ce temps est majoritairement assigné au travail, à la restauration et à la récréation, il est important de noter que le simple déplacement d'un lieu à l'autre prend une épaisseur considérable en prison. Aussi là où, en tant que civils nous prenons souvent le chemin le plus court possible d'un point à un autre, le détour, la courbe et le relief sont autant de qualités du lieu recherchées par les détenus. On perçoit alors que la musculation, récurrente dans l'évocation de l'imaginaire carcéral, n'est pas tant appréciée pour une surenchère de la masse musculaire que pour la fatigue physique qu'elle procure.

Nous distinguons trois figures d'acteurs de la prison semi-ouverte :

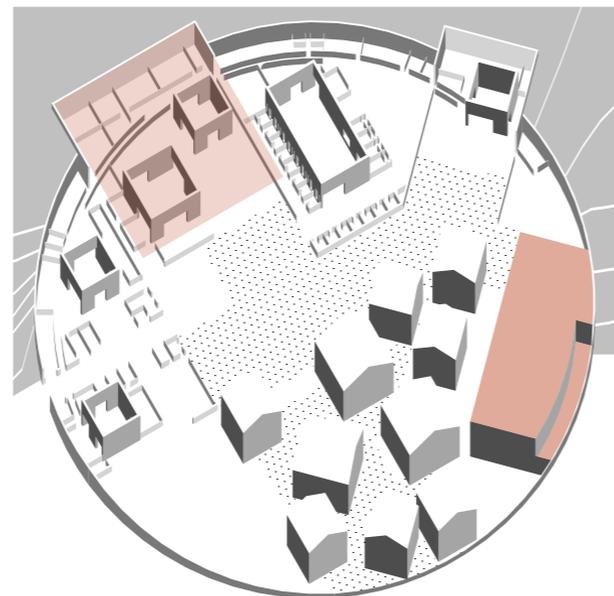
le détenu, le gardien et l'extérieur

Le détenu est au centre de la prison semi-ouverte, il évolue dans sa quasi-totalité au cours de sa détention. Le gardien est relativement proche du détenu en dehors d'espaces qui lui sont exclusivement dédiés : salle de repos, espace privé au sein du réfectoire. Les extérieurs, enfin, sont de plusieurs formes. Les employés administratifs en premier lieu, pour la plupart rarement en contact direct avec les détenus. Les intervenants scolaires, en formation professionnelle ou médecins, entretiennent un contact régulier avec les détenus. Ils se cantonnent dans le corps solide de la prison. Les visiteurs, enfin, sont le véritable lien des détenus à l'extérieur. Ils créent le désir de réinsertion et de responsabilisation chez les détenus. L'espace qui leur est dédié est donc une interface fondamentale entre la prison et la ville qui l'accueille.

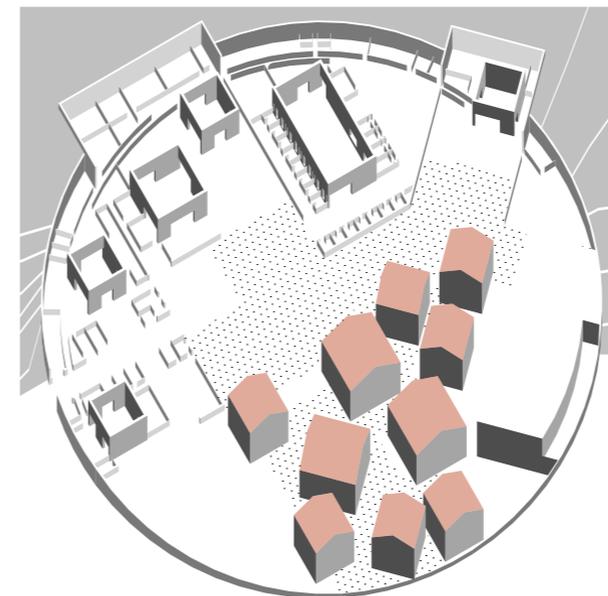
Réfectoire, Bibliothèque, salle de projection et de réunion, locaux de services



Bloc sport, gymnase et terrains extérieurs



Cellules de deuxième phase de détention



Plan de rez-de-chaussée, 1/1000°



Plan de toiture + plan d'étage des maisons, 1/1000°





2.

Lumière, acoustique et structure

1. Axonomie sur réfectoire, terrain de sport et espace extérieur, 1/200°

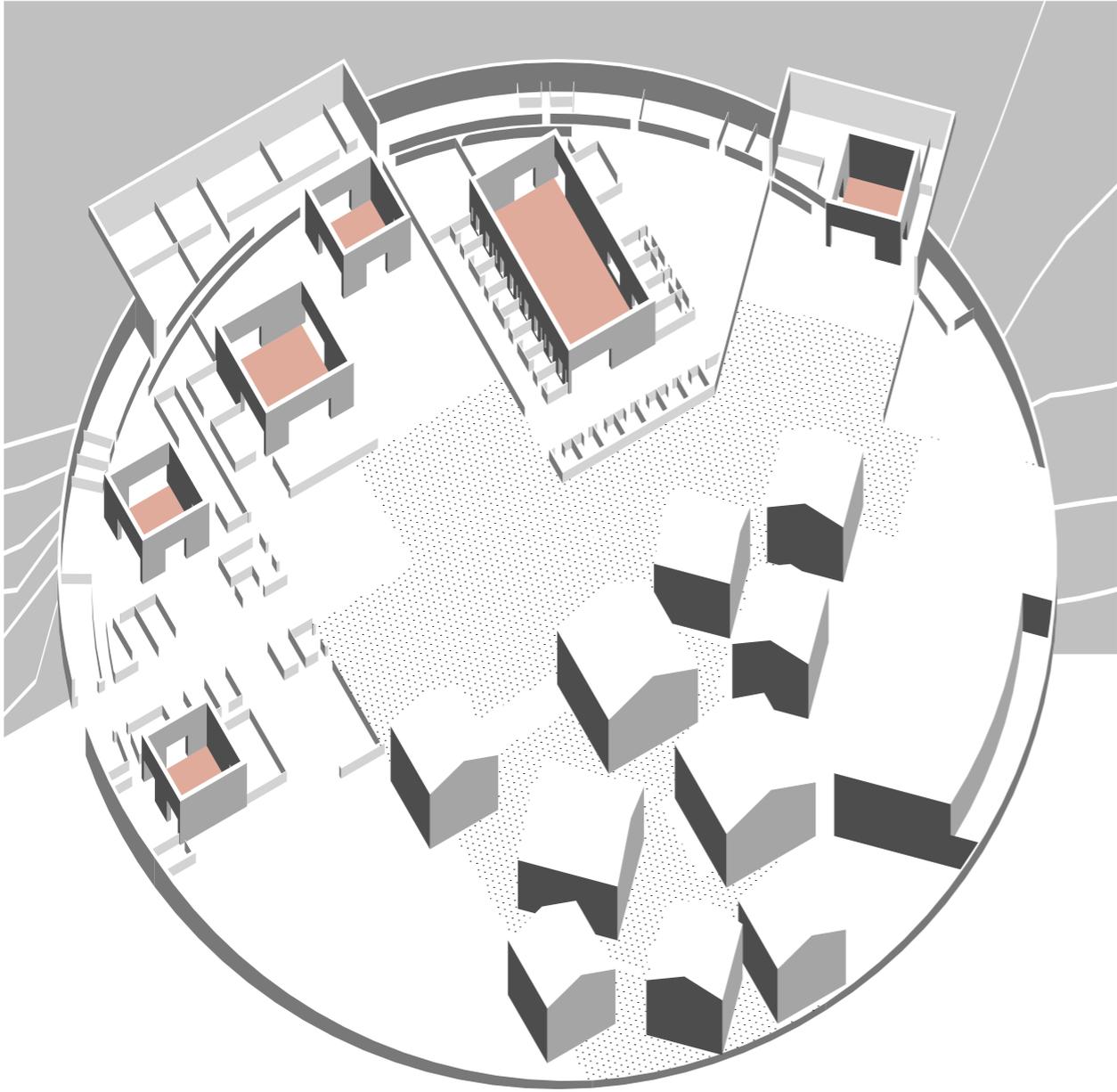
Dans ce jalonnement proposé aux différents acteurs de la prison, une problématique très assujétie au milieu carcéral se pose: l'ombre et la lumière. L'architecture de ce milieu est en effet rythmée par des ambiances lumineuses très contrastées entre un couloir de circulation, un réfectoire ou encore une cellule. D'ailleurs, en se tournant vers le cinéma et des films joués en milieu carcéral, force est de constater que l'ombre et la lumière prennent une part importante et souvent abstraite.

L'utilisation des barreaux comme écran à la lumière permet d'introduire suggestivement la place de la lumière et ce qu'elle représente dans la prison. Ainsi, Burd Lancaster voit l'ombre des barreaux projetés sur son visage pour signifier sa peine dans *Le prisonnier d'Alcatraz*¹. Dans *Je veux vivre*², Suzanne Eward elle se retrouve bordée par les lignes d'ombre sur sa couette. L'image la plus évocatrice de l'instrumentation de la lumière se trouve dans *Le faux coupable*³.

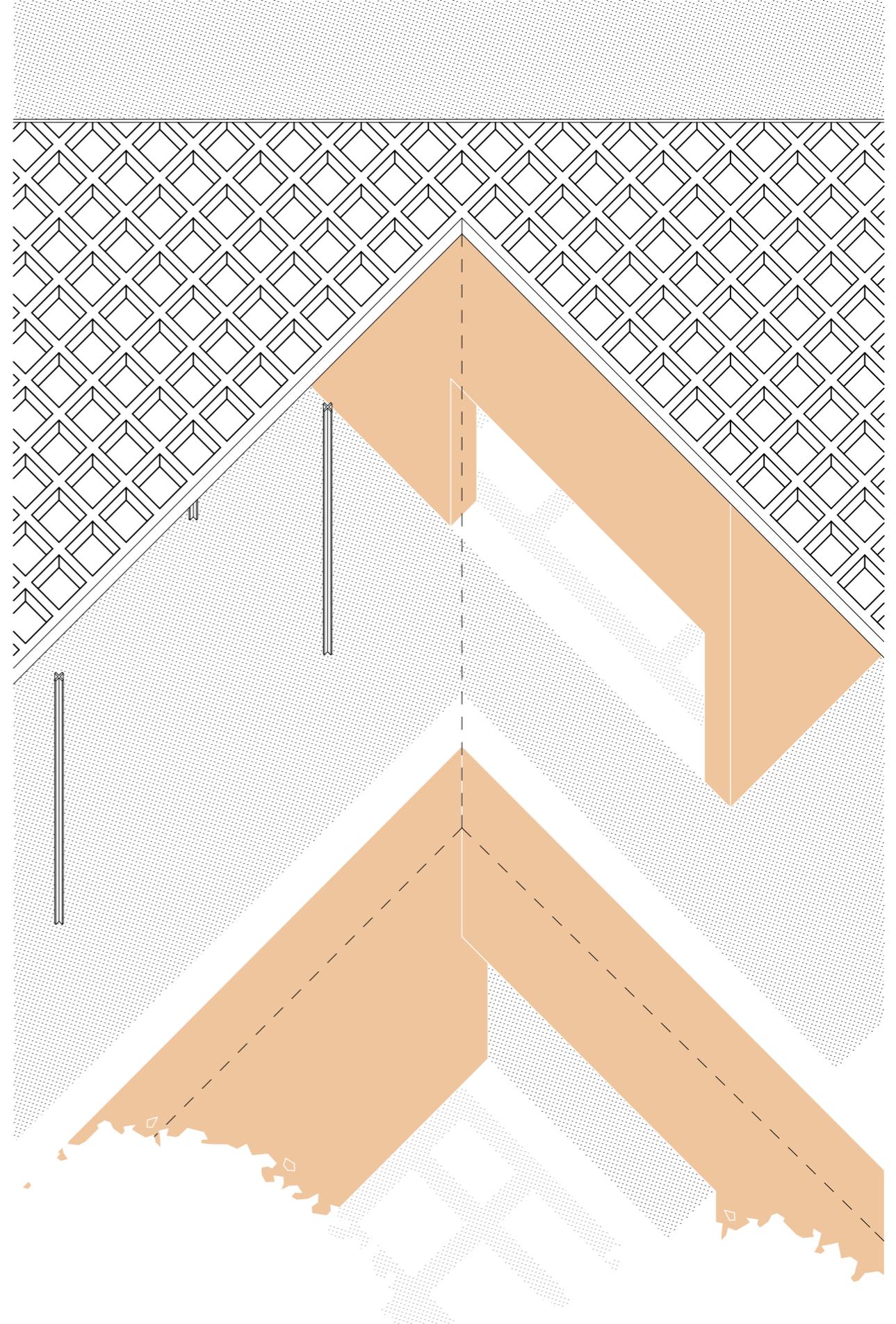
1 *Le prisonnier d'Alcatraz*, John Frankenheimer, MGM, 1962

2 *Je veux vivre*, Robert Wise, Figaro Inc, 1958

3 *Le faux coupable*, Alfred Hitchcock, Warner Bros. Pictures, 1956



Situation des colonnes de lumière, 1/1000°



Axonométrie constructive, 1/100°

L'ombre des barreaux vient se poser sur le cou d'Henri Fonda, détenu condamné à la peine de mort. Si les espaces communs d'une prison reste souvent éclairés de façon artificielle, la fenêtre de la cellule s'impose souvent comme une lucarne de lumière ponctuelle.

La ponctualité représente un outils de conception quant à la ré-interprétation de la dichotomie ombre et lumière.

Déjà installé à l'échelle de l'enterré et de l'air libre, cette dichotomie devient un levier architectural et de mise en ambiance des différents parcours. En entrant dans le bloc principale de la prison ouverte, le corps passe sous la terre. Il rentre dans un univers dans lequel le ciel n'existe pas. Les bureaux administratifs profitent de larges ouvertures verticales vers l'extérieur afin de baigner de lumière un espace voué à l'immobilité. En revanche, le reste de l'espace se doit d'aller chercher la lumière sur un plan vertical afin de la redistribuer ensuite à l'horizontale.

Les vides mis en place sur la partie enterrée vont alors jouer se rôle.

Il deviennent des colonnes de lumière.

Présent depuis la début de la réflexion architecturale, ces colonnes rentrent dans une logique globale d'articulation des éléments fondateurs du projet. La structure, le plan et la lumière se joignent dans ces

éléments ponctuels qui, par leur articulation, éclaire de manière naturelle les espaces qui en réclament. En devenant porteurs principales de la toitures caisson, les colonnes de lumières permettent de relier l'intérieur du bloc au ciel en la perçant.

Élément signal, la colonnes tendent vers une matérialité et une construction massive. En résonance avec l'ambiances colorimétrique du quartier Panshanger, un béton de brique s'élève pour se transformer en points stratégiques en rez-de-chaussée et comme des éléments paysagers en toiture. En articulant l'intérieur du corps principal de la prison et la toiture, les colonnes permettent la création de deux sols.

Se rapport de surface et de sous-face va alors se distinguer par des traitements paysagers différents pour ce qui est de la toiture et une réflexion sur les ambiances sonores pour la spatialité intérieure.

Si le paysage de la toiture balance entre terrains de sport, sol végétal et sol cultivable, la sous face de la toiture va mettre en place trois traitements sonores différents découlant des usages du plan.

À l'image de la lumière, le son est une récurrence dans l'univers carcérale.

Les cris dans la cours, les pas du gardien, les échanges à la fenêtre de la cellule ou encore le bruit des portes et des grilles.

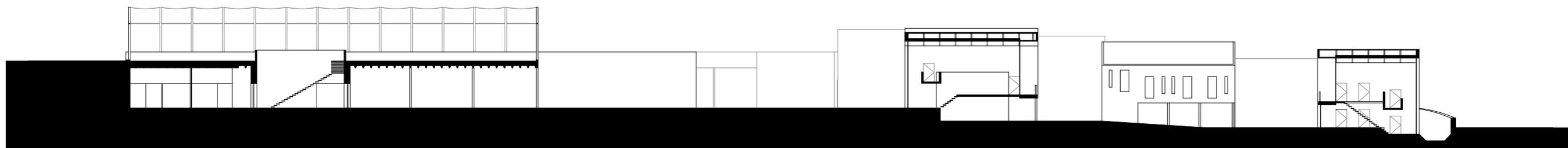
Que se soit au cinéma, à la télévision ou dans l'imaginaire commun, l'univers sonore des prisons est synonyme de résonance, de profondeur. Les clefs des gardiens ou les appels au parloir rythment la journée d'un détenu.

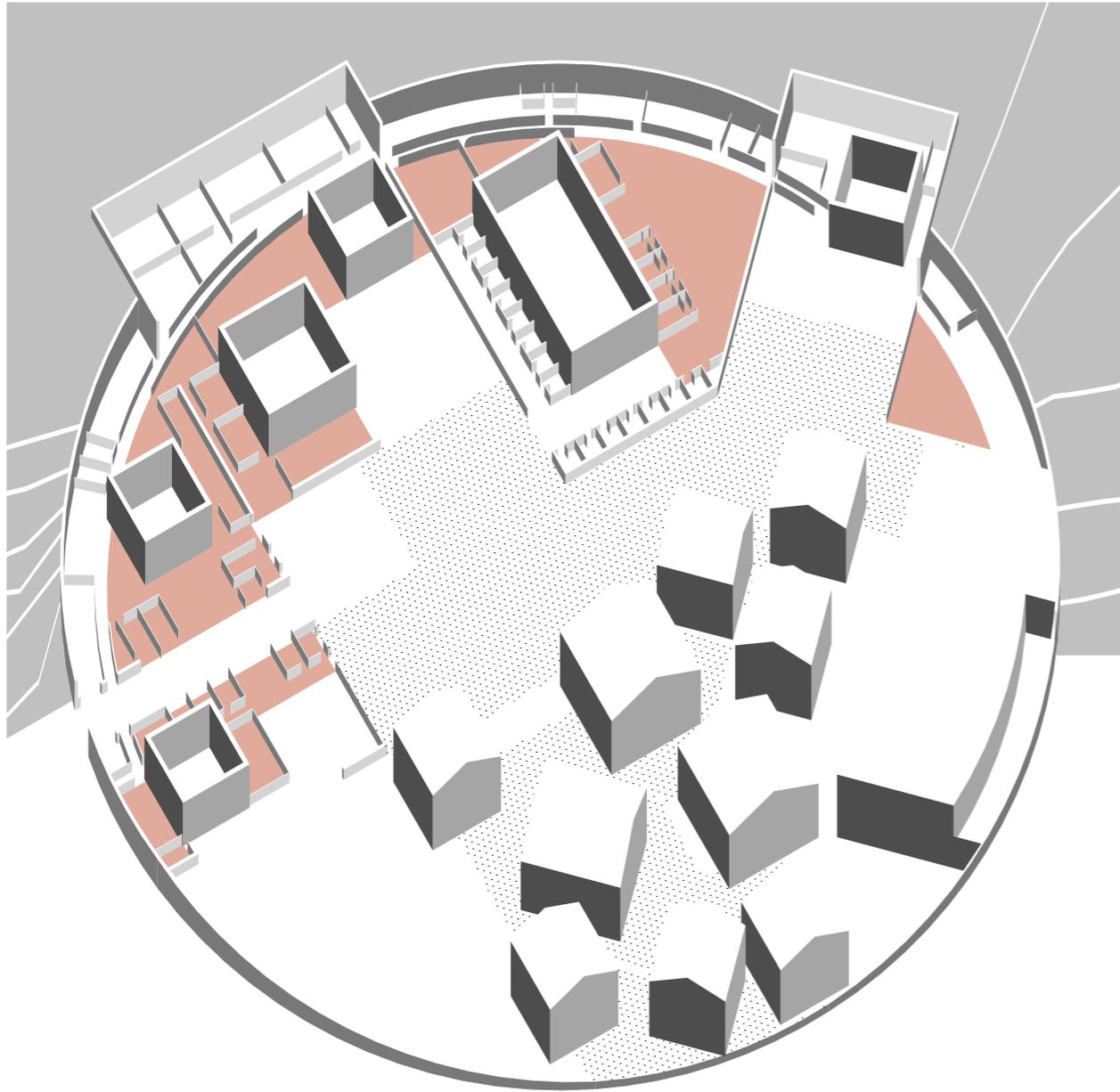
L'utilisation d'une dalle à caisson en béton permet une qualification sonore des espaces. Tout en jouant sur les matérialités et les hauteurs, le plafond devient un élément de composition acoustique et visuel. Voués à recevoir une grande quantité de détenu au même moment, des espaces tels que le réfectoire, la bibliothèque ou encore la salle de projection pourront profité d'un traitement acoustique particulier. Un système de coffrage perdu habillé part un matériau acoustique permettra de lier le gros oeuvre au second oeuvre. Si les lignes des caissons resteront apparentes dans ce cas, la structure en caisson restera brute dans les espaces plus libre en terme de sonorité. Un troisième traitement permettra de lier sonorisation et circulation des flux grâce à un faux-plafond intégré à toute la partie arrière du corps principal de la prison. Jouant sur la courbe et les circulation entre les différents espaces, cette sous-face ramène à une échelle plus quotidienne. Lisse, elle permet de s'éloigner un temps des lignes du plafond brut et de se confronter plus radicalement avec la matière des plans verticaux.

Le travail des colonnes de lumière est un facteur de liaison entre le gros oeuvre et le second oeuvre.

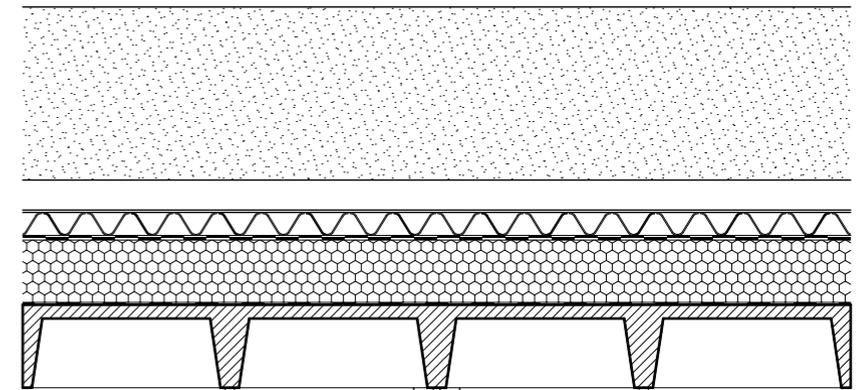
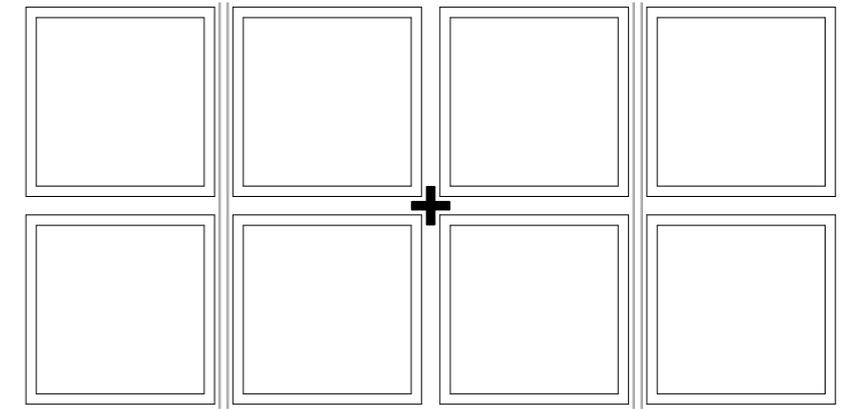
Suppléées sur le plan vertical pas les façades porteuses et une trame de poteaux marquant la singularité de certains espaces, elles font lien entre le sol et le ciel.

Coupe Réfectoire et tissu des logements, 1/500°

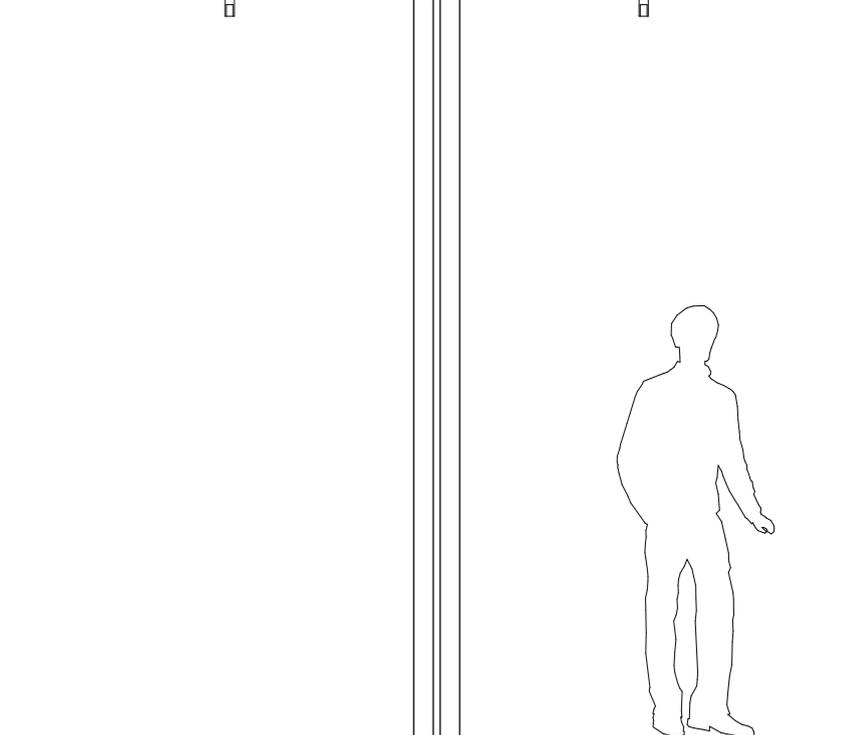


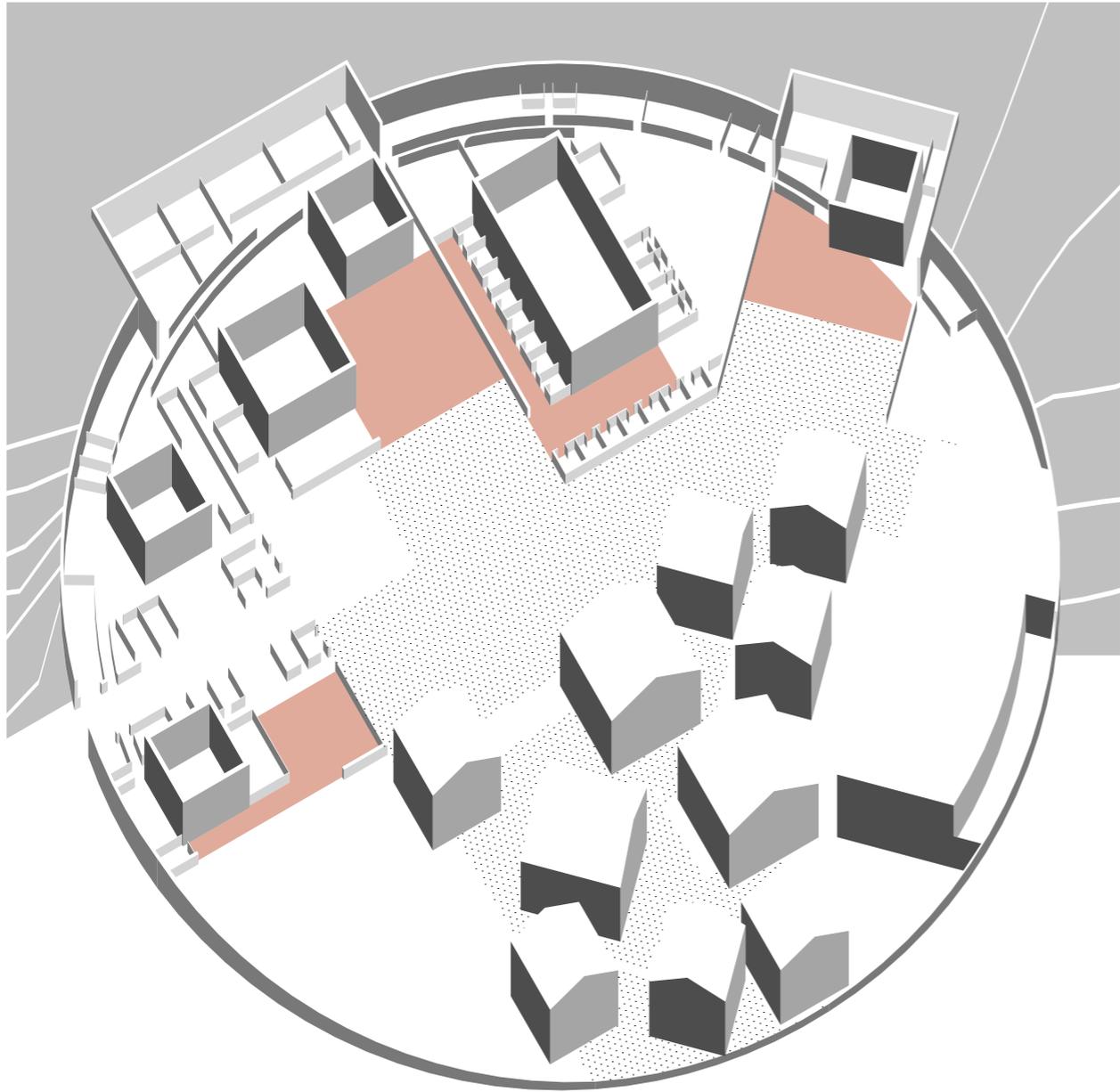


Plafond caissons bruts, 1/1000°

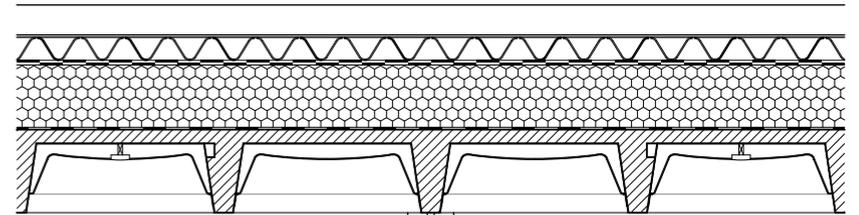
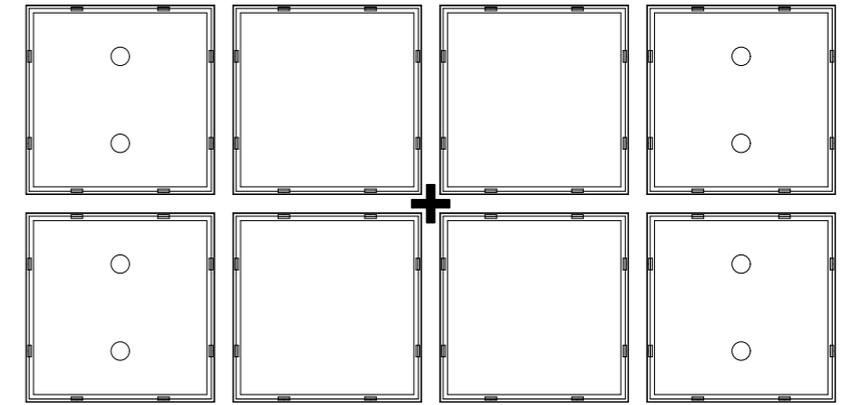


Détail, 1/33°

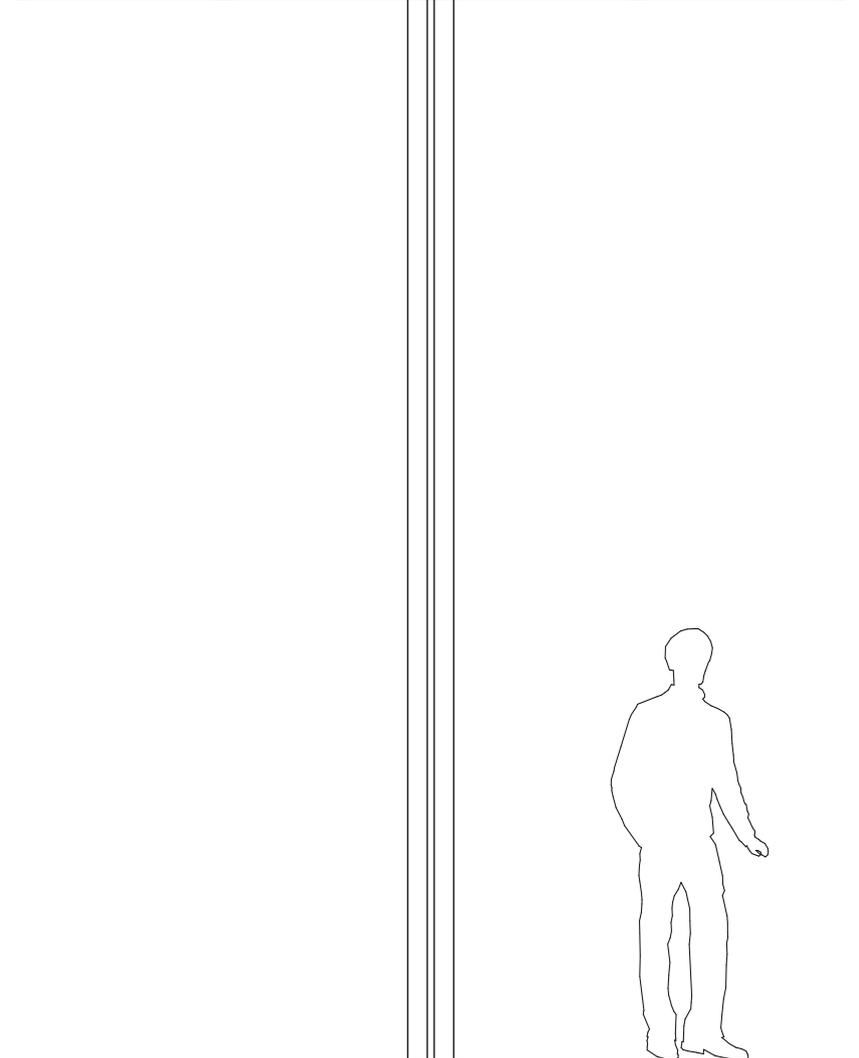


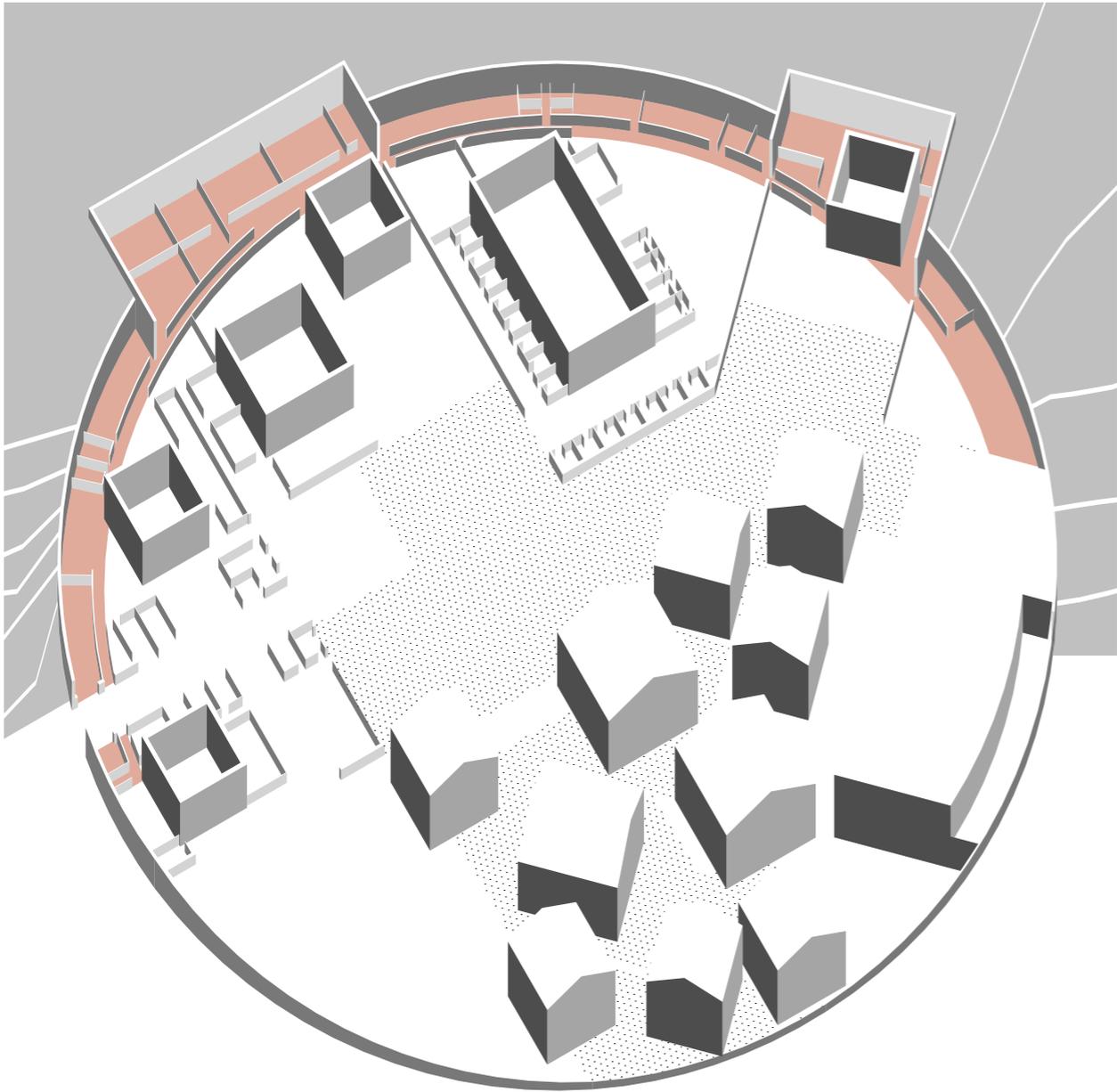


Plafond coffrages perdus, 1/1000°

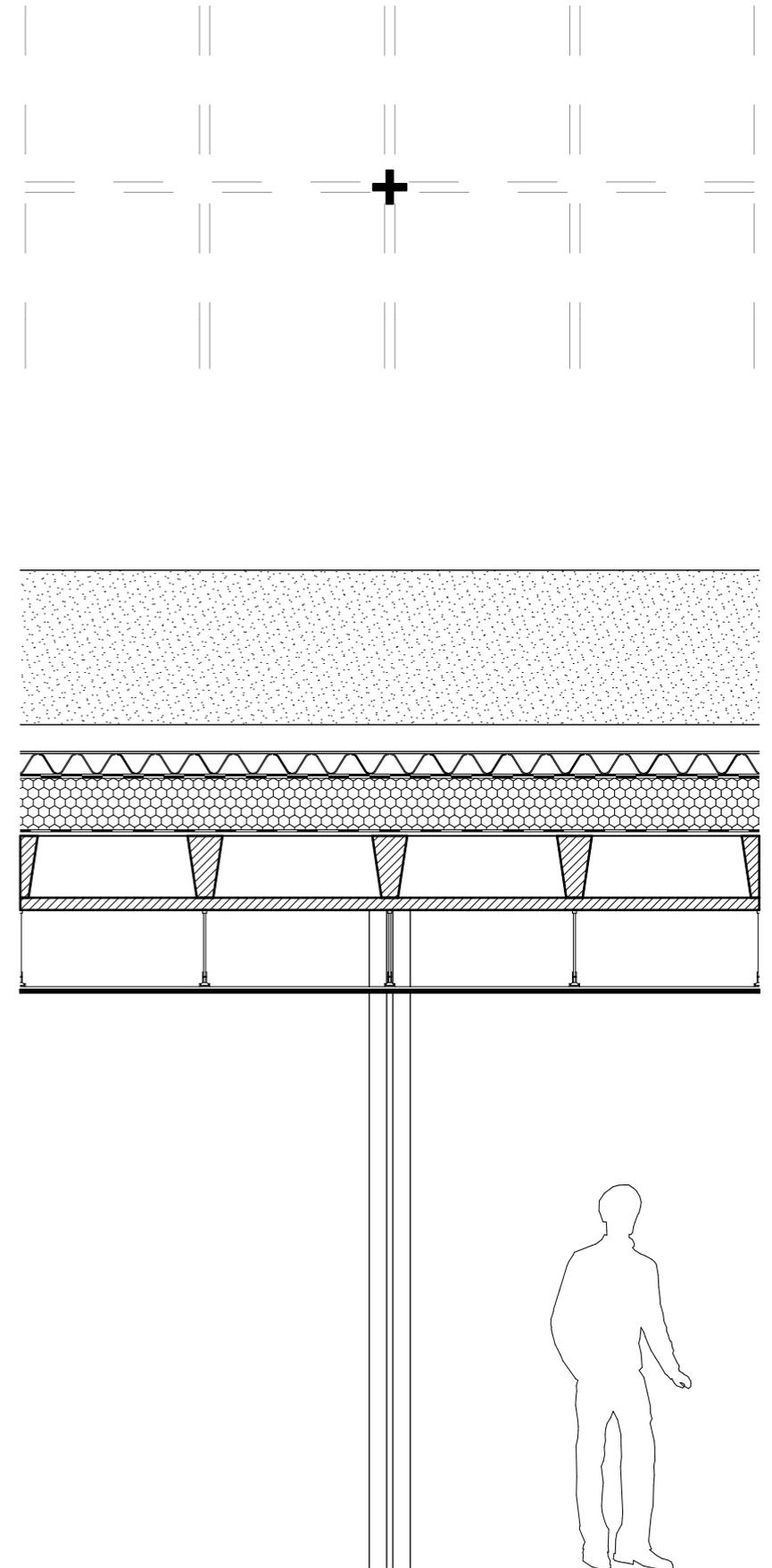


Détail, 1/33°





Faux plafond, 1/1000°



Détail, 1/33°



3.

Béton et paysage: rencontre de deux matériaux

1. Plan masse paysager, 1/1000°.

L'univers carcéral présente des matérialités rigides afin de rentrer dans une logique de sécurité, de contrôle et de surveillance. Travailler avec cette matière dans un paysage très influencé par la brique est un vecteur de nouvelles minéralités. Entre béton de brique et béton gris, les façades du projet se veulent représentatives du monde carcéral tout en utilisant les qualités plastiques de ce matériau. Le travail de la façade, de la coupe rentre dans une conception qui, à l'image du traitement de la sous-face, cherche à créer du lien entre le gros œuvre et le détail architectural. Tout en pensant à l'aménagement d'une cellule, au percement de la matière ou encore aux ambiances colorimétriques, la construction expérimente un matériau symbole de la prison.

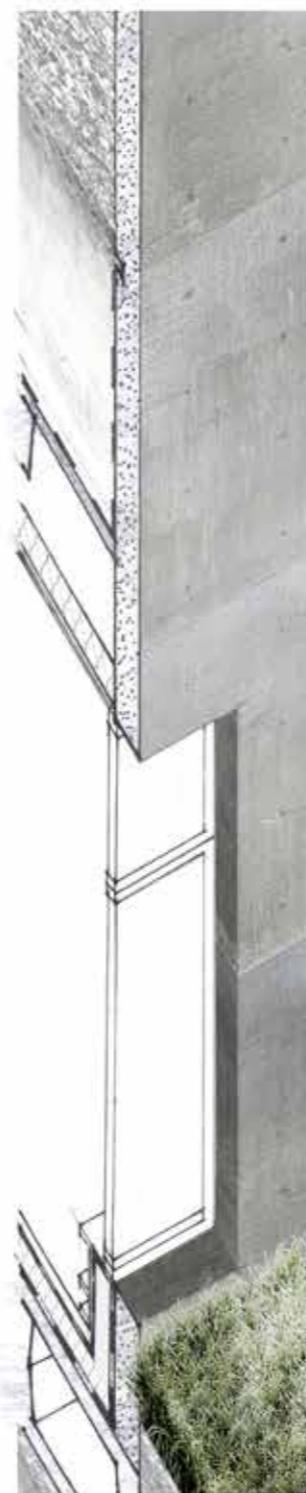
Le travail du béton s'étend par la suite à l'horizontal afin de mettre en place des axes de circulations privilégiés. Le déplacement sur des dalles de béton offre un parcours nuancé par le sol. Ces lignes paysagères se dilatent parfois afin de mettre en place des espaces d'arrêts, de repos et de discussions.

En entrant dans les espaces intérieurs de la prison, le dallage lie l'espace paysager aux colonnes de lumières. Le sol devient plus minéral et propice à l'immobilité, à l'espace de pause.

Tantôt dans l'herbe, tantôt sur le béton, les usagers de la prison entrent dans une relation au sol différente selon leurs déplacements. Les chemins de béton traversent différents types de végétation. À l'image de l'entretien du site de projet, différentes tontes sont proposées pour les espaces de verdure.

De la friche naturelle au gazon entretenu, le parc végétal cherche à casser les codes de la prison.

Les pelouses bien tondues entourant un terrain de sport en stabilisé se transforment en un environnement singulier rythmé par différentes hauteurs d'herbe, différentes végétalisations des sols ainsi que des densités diverses de béton. En surface de la toiture du corps principal, trois textures sont déclinées. La première est bien évidemment celle du terrain de sport qui vient minéraliser le paysage très végétal des alentours.



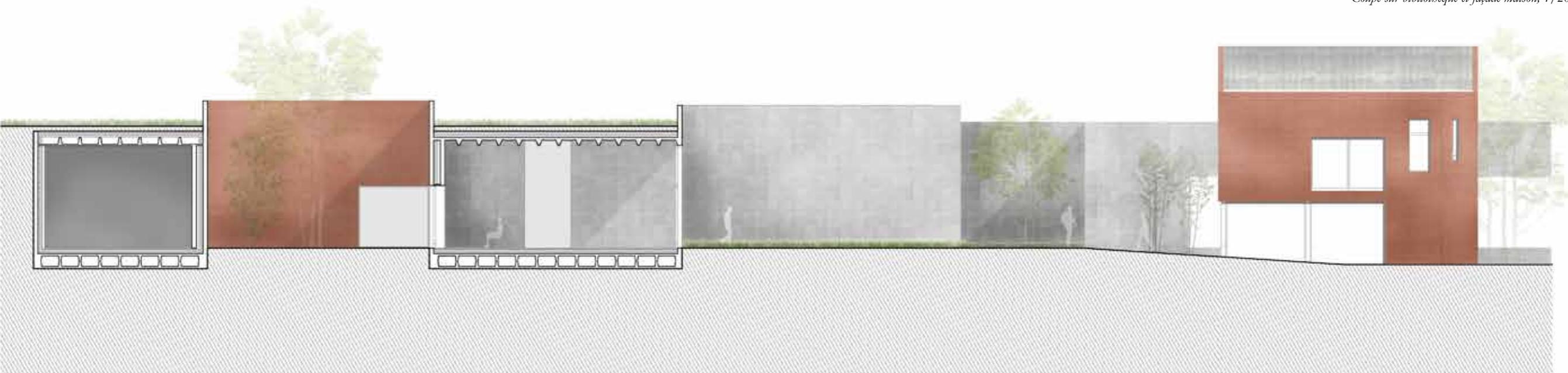
deuxième traitement de toiture permet de végétaliser la surface tout en conservant une inaccessibilité à ces parties de toiture. Dans un souci d'autonomie de la prison ainsi que de création de travaux propices à la réintégration, la surface de toiture du cloître devient cultivable. Profitant de l'épaisseur de terre qui permet d'enterrer le projet, des lignes de différentes cultures sont aménagées afin de subvenir au maximum au besoin alimentaire de la prison. Sans accès direct, le détenu, toujours dans cette logique de mouvement vers quelque part, doit sortir de la prison pour aller travailler sur la toiture. Le filet qui contient le terrain de sport étant infranchissable, le déplacement vers le lieu de travail, comme pour la briqueterie, intègre une logique de la quotidienneté.

Que faire chaque jour différent? Comment se préparer à la sortie? Comment ré-intégrer une société qui ne veut pas de fautifs?



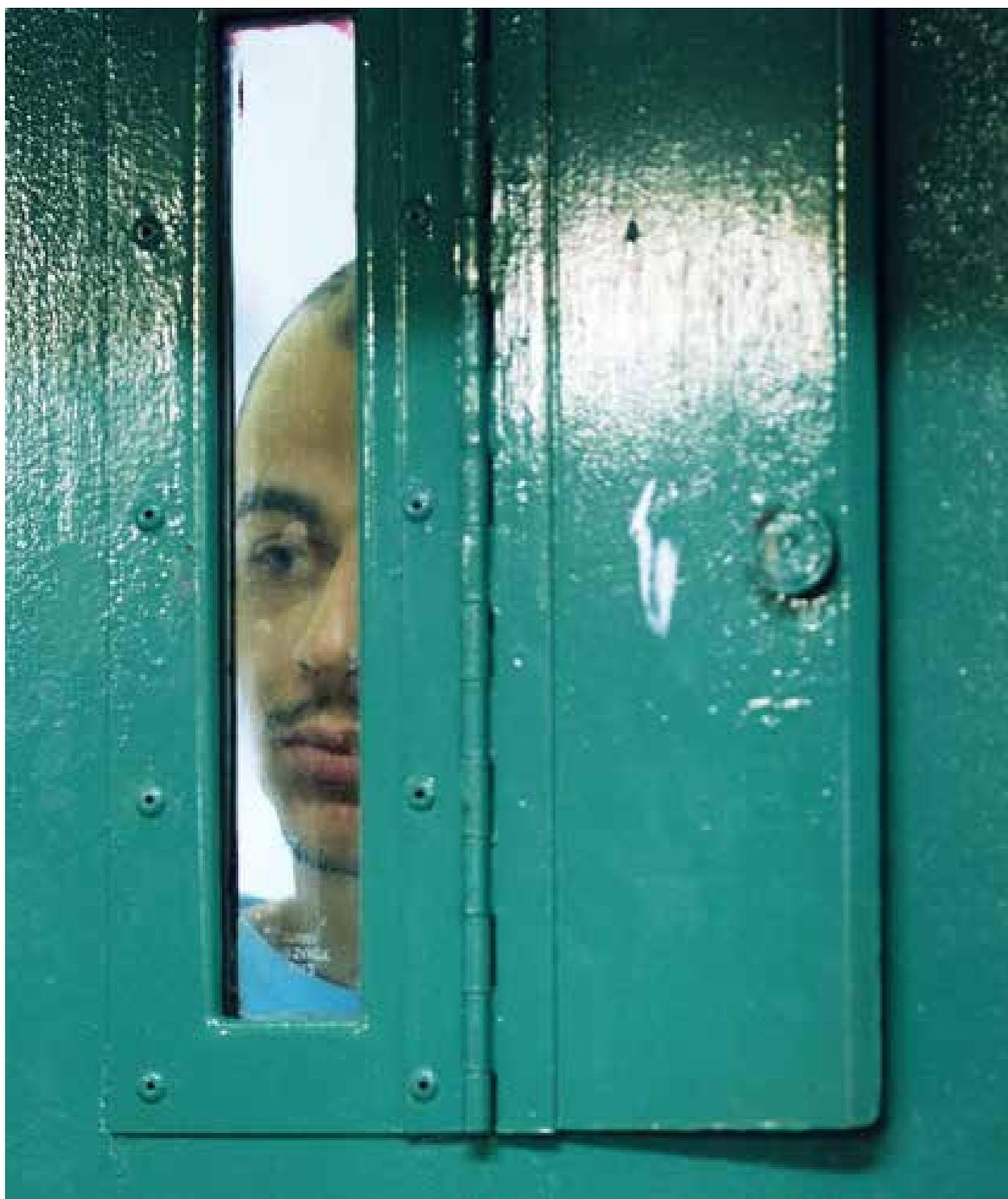
Axonométrie cellule du cloître, 2 types de façade, 1/33°

Coupe sur bibliothèque et façade maison, 1/200°









Une prison est-elle toujours un manifeste ?

Expérimenter la conception d'un programme carcéral exige, dès l'amorce, d'engager un rapport personnel au crime, à la punition et à la réinsertion. Là où le discours oscille dangereusement entre la foule des faits divers et une considération plus large de la problématique, l'architecture, elle, tranche radicalement entre le mur et le cloître. En refusant l'angle de la pénitence, nous choisissons d'interpréter la prison comme une manière d'habiter autrement.

Habiter un ailleurs en marge de la société.

En arrivant à Welwyn Garden City, nous craignons l'inertie d'un tissu urbain marqué par l'omniprésence de l'urbaniste Ebenezer Howard. Nous avons dès lors refusé son héritage pour arpenter la ville dans sa profondeur et en saisir les continuités et discontinuités. C'est finalement dans le manifeste d'Howard que la prison trouve son sens à Welwyn Garden City.

Travailler la prison a été pour nous une expérience totale de l'architecture mobilisant diverses échelles de compréhension du contexte social, politique et urbain de Welwyn. Il s'agit pour nous de jouer avec les codes stricts du milieu carcéral et de les détourner dans l'intention de faire corps avec l'utopie d'Howard.

Nous trouvons enfin dans le rapport des habitants à la prison une ambiguïté fertile.

Ce choix programmatique peut être perçu comme arbitraire tout en nourrissant chez l'architecte un désir d'exemplarité tant au niveau technique qu'architectural.

Sans avoir l'ambition de révolutionner l'architecture carcérale, nous avons, en tant qu'étudiant, voulu jouer avec des leviers architecturaux différents que ceux d'un programme de logement ou culturel. Se permettre d'utiliser l'ambiguïté dans la conception d'un projet qui ne la supporte que très peu ; se laisser porter vers une approche touchant du doigt se que l'architecture peut apporter à une société aujourd'hui. Si ce genre de programme reste méconnu du grand public,

il n'en est pas moins un vrai laboratoire d'expérimentation spatial et humaine.

Pourquoi ne pas réfléchir à de nouvelles manières de penser la prison, sa forme, sa figure? Les prisons fermées ont suffisamment montré leurs limites. Un débat est ouvert ou, du moins, reste à ouvrir quant à la place des prisons et des détenus dans la société actuelle. À l'écoute des témoignages de détenus intégrés à des établissements ouverts, la ré-insertion dans la vie active semble bien plus facile. Finalement, la prisons ouvertes donne des outils à ses détenus ainsi qu'à ses concepteurs afin de tendre vers des prisons plus humaines.

Bibliographie

Livres :

GONTARD Paul-Roger, *L'utilisation européenne des prisons ouvertes : l'exemple de la France*, Law, Université d'Avignon, 2013.

HOWARD Ebenezer, *Les cités-jardins de demain*, Dunod, Paris, 1969, Première édition de 1902.

PAQUOT Thierry, *Les faiseurs de ville*, Gollion, Infolio, 2010.

Articles et revues :

BBC (auteur inconnu), « Two-thirds of jails 'overcrowded' », *BBC News*, août 2008, http://news.bbc.co.uk/go/pr/fr/-/2/hi/uk_news/8218847.stm, consulté le 25.05.16.

BONNAUD A., « La cité-jardins du Plessis-Robinson », *Urbanisme*, septembre - octobre 1932, n°6-7.

CARCÉROPOLIS (auteur inconnue), *Histoire de l'architecture carcérale*, site : <http://www.carceropolis.fr/Histoire-de-l-architecture-carcerale>, consulté le 26.05.16

FOUCAULT Michel, « Des espaces autres », *Empan*, n°54, 2004/2.

MAROT Sébastien, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, Éditions de la Vilette, Paris, 2010.

POUILLON Fernand, *Les Pierres sauvages*, Paris, Editions du Seuil, 2006.

RAMOND Quentin, « Politique locale du logement et mixité dans l'ancienne banlieue rouge. Un autre regard sur les transformations des espaces populaires », *Métropolitiques*, 30 septembre 2015.

SALOMON CAVIN Joëlle, « Les citée Jardin de Ebenezer Howard : une oeuvre contre la ville ? », Communication au Colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Cerisy-la-salle, 2007.

SARFIELD Brendan, « Unaffordable Housing Could Kill London », *The Huffington Post*, février 2014, http://www.huffingtonpost.co.uk/brendan-sarsfield/unaffordable-housing_b_4738329.html, consulté le 17.02.16.

WHITE Anna, « London to become a place 'we work but don't live' », *The Telegraph*, octobre 2015, <http://www.telegraph.co.uk/finance/property/11925580/The-exodus-of-homebuyers-from-London-hits-epic-levels.html>, consulté le 17.02.16.

WHITEHEAD Christine, « L'évolution du rôle du logement social au Royaume-Uni », *Revue de l'OFCE*, 2013/2 (N° 128), p. 19-48.

Documents de Welwyn Garden City :

DUANY Andres, *Hertfordshire, guide to growth—2021*, University of Hertfordshire, Hatfield, 2008.

NATHANIEL LICHFIELD AND PARTNERS, *Panshanger Airfield, Submission to Welwyn & Hatfield District Council*, Mariposa, Londres, 2009.

WELWYN HATFIELD BOROUGH COUNCIL, *Gypsy and Traveller - Land Availability Assessment*, 2014.

Documents radio:

THOMPSON Lionel et DERVIEUX Pascal, « Hors les murs », *Interception*, France Inter, 10 Janvier 2010, paroles d'un détenu de Casabianda

Sites internet :

<http://cashewnut.me.uk/>, consulté le 06.01.16.

<http://panshangerpeople.org.uk/>, consulté le 06.01.16

<http://www.savepanshanger.co.uk/>, consulté le 06.01.16.

<http://www.korganow.net/fr/photographie-prisons/>, consulté le 26.05.16

<http://www.forbidden-places.net/>, consulté le 26.05.16

<http://www.vonkameke.com/photography/>, consulté le 26.05.16

Documents cinématographiques:

Le prisonnier d'Alcatraz, FRANKENHEIMER John, MGM, 1962

Je veux vivre, WISE Robert, Figaro Inc, 1958

Le faux coupable, HITCHOCK Alfred, Warner Bros. Pictures, 1956

Remerciements

Après deux années à suivre l'enseignement du Master ARCHITECTURE, VILLES, RESSOURCES, nous tenons tout à d'abord à remercier l'ensemble de l'équipe pédagogique. L'ouverture d'esprit et le dynamisme proposé par les enseignants nous a permis de nous construire en tant que futur architecte grâce au développement de nombreux outils.

Pour ce projet de fin d'études, nous remercions plus particulièrement Cécile Léonardi pour son enthousiasme face à la problématique de notre projet. Fred Guillaud aura été présent dans les étapes décisives. Un grand remerciement à notre directrice d'étude Stéphanie David qui, dès le départ, nous a suivi dans notre expérimentation carcérale. Malgré peu de correction, celles-ci ont, par leurs pertinences, permis de débloquent des moments de doute dans nos recherches. Pour finir, nous nous permettrons un petit clin d'oeil : nous nous excusons pour les quelques retards rencontrés au cours des rendus et corrections.

La suite des remerciements ira à nos proches sans qui les études seraient difficilement réalisables. Merci à Lucie et Pauline qui ont supporté nos sauts d'humeurs dans les traversées difficiles. Et puis comment ne pas oublié tout les étudiants de notre Master ainsi que les autres. L'ambiance du studio a permis de travailler dans un cadre agréable, parfois un peu trop d'ailleurs, tout en restant dans une optique de réussite commune.

Merci à tous

Face aux problématiques contemporaines des milieux carcéraux, la question des cadres de vie de détention ainsi que celle de l'architecture carcérale se pose. Lorsqu'au début du XX^e siècle Ebenezer Howard propose un modèle de cité-jardin, il cherche à créer un modèle d'une ville-campagne. En réseau, les villes sont séparées par une Green Belt, espace propre à recevoir les "indésirables" de la société. Aujourd'hui touchée par l'expansion démographique et pavillonnaire, la cité-jardin Welwyn Garden City semble se décrocher des réalités urbaines qui l'attendent. Se ressaisir de la pensée d'Howard reste une vraie porte d'entrée vers les problématiques futures.

Ne faut-il pas penser des lieux autres en périphérie de la ville? Pour quelles appropriations de la Green Belt? La mise en perspective du modèle d'Howard et de l'esprit communautaire de Welwyn Garden City introduit le projet dans une expérimentation carcérale brutaliste.

Directrice d'études et du Master: Stéphanie David

E
NS / ÉCOLE
NATIONALE SUPÉRIEURE
D'ARCHITECTURE
DE GRENOBLE
AG